

CAHIER DE ReCHERCHE

SEPTEMBRE 93



N° 52

LE PUBLIC DES DEBATS DU CENTRE GEORGES POMPIDOU

Michel Messu

Crédoc - Cahier de recherche. N°
52. Septembre 1993.

CREDOC•Bibliothèque



ReDOC



REPRISE DE RECHERCHE



**LE PUBLIC DES DEBATS DU
CENTRE GEORGES POMPIDOU**

Michel MESSU

Ce document représente le rapport de fin d'étude du contrat signé entre la BPI (Bibliothèque Publique d'Information - Centre Georges Pompidou) et le CREDOC (Centre de Recherche pour l'Etude et l'Observation des Conditions de vie).

Pour sa réalisation cette étude a bénéficié du concours de Sonia Eugène et de Guy Poquet, respectivement, assistante de recherche et chargé de recherche au CREDOC, et de huit enquêteurs recrutés par le CREDOC. Qu'ils en soient, ici, tous remerciés.

Des remerciements particuliers à Martine Chaudron, responsable du Service des Etudes et de la Recherche de la Bibliothèque Publique d'Information, qui a, par ses remarques et suggestions, provoqué l'approfondissement de la recherche.

sommaire

PRESENTATION

p. 1

Chapitre I - IMAGES DU CENTRE, DES DEBATS ET ... DU PUBLIC.

p. 14

1. Images du Centre

p. 14

2. La fréquentation du Centre

p. 22

3. Autres lieux fréquentés

p. 27

3.1. dans le Centre

p. 27

3.2. hors du Centre

p. 33

4. Deux figures d'amateurs de débats du Centre

p. 35

4.1. le passionné, boulimique et propagandiste

p. 35

4.2. l'intéressé, sélectif et inquiet

p. 37

5. Un processus d'acculturation	<i>p. 40</i>
6. Schéma d'un cycle culturel	<i>p. 45</i>
7. Quatre portraits « idéal-typiques »	<i>p. 46</i>

Chapitre II - LA PRATIQUE DES DEBATS *p. 54*

1. Le choix d'un débat	<i>p. 54</i>
1.1. de la décision à la participation	<i>p. 55</i>
1.2. nouveaux et anciens	<i>p. 59</i>
2. La socialité des débats	<i>p. 65</i>
2.1. une socialité didactique	<i>p. 65</i>
2.2. une socialité conviviale ?	<i>p. 75</i>
2.3. le but de la visite	<i>p. 77</i>
3. Les intérêts	<i>p. 79</i>
3.1. intérêt professionnel et intérêt culturel	<i>p. 81</i>
3.2. l'intérêt déclaré	<i>p. 89</i>
3.3. le dilettantisme	<i>p. 95</i>
3.4. l'intérêt confirmé	<i>p. 97</i>

Chapitre III - SOCIOGRAPHIE SOMMAIRE DU PUBLIC DES DEBATS *p. 100*

1. Le sexe	<i>p. 100</i>
2. l'âge	<i>p. 101</i>
2.1. âge et sexe	<i>p. 101</i>

2.2. âge et activité	<i>p. 102</i>
2.3. activité et sexe	<i>p. 102</i>
 3. L'activité professionnelle	 <i>p. 103</i>
 4. L'origine géographique	 <i>p. 106</i>
 5. Le diplôme	 <i>p. 111</i>
 6 Quid de l'influence du milieu social d'origine ?	 <i>p. 113</i>

CONCLUSION GENERALE : une thèse et une observation	<i>p. 120</i>
--	---------------

BIBLIOGRAPHIE	<i>p. 131</i>
----------------------	---------------

PRESENTATION

Le présent rapport représente le compte rendu final du contrat d'étude signé entre la Bibliothèque Publique d'Information (Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou) et le CREDOC (Centre de Recherche pour l'Etude et l'Observation des Conditions de Vie). L'objet de ce contrat était de procéder à une étude du public des débats organisés par le Centre Georges Pompidou.

De cet objet, seule la localisation spatiale et institutionnelle : le Centre Georges Pompidou, ne souffrait pas d'ambiguïté. « Public » et « débats » allaient réclamer quelques précisions. D'autant qu'en cours d'étude des compréhensions différentes allaient se faire jour. L'évidence première de ces notions se révèle insuffisante pour appréhender l'ensemble des activités qui, au sein du Centre Georges Pompidou, peuvent prendre nom de « débat », et partant, accueillir un « public » spécifique.

Le « débat » est une activité qui semble se définir négativement. Le débat met en relation un acteur collectif : le public, avec des acteurs particuliers et spécifiés :

l'animateur, les intervenants, pour un échange qui n'est ni un spectacle, à la manière d'une représentation théâtrale par exemple, ni un cours dispensé à des étudiants rassemblés dans un amphithéâtre, ni un entretien distribuant alternativement la parole au maître et au disciple comme dans un dialogue de Platon, ni même une discussion mettant aux prises des alter ego. Pourtant, le « débat » est aussi tout cela à la fois.

Le débat public s'affirme bien comme une modalité discursive fondée sur une relation « face à face ». Relation, dans laquelle les protagonistes ont, pour l'un, un statut officiel ou officialisé par les titres qui sont siens et les compétences qui s'y trouvent associées, par la personnalité morale et le prestige de l'institution invitante, par les rituels de présentation mis en œuvre, etc., et pour l'autre, celui qui relève justement du « public », le statut de l'anonymat. Et, c'est sûrement pour réduire cette tension paradoxale entre ces deux pôles que, lorsque le débat se veut ouvert au public, on invite souvent le débateur provenant de la salle à faire état de son identité ou de sa qualité, en somme à quitter son anonymat et à faire montre des compétences nécessaires pour, momentanément, jouer le rôle du premier. Ainsi entendu le « débat » ne saurait, en effet, valablement se concevoir entre des pairs, autrement dit, au sein d'un groupe dont l'accès se trouve conditionné par la possession d'une qualité définie. Parainage, initiation, ou tout autre modalité d'inclusion sélective empêcherait donc que nous ayons affaire à un authentique débat public. Dès lors, et s'agissant d'une institution dont la vocation à s'adresser au « large public » n'a reçu aucun démenti, nous pouvions suivant cette acception définir parmi les activités du Centre Georges Pompidou l'ensemble de celles qui relevaient du « débat ».

Toutefois, le défaut majeur de cette première acception est, bien sûr, de prononcer l'exclusive à l'endroit des activités qui, réservées à ceux-là seuls qui ont acquitté un droit, et ce peut être une cotisation, une adhésion ou toute autre forme d'admission, n'en continuent pas moins à s'appeler « débats ». L'échange linguistique qui s'y déroule, la présence d'au moins un acteur « officialisé », voire même, le relatif anonymat dans lequel se trouvent les ayants droit, tout cela contribue à confondre ces deux types d'activité combien proches. Mieux, dans le premier cas de figure, le critère de l'anonymat -du côté du public-, qui recouvre du même coup, et de manière essentielle, celui de la pure volonté du participant, ce critère n'a peut-être pas la force de distinction qu'on s'apprêtait à lui reconnaître. On le verra, ce public des débats est aussi formé d'interconnaissances. L'acquiescement formel d'un droit n'apparaît plus dans ces conditions comme l'élément discriminant le mieux établi. On pourrait même penser, en procédant à un renversement métaphorique, que dans

tous les cas il convient de s'acquitter, parfois seulement symboliquement, d'une sorte de droit à participer. Que ce soit soit le badge, le programme ou tout autre moyen marquant la participation, que ce soit les façons de faire, les attitudes et autres bonnes manières qu'il importe de respecter, y compris le langage à manier, le fonds de culture à signifier, ce sont-là autant de signes qui réservent en quelque sorte l'accès aux débats puisqu'ils signent le comportement idoine de l'acteur¹. Pour parler comme P. Bourdieu, il y a ici un effet d'assignation statutaire commandé par le rituel de l'institution.

En conséquence, ce qui caractériserait à coup sûr le « débat » serait l'échange linguistique entre l'« officiel » et le reste d'une salle, quel que soit donc son mode de composition. Qu'importe le degré d'ouverture d'un débat, son critère d'admission dans la salle, ce serait beaucoup plus la distribution des rôles et leur inscription spatiale (scène, estrade, "place du conférencier", etc., et salle), qui permettrait de définir, de la manière la plus opératoire qui soit, un « débat ». Le risque d'une telle définition du même coup est de faire du « débat » un vocable générique rassemblant aussi bien la conférence, le meeting, le cours, que les tables rondes et autres discussions au coin du feu.

Le projet d'étude souhaitait préserver la clarté de la première définition, la confrontation aux pratiques du Centre Georges Pompidou devait faire triompher la seconde. Malgré tout, il faut signaler que ces pratiques qui peuvent tout aussi bien favoriser l'ouverture au tout-venant, ou jouer la clôture sur le cercle des « adhérents », n'ont pas introduit de biais quant à l'objet même de l'étude. Car l'adhésion, telle qu'elle est pratiquée en faveur du Centre Pompidou, nous l'avons appris au cours des entretiens réalisés, reste une modalité de participation aux activités du Centre engageant d'abord une dimension votive d'incitation. L'adhésion, ici, contrairement à celles que l'on peut faire auprès du *Lions club* ou du *Rotary club*, ne marque aucune appartenance nouvelle, ce dont rend compte la relative faiblesse des privilèges, autres que financiers, qui s'y trouvent associés. Seuls les débats organisés par la **Cellule liaison/adhésion** nous semblaient -mais nous avons dû revenir quelque peu sur cette appréciation- relever de cette logique du privilège. Bref, quel que soit donc

¹ Le « trouble » ou autre excentrique, régulièrement présent dans les débats et apparemment affranchi de l'usage des signes, n'en conserve pas moins un grand nombre. Il joue seulement sur les marges de tolérance concernant la manière de s'acquitter du « droit » de participation. C'est ce que P. Bourdieu a appelé une « stratégie de condescendance ».

l'organisateur du débat, quel que soit d'autre part le statut administratif du participant -au regard du Centre-, il n'y avait pas lieu d'introduire de distinction quant aux contenus définitionnels des notions de « débat » et de « public ».

En conséquence, le public des débats du Centre Georges Pompidou que nous avons observé correspond exactement à celui qui fréquente les activités que le Centre dénomme lui-même « débats ». Nous retrouvions donc une définition institutionnelle somme toute satisfaisante. En tout cas, elle ne limitait nullement le domaine d'observation. Elle avait même l'avantage de permettre l'articulation de nos résultats concernant cet acteur collectif qu'est le public du débat à ceux produits par A. Benvéniste et J. Roman dans *l'Université cachée* ², et qui rendaient compte de la manière dont, depuis la création du Centre Beaubourg, avaient évolué les débats qui y étaient organisés. Depuis la plus utopique des formules jusqu'au quasi cursus universitaire, les auteurs nous fournissent des débats qui se sont déroulés dans l'enceinte de Beaubourg une image plurielle et nullement atone. Leurs typologies, tant de la nature des débats que de la manière dont ils sont conduits, ou encore des attitudes d'une fraction du public ayant parti lié avec l'un ou l'autre des intervenants, aiguïsaient l'intérêt d'appréhender autrement que sous son caractère anonyme, le public large des débats.

Pour ce faire, une démarche à double objectif a été retenue. Le premier, classiquement sociographique, allait fournir, selon des indicateurs bien éprouvés, l'allure générale de ce public, et certains de ses profils particuliers. Cependant, sauf à mobiliser quelque schéma général confisquant *a priori* la raison ultime de ce qui nous était donné à comprendre, nous n'avions encore qu'une première et suggestive compréhension de ce qui autorise la rencontre d'une programmation institutionnelle et d'un public. Le second objectif devait donc rendre compte de ce processus social de mise en correspondance des attentes d'un public et de l'offre institutionnelle. L'enjeu étant bien aussi de tenter de saisir ce qui se joue, pour le participant au débat, dans sa participation, et de ce qui s'y joue sur le plan sociologique.

Pour atteindre le premier objectif, une enquête quantitative a été réalisée. De janvier à juin 1991 les enquêteurs du CREDOC ont interrogé des participants de 67 des 86 débats organisés au cours de cette période. 759 questionnaires ont été recueillis et

2 Benvéniste (A.) et Roman (J.), *l'Université cachée*, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, Paris, 1991.

757 pourront être traités ³. Ils fourniront les profils sociologiques des usagers de ces débats et des éléments portant sur leurs représentations desdits débats, enfin, ils fourniront la base de données à partir de laquelle se construira la seconde approche.

Affirmons-le d'emblée, les informations ayant trait aux caractéristiques socio-culturelles du public ne comportent aucune surprise. Le public observé correspond, du moins quant aux catégories analytiques utilisées, au public pré-construit dans notre corpus d'hypothèses. Public « intellectuel », cadres et professions intellectuelles supérieures dont les professionnels des arts et du spectacles, et étudiants constituent les 3/4 du public. Public plutôt jeune, les 2/3 ont de moins de 35 ans, et dont la distribution sexuelle est pratiquement équilibrée. Ces résultats sont sans grande surprise, non seulement parce qu'ils confirment l'un des enseignements les moins discutables de la sociologie de la culture qui est d'avoir clairement établi le maintien de la corrélation entre l'appartenance socio-professionnelle et la pratique culturelle, et d'autre part parce qu'ils viennent corroborer certains de ceux qui se dégagent des enquêtes répétées réalisées auprès des divers publics du Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou. Toutefois, quelques écarts sensibles tendent à montrer que le public des débats, sans être significativement différent de celui des « visiteurs » du Centre, ne saurait non plus y être purement et simplement assimilé.

Le chapitre intitulé « sociographie sommaire du public des débats » fait une présentation de ce public, en exploitant les résultats de l'enquête par questionnaire et en procédant à la comparaison avec les autres publics du Centre. Les résultats détaillés de cette enquête sont fournis dans le Volume 3 « Annexes ».

Quant à la seconde démarche, certainement la plus riche puisqu'elle a permis de donner quelque consistance aux figures que l'approche structurelle précédente avait su dégager. L'intérêt porté à ce que, dans un langage somme toute métaphorique, nous avons appelé les « itinéraires culturels » des composantes du public des débats, s'est révélé source d'enseignements qui parfois éclairent d'un jour nouveau ce qu'on a dénommé démocratisation culturelle ainsi que les considérations historico-sociales qu'on lui a associées. De même, certaines des hypothèses exploratoires ont pu

³ La liste des débats enquêtés, le questionnaire, la codification des réponses et les principaux tris à plat sont présentés en « Annexex 1 » in Volume 3 « Annexes ».

recevoir confirmation et autoriser une compréhension renouvelée des logiques d'usage des débats pratiquées par le public.

Au-delà des motivations individuelles qui ont toujours cours dans une décision de participation à un débat, ce sont les schèmes motivationnels -si l'on peut proposer cette formule- qui ont retenu toute notre attention. L'expérience accumulée, individuelle comme familiale ; les lieux et institutions dans lesquels a pu se dérouler cette expérience ; sa valence, s'agit-il d'une routine ou d'un événement fondateur ; le tissu d'interactions sociales au sein duquel elle a pris corps, parents, pairs, petits amis, époux par exemple, ne peuvent être ignorés ; etc. ; bref, l'ensemble de ces différents facteurs qui fournissent une trame existentielle singulière, supporte aussi, dans la mesure où ils sont réitérables, une trame collectivement opératoire : celle qui sera au fondement des protraits et trajectoires socio-culturelles que nous serons amené à tracer. Et, si l'on n'abandonne pas pour autant la capacité de ce public à agir selon les fins qu'il se donne, nous arriverons ainsi à composer le tableau de ce qui nous est donné à appréhender comme dispositions personnelles à participer aux débats du Centre Georges Pompidou.

En somme, cette recherche entend n'ignorer ni les enseignements des théories de l'action, ni ceux de la sociologie contemporaine de la culture. La problématique engagera aussi bien les typologies wébériennes et certains des principes de l'analyse organisationnelle, tels que J. G. March et H. A. Simon ou M. Crozier et E. Friedberg ont pu les exposer, que les conceptualisations de l'espace social et des rapports entre les différents acteurs, formulées par P. Bourdieu en termes de « champ » et d'incorporation de normes comportementales susceptibles de constituer un « capital culturel ». Toutefois, l'enjeu heuristique interdisait que l'on se livre à une simple célébration de l'une ou l'autre des thèses majeures ici convoquées. Non seulement parce que l'intérêt qu'il y a à emmailloter une observation d'un raisonnement pré-construit est généralement assez mince. On risque surtout de ne produire que de cérémonieuses redondances. Mais encore, parce que toute démarche d'étude des comportements sociaux doit pouvoir invalider ou falsifier -si l'on préfère le langage de K. Popper- les conclusions antérieures ; autrement dit, chercher à redélimiter la portée explicative de celles-ci. D'autant que les comportements sociaux étant sujets au changement -ne comportent-ils pas une dimension foncièrement diachronique quand bien même se laissent-ils saisir synchroniquement ? -, leur observation peut toujours introduire quelque élément nouveau. Mais comme toujours dans ce cas, et comme l'avait fait remarquer Claude Bernard, trouver ce qu'il n'attend pas, c'est-là le casse-tête du chercheur, puisqu'il aura à décider du statut qu'il entend conférer à

l'observation inopportune. En tout cas, ignorer cette dernière ne peut être tenu pour un gage d'esprit scientifique.

Ce disant, ce que nous avons trouvé d'« inattendu » ce n'est pas bien sûr la structure sociale du public ou son appartenance socio-culturelle *hic et nunc*, mais bien plutôt, et pour emprunter l'expression à Pierre Bourdieu, les « quartiers de noblesse culturelle » dont il fait montre ⁴. Quartiers de noblesse culturelle que l'on appréciera à l'aune de l'écart entre la culture d'origine et celle désormais accessible : celle dont témoigne justement l'intérêt manifesté pour les débats du Centre Georges Pompidou. La plus haute noblesse revenant à ceux qui connaissent le plus faible écart. Nous pensions donc, en nous appuyant sur les travaux de Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, Claude Grignon, entre autres, retrouver à l'œuvre le processus discriminatoire de transmission du capital culturel, et donc retrouver au sein du public des débats, avec une bonne fréquence, la figure de l'*héritier*, celui qui témoigne d'un faible écart. Nous n'avons rencontré que des *promus* ⁵, ceux qui accusent un écart fort, et donc une récente acculturation à cette culture de référence que l'on peut aussi, de ce point de vue, dire « légitime ».

Autrement dit, la participation aux débats du Centre Georges Pompidou prenait moins l'allure d'un exercice conventionnel de représentation -au sens où l'on dit qu'on est en représentation-, ou d'un rituel de réitération de pratiques savantes, mais beaucoup plus celle d'un usage utilitaire, ne serait-ce celui du parachèvement culturel. Bien entendu, c'est le rôle de l'institution scolaire dans la formation du goût

⁴ Voir Bourdieu (P.), "La transmission de l'héritage culturel" in Darras, *Le partage des bénéfices*, Les Editions de Minuit, Paris, 1966.

⁵ La procédure d'enquête ne peut être incriminée que sous l'angle d'un impondérable : l'entière liberté laissée aux personnes interrogées par questionnaire d'accepter ou de refuser un éventuel entretien, notamment en communiquant ou non leurs coordonnées. Voir in Volume 3 : « Annexes », la description de la procédure de choix des personnes interviewées. Les « héritiers » seraient-ils plus réservés que les « promus » ? On ne peut d'emblée écarter l'idée quand on sait, grâce notamment aux travaux d'Anne Gotman, de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, combien la bourgeoisie d'affaires peut se faire discrète sur certains aspects de son mode de vie, et retorse quand il s'agit de les dévoiler au sociologue. Doit-on procéder par analogie s'agissant des « nantis » de la culture ? Surtout quand on sait combien peut être grande la quête de visibilité chez ceux-ci. A moins que ce soit l'enquête du chercheur en sciences sociales qui ne connaisse le discrédit ?

pour la participation à des débats qu'il nous a fallu interroger. Et de ce point de vue, cette étude conforte le jugement, exprimé par Pierre Bourdieu, selon lequel : « l'Ecole peut seule créer (ou développer, selon les cas) l'aspiration à la culture, même la moins scolaire. » ⁶ En effet, nos interlocuteurs nous l'exprimeront, le « besoin culturel », dont la participation à un débat peut être tenue pour une recherche de satisfaction, a été forgé au sein de l'institution scolaire. C'est sûrement pour une bonne part l'école, ne serait-ce que sous l'influence de son rationalisme, philosophique et pédagogique, qui forgera les attentes à l'endroit du débat ; et cela, tant dans sa forme que dans son contenu. Il nous faudra par exemple rencontrer un étudiant marocain, plus sensible, peut-être, à la gestuelle discursive, pour voir les débats s'apprécier à travers le filtre d'une esthétique polémologique. Jusqu'alors, la clarté, la rigueur, l'apport de connaissances, bref, tout un ensemble de qualités scolaires était mis en avant.

L'école se retrouve donc être, eu égard au rôle qu'elle a joué dans la trajectoire socio-biographique de cette fraction du public, au principe du « besoin culturel » de ce dernier. Mais en outre, elle fournira aussi les règles principielles de satisfaction de ce besoin. D'où la double contrainte qui pèsera sur les débats : il sera exigé, à la fois, une haute technicité (il s'agit pour des gens, déjà cultivés, d'« apprendre quelque chose »), et une grande accessibilité (il s'agit aussi pour eux d'élargir leur horizon culturel, d'étendre les domaines dans lesquels ils souhaitent posséder quelques lumières). Conciliation d'antonymes qui, certes, fait la fierté du pédagogue, mais surtout, ancre solidement le débat aux formes de la compétence scolaire. Dès lors ce public n'est-il pas simplement celui de l'*Université cachée* -au sens plein de l'expression- qu'avaient su repérer A. Benvéniste et J. Roman.

Précisons encore. Si les débats du Centre Georges Pompidou peuvent s'octroyer le label universitaire, c'est non seulement quant à leurs aspects formels, c'est aussi quant à ce qu'ils fournissent comme produits culturels, quant à la dimension cognitive qu'ils recèlent. Tout particulièrement chez ceux qui ont vu s'épanouir le projet du Plateau Beaubourg, l'université qu'ils y pratiquent n'est pas celle de la formation initiale, mais celle de la formation continue. Ce sont les actuels étudiants qui pratiquent la première, pour les autres, il y a en quelque sorte illusion de réaliser l'utopie de départ. Illusion, parce que le processus continué d'acculturation auquel ils estiment participer ne semble avoir eu cours que parce qu'ils l'avaient déjà, et par

⁶ Bourdieu (P.), Id, p. 410.

ailleurs (essentiellement à l'école), engagé. Autrement dit, la fonction d'acculturation des débats va pouvoir prendre des sens différents selon les usages qu'en fera le public.

Les étudiants ont un type d'usage que l'on peut qualifier d'utilitaire. Le Centre Beaubourg, particulièrement la **Bibliothèque publique d'information** (BPI), et au-delà des débats, n'offrent-ils pas un service immédiatement utile dans le cadre de la phase de mise en relation intensive avec les produits de la culture « légitimée » dans laquelle se trouvent, si ce ne sont tous les étudiants, du moins ceux dont le cursus comprend encore une référence aux « humanités ». Que ce soient les œuvres, exposées ou simplement accessibles, la rencontre toujours possible avec des représentants patentés de la production culturelle, l'espace offert pour la consultation ou la vision des divers produits, les horaires d'ouverture qui laisse une plus grande latitude de fréquentation, etc., ce sont-là autant de raisons qui font de Beaubourg et de la **BPI**, au sein de l'offre culturelle parisienne, des lieux à part où l'investissement étudiant peut être à la fois massif, polymorphe et utilitaire. Car, si tous ces étudiants sont aussi grands usagers d'autres lieux culturels, les usages qu'ils en font leur paraissent souvent plus contraints.

A ce point de la présentation, nous pourrions risquer une hypothèse, pour des travaux futurs. En effet, si l'on peut s'accorder pour dire qu'au sein du dispositif scolaire contemporain (secondaire et peut-être même supérieur) la culture qui se dispensait -et qui se dispense encore- dans les classes préparatoires et les grandes écoles, n'est plus le parangon de la culture scolaire ; que, la réforme pédagogique menée pendant de longues années aidant, il y a dualité de culture scolaire, l'une, classiquement universaliste, ayant vocation à la synthèse, l'autre, plus techniciste et particulariste, se satisfaisant de la fragmentation ; le Centre Beaubourg, mieux peut-être que la Bibliothèque Nationale, le Collège de France ou les enregistrements publics de France-Culture, répond à cette nouvelle demande de « consommation rapide » ⁷.

Les non-étudiants pour leur part, lesquels, par parenthèse, l'ont été, plus ou moins longuement dans un passé plus ou moins lointain, ont une demande d'usage qui inscrit le Centre Georges Pompidou non dans le champ de l'offre universitaire, mais dans celui de l'offre culturelle -entendue au sens le plus large de l'expression-. Et, si

⁷ Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit pour autant éphémère.

plusieurs figures de non-étudiants doivent être distinguées, elles ont en commun une attente qui confirme le Centre dans sa légitimité culturelle, dans sa prétention à occuper une position singulière dans ce champ. Sans ambiguïté, l'attente affichée manifeste le désir d'affilier le débat dans l'ordre de l'excellence. Elle porte toujours sur la qualité de la prestation fournie par les intervenants et l'animateur, réactivant ainsi, entre ceux-ci et le reste du public, la relation hiérarchique et dialectique du maître et de l'élève.

Il y a d'ailleurs, ici et de manière globale, l'expression d'une conformité entre l'attente du public et le souhait de l'organisateur. *Via* l'institution, chaque débat peut-être tenu pour un procès en légitimation. Comme le faisaient déjà remarquer A. Benvéniste et J. Roman : « ce qu'on présente au public dans le cadre du Centre a été jugé digne de l'être. Certes, ce premier procès en légitimation est soumis à des instances d'appel, dont les réactions dudit public, celles des pairs, celles d'autres institutions sont autant de point d'ancrage. »⁸ Instance d'appel, le public entend bien remplir cette fonction. Mais en quelque sorte, il la surinvestit puisqu'il revendique aussi d'être une force d'appel. En somme, juge et partie. Son désir d'excellence, mis en épigraphe à chaque débat, réfléchit son envie d'exceller, et partant de combler par sa participation ce qui est estimer être des lacunes, ou, dans d'autres cas, de procéder à une sorte de sondage préalable afin d'accroître toujours la rentabilité de ses investissements culturels. Cette économie du geste culturel inscrit le débat, et au-delà le Centre qui l'organise, dans des stratégies d'usage qui engagent et l'histoire de celui qui y a recours, et l'état de l'offre institutionnelle, si ce n'est l'air du temps qui influe sur l'une comme sur l'autre.

Autres traits saillants rencontrés chez le plus grand nombre des non-étudiants, et qui fait d'eux un public spécifié : l'usage parcimonieux des débats et la recherche d'une cohérence culturelle. C'est l'intérêt pour le thème du débat, parfois la personnalité de l'intervenant (que l'on connaît pour avoir justement quelque intérêt pour ce qu'il fait), qui fournit le plus souvent le mobile de la participation. Celle-ci obéit donc à un principe d'utilité. Et comme il y a intérêt déclaré, c'est sélectivement que procède le participant. Mais sélection ne veut pas dire fidélité. Le public des débats est, dans son ensemble, peu fidèle ou « fidélisé », pour employer le jargon du marketing. 45% des personnes interrogées lors de l'enquête quantitative assistaient pour la première

⁸ Benvéniste (A.) et Roman (J.), *l'Université cachée*, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, Paris, 1991, p. 98.

fois à un débat du Centre Georges Pompidou. Les entretiens le confirmeront, rarement, lors d'un cycle thématique par exemple, l'ensemble du cycle sera suivi.

Certes, cet usage du débat « à la carte » en appelle à de multiples paramètres, dont la disponibilité comptée de chacun qui est, bien entendu, fonction de la, ou plutôt des carrières poursuivies (professionnelle, domestique, publique, ...). Mais il y a aussi l'influence d'un facteur « interne » : la faible ritualisation du débat. Le rituel des débats existe à Beaubourg, il est d'ailleurs aussi bien du côté des intervenants et de l'animateur que dans la salle, mais il s'agit beaucoup plus d'un rituel technique que d'une ritualisation sociale à la manière des leçons inaugurales du Collège de France, de séminaires célèbres ou de grandes premières. Ni activité mondaine, ni objet de « passion » culturelle, la faible ritualisation du débat est aussi le signe qu'il ne sera pas sujet à répétition fréquente. Ici aussi, il semble que la fidélité réclame des formes de ritualisation. Et c'est à l'endroit d'autres activités culturelles : expression théâtrale, cours de philosophie, lecture, etc., que s'exprimera la fidélité.

Usage parcimonieux encore pendant le déroulement du débat. S'il y a parfois prise de notes, l'attitude adoptée est généralement celle du récepteur attentif mais passif. Rarement il y aura de questions posées, et, au désespoir des animateurs, encore plus rarement il y aura engagement dans des relances discursives et polémiques. Même lorsque la compétence personnelle se trouve subjectivement sollicitée, la prise de parole ne se fera guère. Dans la très grande majorité des cas on n'accorde au débat qu'une portée personnelle ou privée.

Mieux, et c'est là l'une des hypothèses qui sous-tendent ce travail, l'intérêt qui motive la participation aux débats ne prend pas sa source dans une espèce d'univers pur ou éthéré, dans un monde des intérêts culturels protégé de la banalité du quotidien. L'intérêt pour le débat s'inscrit dans le champ des intérêts, de toute nature, de la personne, et notamment de ceux qui réfléchissent directement ou gravitent autour de l'exercice professionnel. Une fois sur deux, lors de l'enquête quantitative, on reconnaîtra qu'il y a un intérêt professionnel, exclusif ou non, à associer à la présence au débat. Non que l'on demande aux débats d'apporter des réponses à des problèmes professionnels, mais on attend du débat qu'il puisse éclairer, élargir l'interrogation, conforter une opinion, etc., ayant à voir avec l'engagement professionnel de la personne. Ce qui, évidemment, est à rapporter à la composition socio-professionnelle du public, « intellectuels » et « artistes » ont, *par nature*, un intérêt professionnel à la culture. Mais, notamment pour ceux qui ne relèvent ni des « intellectuels », ni des « artistes », ni même des « étudiants », cela va témoigner de

ce que l'engagement dans l'activité professionnelle n'exclut pas, *ipso facto*, le souci culturel. En tout cas, cela nous incite à penser que la structure des intérêts dont peut faire état le public n'est pas aussi dichotomique qu'on veut bien le dire parfois. On peut même admettre qu'ils se développent continûment, et que plus l'exercice professionnel prend une dimension « intellectuelle », sous forme de « communication » par exemple, et plus l'offre de débats du Centre Georges Pompidou pourra fournir ce prolongement « culturel ». Car, moins académiques, affichant une volonté d'ouverture, réputés plus faciles d'accès, les débats du Centre Georges Pompidou semblent bien se prêter à cette fonction de conjonction des intérêts, des aspirations, et partant, des dimensions analytiques -culturelle, professionnelle- des activités du public. Cette fonction, nous la ferons participer d'un mouvement plus large, plus profondément social : un processus continué d'acculturation.

Si les débats du Centre, comme l'énoncent A. Benvéniste et J. Roman, participent au premier chef à la concurrence des hiérarchies culturelles, s'ils se trouvent engagés dans la restructuration de l'espace public démocratique, les acteurs qui y concourent ne le font pas de manière coordonnée, ni même cohérente. Tout au contraire, la concurrence, là encore, peut être vive. Elle peut même se livrer sous l'apparence d'une seule et même façon de faire. Ainsi, et pour nous en tenir à cet acteur fictivement collectif qu'est le public, ses pratiques d'usage des débats peuvent bien prendre l'allure d'une attente forte, quasi unanime, d'ordre cognitive, les finalités poursuivies doivent être soigneusement distinguées. A l'attente de l'étudiant thésard qui vient confronter le produit de sa méditation à celui, déjà universitairement légitimé, d'un spécialiste reconnu, on peut opposer celle, autodidactique, de l'employé promu engagé dans une récupération de statut social. Ces deux figures, polaires, du champ des légitimités culturelles, se rencontrent dans l'espace public des débats, mais elles ne rendent que très imparfaitement compte de ce qui s'y joue. Elles suggèrent que les usages peuvent s'inscrire le long d'un axe dont l'orientation fournirait le principe de la hiérarchie. Il n'en est rien. Car, d'une part, différents principes hiérarchiques viennent se confronter dans les débats, et d'autre part, ce sont plutôt des foyers de sens qui se dégagent de ce plexus de significations qui caractérise le Centre, et ses débats.

Les hiérarchies qui se confrontent mobilisent toutes les figures socio-culturelles que nous avons pu rencontrer. Il y a place en effet pour l'étudiant qui inscrira le débat dans son cursus universitaire pour faire l'économie de la confrontation, longue et

solitaire, aux œuvres ; pour le « petit prof. » engagé de longue date dans le soutien au théâtre d'avant-garde et qui vient là en « supporter » ; pour la femme du cadre supérieur, retirée du monde professionnel pour cause d'enfants, échappant à l'emprise du domestique les enfants élevés, et qui s'est engagée dans des travaux intellectuels personnels ; pour le professionnel des médias qui vient peaufiner son sujet ; etc. En somme, du côté du public aussi « les hiérarchies culturelles héritées se trouvent fortement concurrencées par d'autres formes de hiérarchies, qui mobilisent d'autres critères d'excellence. »⁹ Pour autant, elles ne mettent pas en œuvre des attitudes, des aspirations foncièrement hétérogènes. Tant s'en faut, et en maintes occasions nous avons vu se dégager des convergences, si ce ne sont des approches consensuelles.

Et si les figures du public sont en effet multiples, si ses modes d'usage des débats le sont aussi, ce qu'il attend lors du débat, ce qui motive sa venue, se concentre en quelques foyers qui font sens. Comme si les différentes hiérarchies culturelles de référence s'entrecroisaient, faisant apparaître ces zones focales qui définiront les « intérêts » du public : cognitif, professionnel, culturel.

⁹ Benvéniste (A.) et Roman (J.), *l'Université cachée*, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, Paris, 1991, p.

CHAPITRE 1

IMAGES DU CENTRE, DES DEBATS ET ... DU PUBLIC.

1- Images du Centre

Et si c'était d'abord Beaubourg que choisissent les participants aux débats ? On ne peut en effet, à entendre certaines des présentations qui nous ont été faites du Centre Georges Pompidou, écarter cette interrogation d'un revers de manche. Parmi les motivations qui peuvent présider à la décision de participation à un débat n'y aurait-il pas le prestige de l'institution qui abrite ces débats ? De manière toute générale, on acceptera l'idée que, au-delà des motivations individuelles ou des raisons que chaque participant peut invoquer pour justifier sa présence au débat, il y a toute une gamme de facteurs qui sont susceptibles de pouvoir agir, plus ou moins directement, sur la décision de participation.

La localisation des débats à l'intérieur du Centre Georges Pompidou en est une. Elle nous a paru, parfois, être le facteur incitatif à la participation. D'autre fois il est vrai, dans le cas du **Séminaire de philosophie** par exemple, et au vu des résultats de l'enquête par questionnaire, nous étions tenté de faire abstraction de cette dimension.

Par conséquent, la question à envisager dès maintenant est celle de savoir s'il y a bien une influence du lieu sur la décision de participation. Si, autrement dit, la localisation des débats dans le Centre Georges Pompidou, donc la notoriété, l'image acquise par le Centre -jusques et y compris la facilité avec laquelle on peut y accéder-, sont des facteurs favorisant la participation ?

Sans conteste, le Centre Beaubourg est titulaire de représentations largement favorables chez les participants aux débats. Il bénéficie parfois d'une sorte de plus-value de sens lorsqu'il peut être associé à certains moments forts de l'histoire de la personne. Et, certains des éléments du débat public suscité par sa construction réémergent à l'occasion. Même lorsque ce n'est pas le cas, il ne saurait laisser indifférent.

Certes, en ne rencontrant que des personnes qui avaient assisté à des débats se déroulant dans l'enceinte du Centre Georges Pompidou, la probabilité de trouver des participants foncièrement insensibles ou radicalement hostiles au lieu devenait assez faible. Ceux-là, sûrement, doivent être peu enclins de se rendre à l'un des débats organisé par le Centre.

Images du Centre Georges Pompidou

« Je me rappelle des premiers jours de Beaubourg. Ça m'avait impressionné. Je n'étais pas convaincu par l'architecture, mais j'avais l'impression que tout était possible, que c'était un gros cadeau » (N° 645)

« J'étais, je crois, en terminale quand le Centre a été inauguré. J'avais un copain qui avait l'habitude d'y aller, et j'y suis allé avec lui. » (N° 207)

« Je connaissais le Centre de vue, mais je n'avais jamais profité de ses services. C'est l'entrée à l'université qui m'a donné accès à la bibliothèque, puis par la suite au reste. » (N° 511)

« Pour moi, c'est une super banque de données. C'est un lieu facile d'accès. C'est un centre d'archives. C'est un endroit où, si on cherche quelque chose d'un peu particulier, on a des chances de le trouver là. » (N° 672)

« J'ai vraiment l'impression que chacun peut trouver quelque chose à Beaubourg, quel qu'il soit. » (N° 508)

« ... sinon, les musées, je ne supporte pas..., à part Beaubourg. C'est marrant, mais à part Beaubourg, je ne supporte pas. » (N° 312)

« J'aime bien... il y a certainement plein de choses à faire, mais je ne le fréquente pas assez pour savoir ce que j'aimerais qui change. C'est vrai que l'architecture ne me plaît pas du tout mais je n'en fais pas un fromage. En même temps, il vaut mieux un truc carrément moderne qu'un truc qui se serait voulu ancien et qui...aurait fait faux. » (N° 23)

« A Beaubourg, j'aime bien y aller parce que c'est facile. C'est pas très loin, on a en général de la place. C'est un endroit facile d'accès. Là, c'était le design, et je suis déjà allée à la salle au sous-sol. » (N° 39)

« J'y vais, assez souvent. A la bibliothèque, je vais aussi à la médiathèque de langues, où j'ai travaillé pendant 6 mois. Donc là pendant 6 mois j'y étais très souvent. Là, depuis 3 semaines, j'y vais pour apprendre le russe. Et je vais à la bibliothèque toutes les semaines ou les 2 semaines. Je vais aussi voir les expos qui m'intéressent. J'apprécie beaucoup, d'autant plus que je suis à côté. » (N° 283)

« Le Centre Pompidou propose tellement de trucs. De temps en temps, on arrive à y aller. Ça n'arrête pas : conférences sur l'art, sur l'architecture, sur la musique. Ça dégrossit un peu le problème! » (N° 137)

« C'est le super-marché de la culture. Et je suis un peu d'accord sur cette définition et puis je me dis que tout compte fait c'est très bien d'avoir un super-marché de la culture. Je pense que c'est un endroit très agréable. D'abord son lieu avec une esplanade qui a un côté un peu moyen-âgeux, ludique et moyen-âgeux, qui me plaît bien, ensuite cette terrasse qui domine tout Paris, ensuite cet escalator où on a l'impression d'être à l'extérieur et à l'intérieur, et indépendamment de cela, je trouve le musée d'Art Moderne très joli ; les conférences sont intéressantes encore que le public qui y assiste n'est pas toujours d'un très haut niveau. » (N° 563)

« Pompidou c'est un sacré Centre. Un sacré Centre dans le sens où j'y vais pour me documenter personnellement. J'y vais pour voir les expositions. J'y vais pour assister aux débats. Et rarement au cinéma. Donc, il est toujours ouvert, vous voyez, c'est pour cela qu'il est fascinant. Son architecture me plaît, en quelque sorte, avec son étrangeté. Il est beau, enfin... » (N° 745)

« Beaubourg, moi je commence à éviter au maximum. Ça commence à faire peur, surtout si on compare à la Fondation Dapper. Pas le musée, le musée c'est super. Mais le Centre, même la bibliothèque. J'ai une amie, l'année dernière, qui était en groupe, une aventure incroyable! Il y en a qui prennent des photos ... par en-dessous !!! Ce qui est bien, c'est que pendant la Guerre du Golfe il y avait plus de restrictions. Evidemment, c'est un lieu ouvert. Par moment, vraiment, j'appelle ça la cour des miracles.» (N° 327)

« Et puis maintenant je travaille juste à côté, donc à l'heure du déjeuner je peux aller faire un tour » (N° 508)

« Et comme je traîne souvent à Beaubourg, je me suis dit, pourquoi pas à Beaubourg, je vais essayer, je sais qu'il y a deux expositions qui ont l'air sympa, je suis venue et je suis tombée sur celle-là. » (N° 329)

« moi je crois que ça [le Centre Pompidou] a un gros avantage, c'est un établissement qui permet de mettre au niveau d'un plus grand nombre de personnes des moyens de se cultiver.(...) Mais je redoute un peu les inconvénients de cet avantage, c'est que il y a beaucoup de monde et on a beaucoup de mal à se frayer un chemin... » (N° 506)

Cela revient à dire que l'image du Centre est, peu ou prou, associée à la décision de participation. La question devient donc celle de savoir de quel poids cette image peut être chargée dans la prise de décision elle-même. Ou, pour le dire de manière différente, n'est-ce pas parce que le débat est programmé à l'intérieur du Centre Georges Pompidou qu'il attire ?

On pouvait en effet penser que, eu égard aux enjeux culturo-mondains dont il a été l'objet -notamment dans sa période inaugurale-, à certaines représentations ou croyances collectives -en particulier celles qui lui confère une intrinsèque valeur de modernité, d'innovation essentielle ou d'originalité à tout crin-, le Centre, en tant que

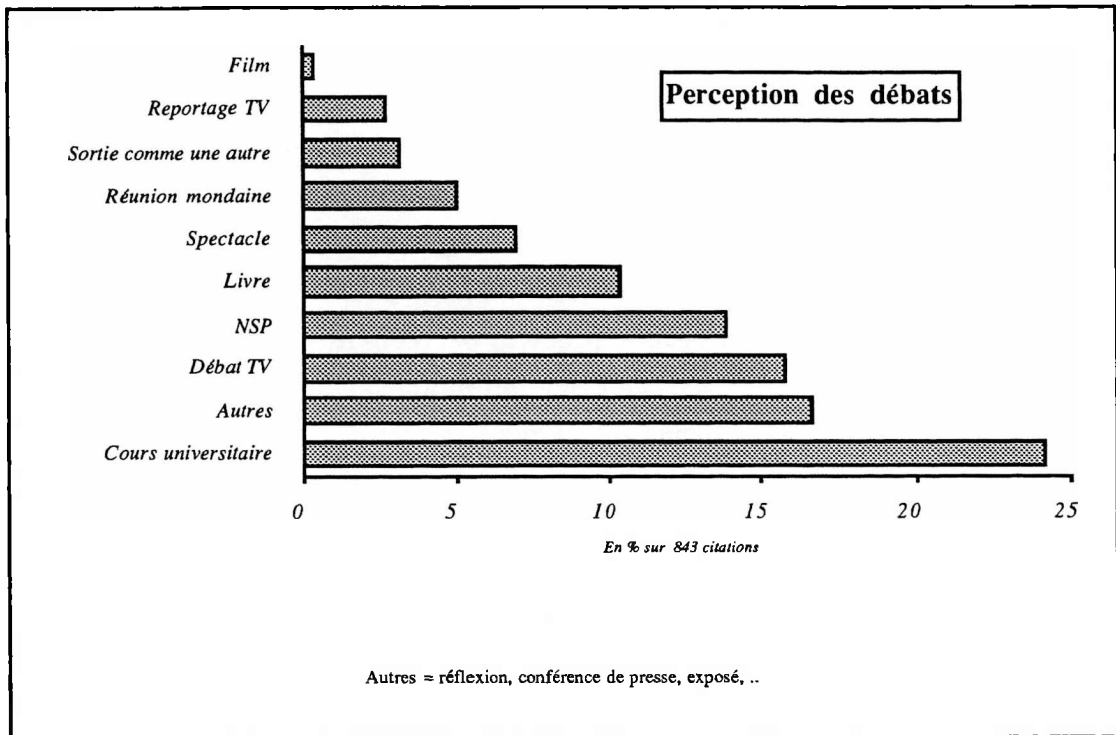
tel, pouvait favoriser un certain type de motivations, susciter certaines formes de participation.

Notamment, conforter une participation toute mondaine fondée sur l'importance de paraître dans le lieu, le soin d'y faire bonne figure, d'assister à l'événement et, peut-être, de concourir à le fabriquer en y participant, bref, tout un ensemble de motifs qui renvoient moins au contenu du débat, à l'échange cognitif qu'on en attend, et beaucoup plus à la situation sociale produite par l'organisation d'un débat dans l'enceinte du Centre Georges Pompidou. Situation au demeurant socialement signifiante, quel qu'en soit d'ailleurs l'objet du débat.

L'interrogation, qui porte d'abord sur l'image du Centre et l'incidence de cette image sur le choix de participation aux débats, était aussi commandée par certaines des formes reconnues de déroulement des débats. A. Benvéniste et J. Roman, dans *L'université cachée*, ont proposé une typologie des débats dans laquelle certaines modalités d'animation, certaines procédures d'intervention dans ces débats, certains statuts de l'intervenant, etc., conduisaient à imaginer des usages possibles des débats se rapprochant d'une pratique culturelle, non seulement « cultivée », mais aussi mondaine, c'est-à-dire accordant une large part à la recherche du paraître *in situ*.

L'observation directe du déroulement de certains débats, notamment dans ses phases préliminaires et terminales : les retrouvailles d'une fraction du public, la manière de se presser autour de l'orateur-vedette lorsqu'il y en a un, les propos tout emprunts de condescendante amabilité, etc., n'était pas sans rappeler quelque exercice de socialité mondaine. Toutefois, les éléments que nous avons pu recueillir, par des compléments d'observation et lors des entretiens, ne viennent guère suggérer l'assimilation de la participation aux débats à la réactivation d'une mondanité.

La manière dont le public déclare percevoir sa participation aux débats ne confirme pas non plus cette approche.



La perception du débat comme simple exercice mondain ne réunit que peu de suffrages (5% des réponses). Il est vrai que l'aveu de mondanité n'est pas, dans ce sens-là en tout cas, normativement acceptable. On peut donc penser qu'il y a peut-être eu sous-déclaration, comme si avait opéré une sorte de cécité collective liée au caractère peu valorisant de la pratique mondaine, surtout lorsqu'on adopte une approche quelque peu intellectualisante ¹. Mais qu'importe, cela ne saurait modifier le fait que l'image du Centre Georges Pompidou en appelle beaucoup plus, du côté de ceux que nous avons interrogés, à une démarche volontaire, informative et réflexive, privilégiant donc ce qu'on peut appeler le « contenu » de l'activité dans le Centre. On s'y déplace en effet, pour une œuvre : « *quand je veux voir du Nicolas de Stael, je vais à Pompidou.* » (N°506) ; pour un auteur : « *récemment je suis allée en écouter un [débat] sur Peter Handke à Beaubourg* » (N°283) ; parce que : « *il y a un art d'aller pointer quelque chose qui est en développement, même quand ça gêne un peu.* » (N°

¹ Ce qui était le cas de la question posée qui associait la perception des débats du Centre Georges Pompidou au « type d'informations que vous en tirez ».

563) ; voire parce qu'on pense pouvoir y lier des relations intéressantes : « à l'époque je venais juste de finir mon mémoire de maîtrise et je l'ai donné à Christian Descamps qui m'a remerciée. Et puis basta! Ça s'est arrêté là » (N° 508).

D'ailleurs des quatre définitions du Centre Georges Pompidou que nous avons systématiquement soumises à nos interlocuteurs ², c'est la première, celle qui tenait Beaubourg pour un « centre important de la vie culturelle française », qui a obtenu la plus large adhésion. Autrement dit, chez ceux qui fréquentent les débats, l'image du Centre est d'abord celle d'un lieu dans lequel ils sont à peu près assurés de trouver satisfaction à leurs attentes. Lesquelles, on le verra, sont fortement empreintes de connotations didactiques.

On peut donc raisonnablement penser que le Centre Georges Pompidou véhicule une image de qualité, et suscite une authentique confiance quant à ses « produits ». On nous le dira tout de go : « *Il y a une garantie de qualité que se soit à Beaubourg. Je l' [élément du débat] ai cité dans mon mémoire de DEA. Si ça avait été à la Fondation Kronenbourg ou ..., je ne sais pas si je l'aurai cité.* » (N°309) Partant, il y a peut-être une sorte d'effet d'annonce qui fait que, programmé dans le cadre du Centre Georges Pompidou, le débat bénéficiera d'un accueil plus favorable.

Toutefois, le thème du débat n'est peut-être pas sans incidence. L'image du Centre renvoie beaucoup plus aux arts et à la littérature qu'aux sciences et aux technologies nouvelles. Et, il n'est pas certain que des débats à tonalité plus « scientifique » puissent bénéficier de cet effet d'annonce. En ce domaine, il semble que ce soit La Villette qui en bénéficie au premier chef.

En somme, et si l'on attribue au Centre Georges Pompidou un domaine de compétence limité aux arts et à la littérature, les débats qui s'y inscriront sont assurés de rencontrer la confiance d'un public déjà acquis au Centre. C'est sûrement pourquoi nous serons amenés à observer la présence forte d'un public dont la formation ou les intérêts sont éminemment littéraires et artistiques.

² Ces quatre définitions étaient les suivantes :

- un centre important de la vie culturelle française,
- un établissement fréquenté par des intellectuels parisiens,
- un monument symbolisant la culture française à travers le monde,
- un lieu de rencontres et d'attractions.

En conséquence, s'il y a une image du Centre qui puisse jouer un rôle dans la décision de participation, c'est sûrement celle de la « qualité », ou plus exactement d'une sorte de garantie de qualité dans les domaines qui lui semblent dévolu : ceux de la littérature et des arts.

Le poids de l'image du Centre dans la décision de participation semble donc s'établir en étroite relation avec ce qu'on pourrait appeler la performance de notoriété des débats eux-mêmes. Cette dialectique du renforcement réciproque des « images » établit un lien de quasi consubstantialité entre le Centre et les débats qui s'y déroulent³. Ce qui revient à dire que les évolutions d'image risquent fort de varier dans le même sens. Qu'une modification de la notoriété du Centre Georges Pompidou intervienne dans l'un des domaines dans lesquels il était tenu pour « performant », cela risque d'entraîner, si elle est négative, une moindre participation du public aux débats qui lui correspondent.

Il resterait, bien entendu, à valider cette proposition par une analyse de la fréquentation des débats selon la notoriété du Centre sur longue période. En attendant, c'est cette interprétation qui se dégage des déclarations faites par les personnes interviewées.

³ Cette proposition ne contredit pas pour autant l'appréciation qui sera portée dans *Volume-II : les organisateurs et leurs publics* à partir des traits caractéristiques des publics des différents débats. La description d'un « profil » du public et la recherche de ses motivations ne se situent pas sur le même plan.

2. La fréquentation du Centre

Le public des débats est-il un public « captif » du Centre Georges Pompidou ? La question est, elle aussi, légitime puisque tous les débats étudiés ont lieu dans l'enceinte de l'édifice. Elle l'est d'autant plus que se pratique depuis de longues années une politique de « fidélisation », pour faire un emprunt au langage du marketing socio-culturel. D'abord le principe du « correspondant » qui, par essence, vise à associer au plus près de l'ensemble des activités du Centre ledit correspondant, et depuis celui-ci, par intervention militante, le plus grand cercle possible d'adhérents. Devient en effet « correspondant » celui qui, a réalisé, dans son entourage, notamment professionnel, au moins dix adhésions annuelles au Centre Georges Pompidou. Il acquiert ce faisant, outre laissez-passer gratuit et avantages divers, un numéro qui, parce que établit sur une base chronologique, fonde une hiérarchie entre « anciens » et « nouveaux », « petit numéro » - à un ou deux chiffres- et « grand numéro » - à trois chiffres-.

L'« adhérent », quant à lui, est-il à Beaubourg, comme cela arrive ailleurs, cette figure légendaire de l'adepte titulaire d'une rationalité limitée ? Raisonnable en ce que, lorsqu'il acquiert son laissez-passer, il agit volontairement, consciemment ; il opte pour une idée générale de la diffusion culturelle, voire un schème culturel qui aurait trouvé sa faveur ; il s'engage en quelque sorte. Mais raisonnable de façon limitée en ce que, procédant séquentiellement, il s'efforcera d'accumuler le plus grand nombre de participation à des activités -afin de rentabiliser l'investissement initial-, quitte à négliger, ou à faire passer au second plan, ses préférences ou ses exigences qualitatives de départ. Ce faisant, il fournira le quantum de participants qui fera dire à l'organisateur lambda que la manifestation fut un succès. *Via* l'adhésion, un calcul d'utilité, presque une simple comptabilité, vient se substituer, *mezzo voce*, aux intentions premières de diffusion, création, ou autre. Ce que, justement, chacun se dissimule au nom même de ces intentions premières. La pratique de cette dialectique de l'ignorance feinte offre donc des avantages réciproques tant à l'organisateur qu'à l'adhérent.

Qu'en est-il des débats du Centre Georges Pompidou ? Obéissent-ils foncièrement à cette « règle » de l'adhésion que nous venons d'esquisser ? Satisfont-ils à cette « loi du genre » ?

D'abord, et il nous faut ici rappeler que nous avons adopté pendant un temps, une définition quelque peu restrictive du « débat » du Centre Georges Pompidou, et partant de l'adhésion qui y est pratiquée. Par débat nous avons primitivement entendu : toute manifestation mettant en relation, dans un espace défini du Centre, donc sous la houlette d'un organisateur institutionnel, un public et des intervenants pour mettre en œuvre une « parole exposée, (une) parole à voir », comme l'ont fort bien dit A. Benvéniste et J. Roman ⁴. Implicitement, nous affectons le débat d'un coefficient de publicité maximale. Il devait s'inscrire, naturellement, dans l'espace public, *stricto sensu*. Ce faisant, nous écartions de notre champ d'investigation les « débats » organisés dans l'espace confidentiel de l'invitation. Ainsi, les activités de la **Cellule liaison/adhésion** qui, depuis sa création, a adopté une politique de formation d'un "public-ciblé" : le public des « adhérents » et des « correspondants ». Public en quelque sorte trié sur le volet puisqu'il s'agit de ceux qui, faisant leur le projet culturel global du Centre, militent aussi pour sa pérennité en recrutant de nouveaux adhérents. Depuis 1981, la **Cellule liaison/adhésion** se définit comme un service en direction de l'ensemble des adhérents. Elle assume donc une fonction pédagogique en direction des adhérents, et les « débats » en constituent l'une des modalités.

Dans ces conditions, et l'on peut comprendre notre méprise, les adhérents de ce type de débats ont comme caractéristique première d'être les éléments constitutifs du public lui-même. De ce point de vue, ils ne peuvent pas se prêter au double jeu que nous évoquions à l'instant. Cette condition nécessaire à la participation au débat pourra, mais cette fois sur le plan symbolique et en dehors du débat lui-même, apporter quelques privilèges secondaires, quelque prestige ou autre reconnaissance sociale. Cette dimension de la fonction de l'adhésion semblait nous engager au-delà de notre propos. Nous verrons ultérieurement qu'il nous a fallu y revenir.

⁴ Benvéniste (A.) et Roman (J.), *l'Université cachée*, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, Paris, 1991.

Ce disant, nous avons inclus le public des débats de la **Cellule liaison/adhésion**, formé par conséquent des seuls « adhérents », dans le champ de compréhension du « public des débats du Centre Georges Pompidou ».

Dès lors, nous avons cherché à mesurer le poids relatif des « adhérents », tous types de débats confondus, dans l'ensemble des participants aux débats. Ce qui donne les résultats suivants :

Adhésion	Effectif	Pourcentage
Non-adhérents	480	64,5
Adhérents	264	35,5
Total	744	100
Non-répondants	15	

Un bon tiers des participants aux débats est donc « adhérent », ce qui fait qu'il "pèse" trois fois plus que dans le public du Centre en général -L'enquête aux portes de 1986 déjà citée enregistrait 11,3% de titulaire d'un laissez-passer permanent-. Les 35,5% d'adhérents lors des débats est un chiffre légèrement supérieur à celui du public des spectacles (30%), de celui de la *Salle Garance* (28%) et des animations payante du **MNAM** (28%) ; mais nettement inférieur à celui des abonnés **IRCAM/EIC** (60%) ⁵.

Il semble d'ailleurs, au regard de ce que nous avons pu recueillir au cours des entretiens, que nous ayons plus affaire à un flux lorsque ce sont les étudiants qui adhèrent, et à un stock dûment constitué lorsque l'adhésion est le fait d'actifs. Les étudiants apprécient le « laissez-passer » s'il offre un intérêt budgétaire : « *La carte*,

⁵ Source : Service liaison/adhésion, caractéristiques des adhérents 1989.

j'ai dû la prendre en janvier 91. Je voyais que je venais souvent et que la dernière expo que j'ai faite, c'était "art et pub", ça m'a vraiment embêtée de payer 28 francs, ça faisait vraiment cher. Et comme je me disais, les expos, c'est quelque chose à faire en plusieurs fois, il y a tellement de chose à lire, au bout d'une heure on n'en peut plus. C'est pour ça, "art et pub", je l'ai faite en au moins quatre fois. Je ne voulais pas repayer 33 francs (sic), donc j'ai pris ma carte comme ça. » (N°329) versus « J'ai eu, pendant plusieurs années de suite le laissez-passer. Mais, en fait, je ne l'ai jamais rentabilisé. J'ai laisser tomber, et du coup, ça fait encore une séparation. » (N°672)

Les non-étudiants y voient plus volontiers une incitation à participer aux manifestations proposées par le Centre.

Maintenant, et compte tenu de ce que nous avons dit plus haut, il serait éclairant de voir comment se répartissent ces adhérents au sein des différentes instances organisatrices de débats. Soit le tableau suivant :

Répartition des adhérents selon l'organisateur

(en pourcentage)

	Non adhérents	Adhérents
BPI	70	30
IRCAM	54	46
CCI	58	42
MNAM	58	42
Revue Parlée	76	24
Espaces Communs	50	50
Histoire et société	58	42
Séminaire Philosophie	78	22
Liaison/adhésion	19	81
Ensemble	64,5	35,5

N = 744

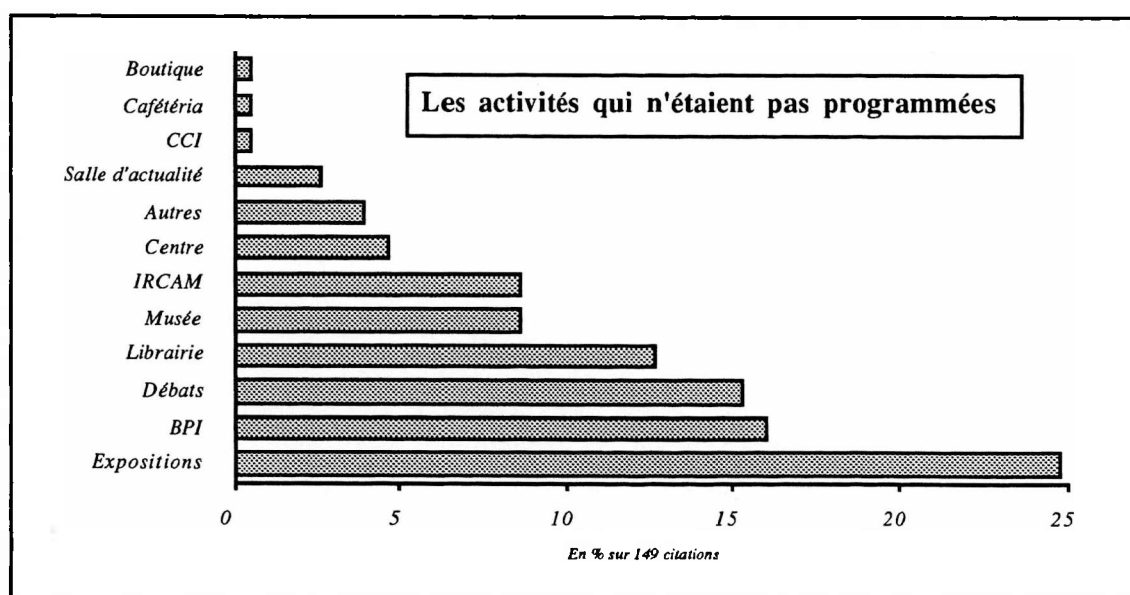
La variation des adhérents selon l'organisateur du débat est en gros de 1 à 4. Le **Séminaire de Philosophie** et la **Revue parlée** ont un score d'adhérents inférieur à 25%. Les autres, sauf **Liaison/adhésion**, varient de 30 à 50%. Quant à **Liaison/adhésion**, alors qu'on attendait 100% d'adhérents, nous n'en trouvons que 80%, ce qui reste, de loin le taux le plus fort. Mais globalement, le public des débats se présente, pour un bon tiers, comme un public susceptible d'être fidèle. Mais cette fidélité, les entretiens nous le feront comprendre, se rapproche plus du comportement du consommateur satisfait qui n'entend pas faire défection à son prestataire de services, que d'un quelconque comportement de « croyant », et dont la croyance engage à la fidélité. D'ailleurs, on le verra à plusieurs occasions, le comportement du public ne se prête guère aux métaphores religieuses, celles empruntées au consumérisme lui siéent autrement mieux.

3 Autres lieux fréquentés

Pour autant, le public des débats semble conserver une grande autonomie dans ses choix. Nous sommes loin d'avoir, ici, un public captif. Au contraire, la figure qui semble le mieux convenir à ce public -du moins pour sa grande majorité-, est celle d'un grand consommateur multipliant les lieux de sa consommation culturelle, en quelque sorte un « culturophage polyvalent ».

3.1. dans le Centre

Lors de l'enquête quantitative, nous nous sommes intéressé à la question de savoir si la participation à un débat était aussi l'occasion d'autres activités dans le Centre.

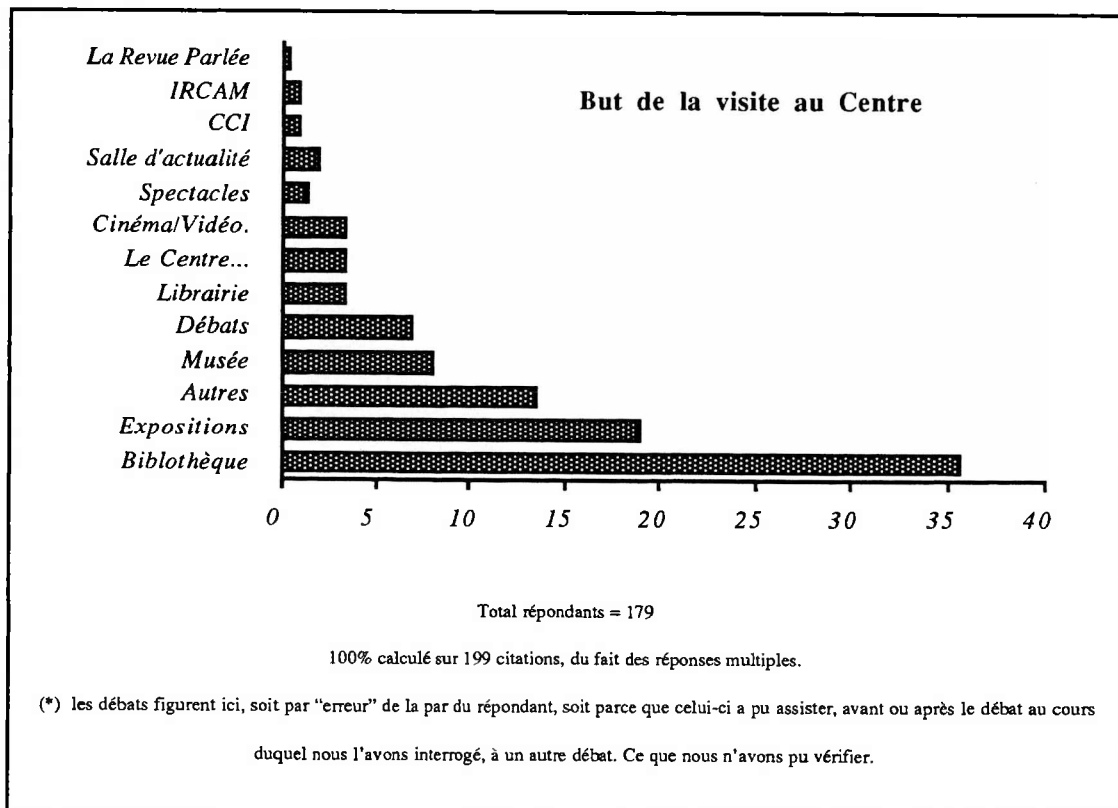


Le diagramme ci-dessus, établi sur la base des réponses fournies par 1/5^{ème} environ des répondants au questionnaire d'enquête, nous montre que la participation à un débat peut être aussi l'occasion de fréquenter d'autres lieux ou services offerts par le Centre Georges Pompidou. Mieux, on s'aperçoit que ce sont les espaces et activités

les plus représentatifs de la « culture cultivée » -pour reprendre, par commodité descriptive, la formulation aujourd'hui consacrée-, qui bénéficient le plus de cette fréquentation complémentaire.

Les activités de l'**IRCAM**, les expositions temporaires ou permanentes, du **MNAM** ou des autres instances, les services proposés par la **BPI** ou la Librairie, peuvent être opposés à la simple visite du Centre, au moment passé à la cafétéria et aux autres formes de flânerie, lesquels sont à rapporter aux usages « touristiques » de Beaubourg. Le passage par la Salle d'actualité est peut-être, de ce point de vue, à regarder comme une espèce de compromis.

Cela étant, c'est très fortement que le public, lorsqu'il décide de compléter par une autre activité le débat auquel il s'est rendu, s'oriente vers des activités à connotation éminemment culturelles. C'est spontanément et naturellement, pourrait-on dire, qu'il vient pratiquer ces activités complémentaires. Symétriquement, ceux qui s'étaient déplacés pour l'une ou l'autre des ces activités complémentaires -voire, peut-être, mais pour un petit nombre, pour quelque activité « touristique »-, peuvent, sûrement tout aussi spontanément et naturellement, se retrouver suivre un débat.

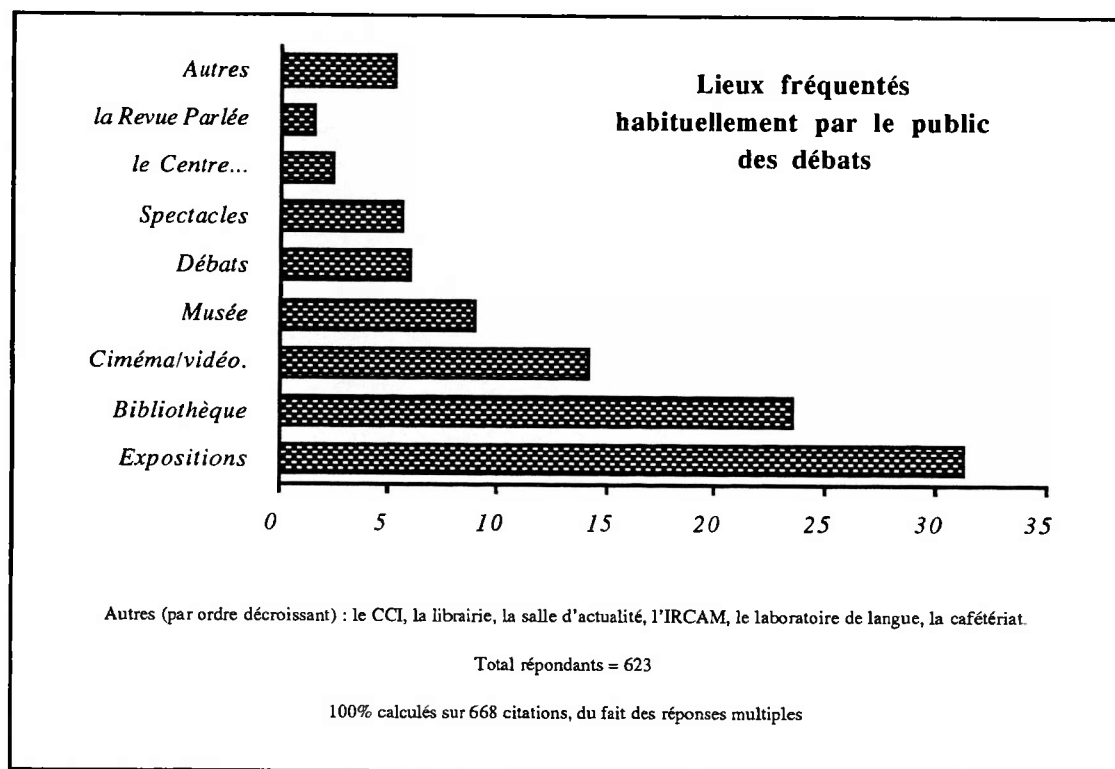


Si, maintenant, nous abordons la question sous un autre angle d'attaque, dans la mesure où ces activités non-programmées pouvaient encore se substituer à une autre activité, elle-même différente du débat, mais programmée, nous constatons deux choses :

- La première est une confirmation de l'observation précédente : ce sont les activités ou services à caractère éminemment culturel qui reçoivent la faveur du public.
- La seconde est l'apparition d'une sorte de glissement de la visite programmée à la BPI vers l'une des expositions en cours. Comme si, le taux de fréquentation courant de la BPI, dont la longueur de la file d'attente est un bon indicateur, favorisait le déplacement de l'activité complémentaire vers la visite d'une exposition. Ce qui témoigne toujours de la grande capacité du public assistant aux débats à utiliser, sous ses différentes formes, les services offerts et à pratiquer les lieux culturels du Centre Georges Pompidou.

On pourrait donc dire, en généralisant quelque peu le propos, qu'entre les dispositions du public des débats et les propositions des différents organismes constitutifs du Centre Beaubourg se fait jour une forte congruence culturelle. En quelque sorte, et dans le sens que la tradition philosophique a donné à ce terme, un *habitus* culturel du public qui trouve à s'exprimer dans le Centre. Lequel sait donc lui fournir l'occasion, que réclame tout *habitus*, de devenir effectif, de prendre forme.

Nous avons souhaité conforter cette appréciation en envisageant les pratiques habituelles du public.



On constate une bonne conformité avec les diagrammes précédents. Le public se montre toujours aussi friand d'expositions -40% du total des citations si l'on additionne les réponses "exposition" et les réponses "musée" (MNAM)-. La BPI est toujours un lieu de prédilection du public des débats. Et, ce sont les "spectacles" et le "cinéma/vidéo" qui gagnent ici en importance. Assez fort logiquement d'ailleurs puisqu'ils réclament soit une réservation préalable, soit une disponibilité temporelle assez grande. Ce qui les rend plus difficilement praticables au titre d'activités spontanées (elles n'apparaissent d'ailleurs pas dans le premier diagramme, page *** activités pas programmées).

Ici, nous avons une bonne illustration de cette congruence culturelle qui veut que le public des débats, public au profil socio-culturel bien typé, pratique volontiers les activités du Centre Georges Pompidou qui viennent le plus conforter ce profil. Le tableau de la page suivante confirme que dans 80% des cas les autres buts fixés lors de la venue au Centre Beaubourg, autres que les débats, relèvent des activités ou services à caractère culturel bien établi.

Nous sommes bien ici dans un processus social de répétition, réactualisation et renforcement, de certains traits culturels -ceux de la culture dite cultivée-. Processus dans lequel les activités du Centre Beaubourg, débats compris, semblent prendre une place importante. Celles-ci, comme celles proposées par les autres institutions culturelles, quels que soient par ailleurs leurs statuts particuliers, y opèrent comme véritable catalyseur.

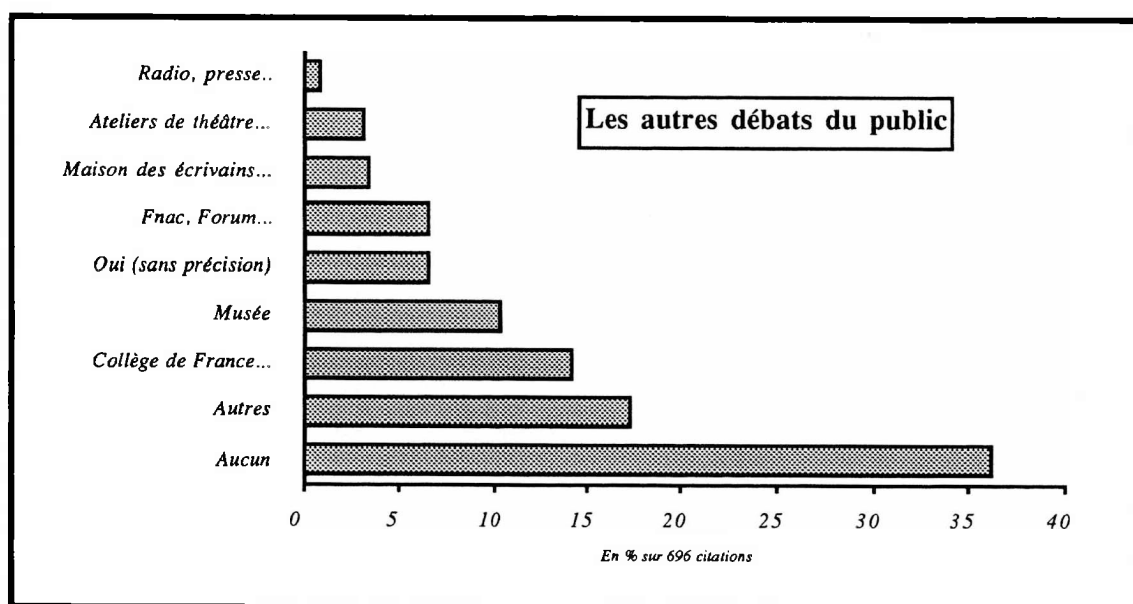
**Différents buts de la visite dans le Centre, autres que les débats, en fonction des professions
et catégories socioprofessionnelles les plus significatives**

(en pourcentage)

	Cadres et. PIS	Prof Interm	Retraités	Inactifs	Etudiants	Ensemble
BPI	32	35	38	50	43	38
Expositions	15	25	23	10	27	21
Musée	9	10	8	20	7	9
Salle d'actualité	3	0	0	0	1	2
CCI	2	0	0	0	1	1
Librairie	5	5	0	0	2	3
Ciné-Vidéo	5	0	0	10	3	4
Spectacles	2	0	8	0	1	1
IRCAM	3	0	0	0	0	1
Centre	12	10	0	0	1	5
Autres buts	14	15	23	10	13	15
Total	100	100	100	100	100	100
Citations	66	20	13	10	99	208

3.2. hors du Centre

Pour une fraction non négligeable du public (plus de 35%), le Centre Georges Pompidou apparaît comme le lieu exclusif de sa participation à des débats. Sont-ce là les « fidèles », dans tous les sens du terme, de Beaubourg ? Mais, pour près de 65% de ce public, bien d'autres lieux offrent également cette possibilité.



Les réponses ont été regroupées selon quelques rubriques qui pouvaient paraître significatives des pôles d'intérêts généraux du public rencontré au cours des débats. Ainsi nous avons pu distinguer des lieux : ce sont souvent des lieux prestigieux, symbolisant la culture universelle et savante, tels le Collège de France et autres grands établissements de la vie universitaire ; non moins prestigieux et non moins symboliques de la culture universelle mais, cette fois, sous l'abord esthétique, il s'agit principalement des musées, Orsay, Le Louvre, etc. ; de lieux aux connotations moins chargées d'histoire et beaucoup plus empreintes de l'esprit du temps, alliant démarche commerciale et diffusion culturelle « haut de gamme », pratiquant la rencontre de l'intelligenstia et du consommateur « tout venant », ainsi la FNAC ; enfin des lieux beaucoup plus spécialisés, tels les ateliers de théâtre, la Maison des écrivains. A côté des ces lieux au contenu bien circonscrit, nous avons rencontré des réponses qui pouvaient désigner, à la fois, une institution définie ou une modalité d'usage du débat.

Ainsi, la radio, la télévision, la presse peuvent laisser entendre que l'on fréquente la Maison de la Radio, les studios des chaînes de télévision, les conférences de presse, ou que l'on se satisfait de suivre, chez soi ou en tout autre lieu, les débats retransmis à la radio, la télé ou dans la presse (*voir volume-III ,annexe 3*).

Dans ce dernier cas d'ailleurs, nous voyons se profiler une représentation des débats des plus larges. Ce peut être le « débat d'opinion », alimenté par tous les grands médias, qui se trouve ainsi compris dans la pratique effective du débat pour cette fraction du public. Fraction réduite, mais peut-être représentative d'une conception et d'une approche empirique du débat.

En tout cas, nous trouvons là l'un des pôles entre lesquels vont fluctuer les représentations et manières de pratiquer les débats. Un autre pôle, le plus légitime quant au pouvoir d'expression de la « culture cultivée », est représenté par le Collège de France. Enfin, nous situerions volontiers un troisième pôle au cœur du Forum des Halles, à la FNAC. Cet espace tripolaire permet donc une variété d'usages du débat qui ont en commun la capacité de converger vers le Centre Georges Pompidou. Dans tous les cas en effet, ils autorisent l'incorporation des débats proposés par le Centre dans l'éventail des débats possibles.

Plus généralement, si tant est que l'on puisse adjoindre aux lieux de débats fréquentés une pratique culturelle spécifique, nous pouvons avancer l'idée selon laquelle le public des débats du Centre est, peut-être encore plus qu'on ne l'avait imaginé sur la base de la description catégorielle fournie par le questionnaire d'enquête, un public composite. C'est-à-dire susceptible d'offrir, au-delà des caractéristiques sociographiques communes mais homogénéisantes, des itinéraires culturels des plus singuliers. De ce point de vue, la série d'entretiens réalisés rend beaucoup sensible à cette singularité.

4. Deux figures d'amateurs de débats du Centre :

4.1. l'amateur passionné, boulimique et propagandiste

En fait, les personnes que nous avons rencontrées ont un rapport aux débats essentiellement fonction du rapport qu'elles entretiennent avec le Centre lui-même. Dans un cas, elles perçoivent le Centre Georges Pompidou comme un lieu composite, ouvert à toutes les formes d'expression artistique et culturelle, une sorte de synthèse générale dans laquelle, bien sûr, elles vont pouvoir y rencontrer de quoi satisfaire leurs attentes :

« Je vais surtout au théâtre, puis il y a le cinéma, la musique et le Centre Georges Pompidou qui résume un petit peu tout cela puisque il y a du cinéma, des expositions, puis du théâtre et tout ça... » (N° 137)

« (...) je peux y trouver tout ce qui m'intéresse : le cinéma, parfois les films qu'on voyait au Festival de La Rochelle, on les voyait ici, avant ou après. C'est important. Ici, je me sens bien. » (N° 25)

« Beaubourg tient une place particulière parce que c'est un musée qui n'est pas loin de chez moi. Cavalier dans tout Paris pour aller voir une exposition, il faut vraiment en avoir envie. En plus, je trouve que c'est un endroit très facile d'accès. On peut entrer, se promener. J'y vais aussi pour la librairie, j'y suis allée pour la bibliothèque, etc. C'est un endroit qui draine pas mal de choses et de gens différents. On n'y va pas spécialement pour les expositions, on y va pour plein d'autres choses. Il y a des choses diversifiées. Pour moi, c'est un endroit facile d'accès. » (N° 39)

Cette appréciation qui renvoie tout à la fois à l'intention créatrice de Beaubourg et à l'argument polémique et discréditif du « fourre-tout » qu'on lui avait opposé, est plutôt celle d'usagers faisant état de plusieurs centres d'intérêts culturels et fréquentant plusieurs lieux dans le but d'y répondre. Le Centre Georges Pompidou fait donc partie de leurs possibilités de choix, mais ne prend jamais un caractère d'exclusivité.

Même pour des adhérents ce n'est qu'un des éléments de leur ensemble de choix. Mais c'est un élément qui présente un caractère très spécifique, ce qui semble l'opposer à tous les autres lieux.

Alors que ceux-ci sont des plus variés, à quelques exceptions notables il est vrai ⁶, le Centre Georges Pompidou paraît toujours s'articuler « naturellement » avec la pratique des autres lieux. Certes cela tient pour une part au caractère polyvalent, multifonctionnel du Centre qui permet d'en user comme d'un self-service -expression d'ailleurs rarement utilisée par nos interlocuteurs, sans doute le respect que l'on doit à un lieu consacré-, mais cela tient aussi, modalité *sine qua non* du self-service, à la liberté de composition que s'autorise l'usager. Comme dans un self-service donc, la variété de composition dépendra à la fois de l'éventail de l'offre et de l'imagination de celui qui effectuera les choix. C'est cette dernière disposition d'esprit qui se manifeste le plus chez les utilisateurs polyvalents du Centre et gros consommateurs d'activités culturelles.

C'est parfois en termes de « risque » qu'ils parlent de leur choix d'un spectacle, d'un débat ou de la visite d'une exposition. Risque qui est assumé puisque la démarche est foncièrement personnelle, puisqu'il est intégré dans un mouvement d'ouverture et de découverte, et peut-être surtout parce qu'on n'assigne pas à ce mouvement de finalité autre que le plaisir. Cela, même si l'on reproduit plusieurs fois son « erreur » : « *Parce que jusqu'à présent je ne mémorisais pas les noms des gens qui ne m'intéressaient pas, et par erreur, quelques fois, j'y retournais une deuxième fois, pour un spectacle qui me donnait le même malaise.* » (N° 137) Le risque ici est donc inséparable du plaisir que l'on recherche. Partant, les « découvertes » et autres « rencontres », d'une œuvre, d'un auteur, etc., deviennent les moments forts, parce que exceptionnels, qui annulent les tâtonnements les plus malheureux.

⁶ Ainsi nous n'avons noté que fort peu de référence à la Cité des Sciences de La Villette. Est-ce parce que la partition du public s'est déjà effectuée selon la ligne de clivage suggérée par les intitulés des lieux ? est-ce pour de tout autres raisons ? En tout cas, compte tenu du peu de mention faite de la Cité des Sciences de La Villette, il semble bien que le schème organisateur de la représentation des cultures se fasse toujours selon la formule pascalienne : esprit de finesse versus esprit de géométrie.

Il y a donc une espèce d'état de quête permanente. *« Ce que je fais est très diversifié »* pourra affirmer l'un (N°309). *« Moi, j'ai envie de faire un parcours »* dira un autre (N°23). Plus péremptoire un troisième pourra énoncer : *« j'ai beaucoup réfléchi et je me suis dit qu'on n'a pas le droit de perdre son temps dans la vie. J'avais un principe -car je vais trois à quatre fois au théâtre dans la semaine-, de ne pas sortir de la salle avant la fin de la pièce avec l'idée que, même si la pièce est mauvaise, ça me servira à quelque chose et ça m'enrichira quelque part. Maintenant j'ai changé. Je suis allé pour la quatrième fois au Festival d'Avignon et j'ai été amené à voir beaucoup de spectacles, avec une certaine aisance, c'est-à-dire sans payer les places etc. J'ai gardé ce principe jusqu'au dernier Festival. Et maintenant je sors beaucoup plus facilement parce que je trouve que c'est vraiment dommage d'être dans un endroit quand on a envie d'être ailleurs. C'est terrible de perdre du temps. Je dis ça, mais c'est très difficile. »* (N°645)

De là à pratiquer le prosélytisme il n'y a qu'un pas que certains n'hésitent à franchir. *« Oui, oui, je fais du prosélytisme. Les livres qui me plaisent, je les offre, je les donne. J'ai dû acheter comme ça une demi-douzaine, je ne sais pas, de "Mémoires d'Adrien", parce que j'aime bien ce bouquin. Eh oui, j'ai dû en acheter une demi-douzaine, parce que à chaque fois, je les donne. ...Oui, ça fait beaucoup de prosélytisme. »* (N°312) D'autres, *a contrario*, vont surtout se faire réceptifs au jugement d'un tiers : *« J'étudie l'Officiel! Et puis je parle, j'ai des amis, le bouche à oreille aussi, j'ai mes enfants qui me conseillent d'aller voir absolument quelque chose alors j'y cours. Je n'écoute pratiquement pas la radio, que je n'ai pas, la télévision, que je n'ai pas non plus, je ne lis pas de journaux, c'est le bouche à oreille, et puis un peu le hasard, la découverte aussi... »* (N°137) Malgré tout, cette dernière personne, par ailleurs « correspondante » du Centre Georges Pompidou, nous précisera encore s'agissant de son mode de déplacement dans les lieux qu'elle fréquente : *« Oui, presque tout le temps seule. Oui, puis j'envoie des gens si je trouve cela bien. »*

4.2. l'amateur intéressé, sélectif et inquiet

L'autre manière de procéder consiste à se faire autrement sélectif, quitte à pratiquer l'œuvre culturelle sur le mode de l'imprégnation, voire de la contemplation :

« Je trouve que c'est plus intéressant ou alors, donner un thème particulier et essayer de rassembler des œuvres, les agencer de certaines façons...les couleurs, les formes, je ne sais pas. Dans les musées, on a l'impression qu'on agraphe les tableaux comme des papillons sur un mur quoi. Par exemple à Orsay, il y a le coin Manet, le coin Monet, je sais pas....non ? Ou alors faire des petites salles, chacun sa petite salle. Faire un espèce de parcours. Parce que là, pour la personne qui ne connaît rien du tout, elle va arriver, par exemple je prends les touristes, elle va arriver là-dedans et elle va gober des œuvres d'art et va en sortir avec quelques idées. Mais bon, qu'est-ce que ça va lui avoir apporté ? Oui, d'avoir vu le musée d'Orsay, et de dire à ses amis "j'ai vu le musée d'Orsay, je suis allée à Paris". Non, je ne suis vraiment pas muséiste, je ne vois pas l'intérêt. Si, aller au musée, comme je fais à Beaubourg, à la galerie. Ce que je fais c'est que j'ai ma carte, mon laissez-passer, je veux voir tel tableau de Fernand Léger, je vais voir tel tableau de Fernand Léger, j'ai envie de voir "la grotte" de Dubuffet, alors je vais voir "la grotte" de Dubuffet...Il y a une espèce de poésie autour des œuvres, je trouve qu'il ne faut pas mêler tout ça. Il faut l'essence à l'œuvre. Quand je parlais de papillons sur un mur, pour moi, c'est vraiment ça. » (N° 329)

Certes, le niveau d'exigence n'est pas toujours aussi « élevé », mais dans tous les cas s'établit une relation entre l'activité principale de la personne, le type d'études poursuivies par exemple, et les inclinations culturelles. *« En majorité, je trouve que ce que je lis le plus c'est des romans du XX^{ème} siècle ; français et étrangers, en particulier allemand, puisque j'étudie l'allemand et l'anglais. En allemand, je lis dans le texte, et les anglais dans la version française. Et puis aussi des biographies, des mémoires, pas du tout d'histoire ni de philo. Je ne lis pratiquement pas de journaux. J'achète Le Monde des Livres à peu près toutes les semaines, mais du Monde des Livres, je ne lis que ce qu'il y a sur les livres. » (N° 283)* Cette personne avait d'ailleurs été contactée lors d'un débat sur Thomas Bernhart. C'était, dira-t-elle, *« dans le cadre d'une maîtrise d'allemand »* ; cette personne, en règle générale, ne pratiquant pas les débats. Telle autre affirmera *« ce cycle m'intéressait particulièrement parce que c'était en partie mon sujet de thèse. » (N°744)* Bref, et c'est surtout vrai des étudiants et des enseignants, l'investissement dans un domaine ou une forme quelconque d'activité culturelle semble éminemment commandé par la rétribution qu'on en attend.

D'où, peut-être, ce sentiment, presque à chaque fois exprimé, d'avoir manqué quelque chose d'important, voire d'essentiel, au regard de l'attente. Notre dernier interlocuteur devait ajouter : « *J'y suis allé, je ne sais si j'ai raté la série de conférences autour de la philosophie et les femmes ...* ». D'autres affirmeront : « *Je suis sûre qu'il y a plein de choses que je rate* » (N°283) ; « *Il y a des tas d'expositions que je loupe* » (N° 672) ; ou encore cette étudiante en communication : « *J'ai énormément de lacunes, énormément de films que je dois voir. Alors ça empêche ...* » (N°329) Cette crainte, est à rapprocher du sentiment obsessionnel de l'impréparation qui assaille le candidat à l'impétration.

5. Un processus d'acculturation

Les attentes à l'endroit des débats sont des plus explicites : il convient d'y apprendre quelque chose. La conférence, de ce point de vue, représente le modèle vers lequel doit tendre le bon débat. Exposé construit, information sûre et originale, pédagogie de la communication, etc., bref, les critères généralement retenus pour la présentation publique et orale des résultats d'une recherche. A cet égard, les attentes du public qui participe aux débats du Centre Georges Pompidou sont extrêmement conformistes. Elles ne semblent pas avoir été influencées par la mode, venue d'outre-atlantique, qui a fait sortir de débat de ce cadre académique pour l'autoriser, sur fond d'authenticité pulsionnelle, à se poursuivre sous la forme du pugilat. La formule, pourtant reprise par la télévision, il est vrai sur un mode plus modéré puisque seule l'invective se trouve admise, se trouve tout d'un bloc récusée par le public. Une exception toutefois, un étudiant étranger qui nous a déclaré prendre un certain plaisir à observer combien la langue française se prêtait à la recherche d'attitudes ironiques ou cyniques dans les débats, notamment les débats télévisés.

« Oui, oui, les débats ça me plaît, davantage, oui, oui. Surtout ce que j'apprécie énormément, c'est que la langue française est une..., je ne sais pas, ou plutôt les gens cultivés ont ce don de débat, de..., je ne sais pas. Il y a une énergie de la parole dans les débats. Ce qui fait que, en inventant les mots ... , et en même temps il y a une instance, je veux dire, humoristique ou ironique ou satirique ou parodique, ce qui fait, en parlant, soit on dénonce les autres, ou on les rapproche à soi ou on les écarte davantage, et c'est la façon de débattre qui me plaît. Ou plutôt, c'est l'ironie. L'ironie ça me plaît. Parce que l'ironie c'est un lieu, justement, de discours.(...) C'est ce qui m'intéresse davantage. Parce que justement à travers ces comportements, j'essaie de découvrir l'importance d'un style d'une personne. C'est pas du tout défendre une idée, chacun peut avoir des idées. Mais comment on la défend, comment il s'impose, comment il ironise, comment il écarte l'autre avec un simple mot. Donc c'est ça qui me plaît, et pas l'idée en tant que telle parce que, je respecte les choix de tout le monde. Ce qui est important c'est comment on peut dialoguer. » (N° 745).

Nous avons cherché à rapprocher cette attitude du public de son expérience scolaire. Car le temps de l'école, au sens large de l'expression, est bien aussi celui au cours

duquel s'énoncent les règles formelles du débat et s'apprennent les manières d'y souscrire. Aussi, ne peut-on penser que tout un chacun ayant une connaissance assurée des qualités et défauts d'un débat, est à même de se prononcer sur ledit débat. Autrement dit, si ce n'est en sa qualité de consommateur d'une activité qu'il se prononce, ce sera en sa qualité d'initié, voire, dans certains cas, d'expert. C'est bien pourquoi, même si dans ces derniers cas notamment, d'autres lieux -y compris l'univers familial- ont pu participer à l'apprentissage du débat, l'acculturation scolaire nous a semblé décisive. Elle est en effet, générale, et dans quelques cas elle apparaîtra même exclusive. Elle est homogène, et tend à l'uniformisation. Aussi, peut-on la tenir pour essentielle, du moins tant qu'il s'agit de s'en tenir à des critères formels.

Partant, on comprend mieux que, dans le même esprit, les débats suivis par le public ici observé, que ce soient les débats du Centre Georges Pompidou ou ceux suivis auprès d'autres institutions (culturelles ou universitaires), tous se voient conférer une finalité foncièrement cognitive. Et ce n'est pas en effet parce qu'ils représentent, par rapport à d'autres modalités de connaissance, une économie de moyens pour une première approche d'une question, d'une œuvre ou d'un créateur, qu'on leur dénie cette finalité. *« Je pense que les débats, essentiellement, ça devraient être des lieux où un public qui s'intéresse à une question vient là parce qu'il n'a pas le temps de consacrer les 10-20 heures nécessaires à la lecture des deux-trois livres sur la question, ou des deux-trois numéros de revues consacrés à la question. Mais il veut, en l'espace de une heure et demie-deux heures, qu'il y ait quatre ou cinq personnes, chercheurs ou universitaires, qui soient intervenus sur le sujet. Donc que ce spectateur moyen puisse avoir une bonne synthèse, un bon résumé, à la fois des connaissances apportées par les gens, et de l'enjeu du débat »* (N° 273).

Si la démarche est de type « première approche », simple curiosité à l'endroit de la question, de l'œuvre ou du créateur, le débat ne fera donc pas l'objet de préparation particulière. Mais, après coup, il pourra connaître quelques prolongements. Il en est d'ailleurs de même s'agissant d'autres activités culturelles telles le théâtre, la visite d'une exposition, etc. *« Oui, j'en parle après, j'essaie de voir, d'approfondir un peu des trucs que je n'ai pas nécessairement compris. Ça m'arrive alors d'acheter un livre ou deux, un catalogue, mais nettement après avoir vu l'exposition »* (N°137).

C'est cette curiosité, à double détente parfois, qui autorise les « coups de cœur », mais aussi les « grosses déceptions ». La démarche « première approche » n'en appelle pas moins à une procédure de séduction. Dans certains cas, cela requiert de

pouvoir remplir quelques conditions préalables : une certaine disponibilité d'esprit notamment. Il y a ainsi des spectacles, ou des débats, qui ne peuvent être suivis que si la personne estime avoir rassemblé les meilleures conditions de réception. C'est souvent le cas lorsqu'il s'agit de découvrir une œuvre, une doctrine, un auteur, toujours plus ou moins perçus comme ésotériques. *« Il y a Michel Serres que j'aime beaucoup. Dès que je peux le voir à la télévision je le regarde. Alors, à lire il est hermétique. À voir et à entendre il est passionnant. C'est d'ailleurs un reproche qui lui a été fait d'être hermétique. Il vient de publier un livre que je voulais acheter mais j'ai oublié son titre, où il essaie de s'expliquer plus clairement. (...) Il y a René Girard qui m'intéresse beaucoup... »* (N° 506)

Il semble donc que la rationalisation de la démarche, en tout cas celle à laquelle on procède *ex post* -lors de l'entretien par exemple-, procède en un sens à une sorte de bilan de l'expérience. Ce que l'on nous a souvent exprimé, est qu'une découverte plaisante, séduisante, enthousiasmante, bref quel qu'en soit le degré d'adhésion, est le premier pas d'un processus d'approfondissement, voire d'ambition totalisatrice à l'endroit de l'œuvre ou du créateur. (cf 508). Par contre, la production ou la prestation qui a déçu, ou qui n'a pas su provoquer l'adhésion, ne sera pas accompagnée d'une démarche d'appréhension rationnelle visant, par des rapports bien souvent indirects avec les œuvres, à inclure dans des schèmes pré-acquis le sens à donner à cette production ou cette prestation. Dès lors l'expérience ainsi réalisée relèvera plus volontiers de considérations sentimentales (j'aime/ je n'aime pas), morales (l'utilité, les valeurs,...), voire, dans un registre libéral, de considérations abstentionnistes

(« *c'est particulier!* »). Comme si, l'impossibilité ou la difficulté à réactiver une démarche quelque peu académique de rationalisation condamnait, par défaut, au sentiment.

Quand la nature des activités culturelles renvoie à un intérêt déjà bien affirmé, c'est-à-dire lorsque la démarche n'est justement pas de type « première approche », celles-ci s'inscrivent généralement dans tout un ensemble de pratiques qui leur confèrent plus le sens d'un approfondissement, d'un complément d'informations, voire d'une vérification de connaissances antérieurement acquises. C'est évidemment le cas lorsque l'objet de l'activité correspond à celui du mémoire, de la thèse ou de tout autre travail universitaire. Parfois, l'étudiant donnera l'impression de n'envisager d'activités culturelles qu'à travers le prisme de son objet d'étude. Mais, généralement,

passée la période de fébrilité doctorale, les centres d'intérêt se diversifient, voire même se déplacent vers des registres très différents. *« Maintenant, je redécouvre un peu la liberté de lire sans angoisse un roman. Parce que mes lectures étaient conditionnées par le programme, parce que j'étais là-dedans, dans les périodes où on travaille énormément, les périodes d'examens, mémoires à rendre, etc. Je ne lisais pas de romans pendant ces périodes-là parce que ..., c'est vraiment un sentiment de culpabilité. Depuis que j'ai arrêté les études c'est un peu différent. »* (N°508)

Chez les non-étudiants, on affirme volontiers la volonté d'approfondir, de mieux cerner, non plus un « sujet », mais un domaine, un style, une œuvre, etc. Leur variété est immense, elle est relative à chacun des individus, mais quelques « disciplines », seulement, semble pouvoir les accueillir. Ce sont : la littérature et la philosophie, la musique et les arts plastiques.

Bien souvent, ce sont des découvertes réalisées bien après les études. *« J'ai commencé à me dire que j'allais faire de la philosophie, bon j'ai toujours été intéressée, j'ai lu, etc. Un jour je suis allée à la FNAC, il y avait, il y a cinq ans, un cycle d'une semaine, tous les soirs. Il y avait la revue Autrement sur "A quoi pensent les philosophes ?" qui venait de paraître. J'ai vu qu'il y avait un cycle, tout à fait par hasard, et j'ai dit tiens, ce n'est pas très loin de mon bureau, je vais y participer, je vais aller voir, comme je vais voir des tas de choses. Et puis, la semaine passée, c'était fini, il fallait que je fasse de la philosophie, il fallait que je trouve quelque chose. J'ai tourné pour trouver quelque chose le soir, parce que moi, j'ai une activité professionnelle qui ne me permet pas d'aller à l'université dans la journée. Et j'ai fini par trouver ce Centre de Sèvres qui fait quelque chose le soir et j'y suis allée, et puis de fil en aiguille, ça a été le grand pôle. »* (N°563)

De fait, l'intensité de la pratique, dès lors que la séduction a opéré, est généralement très importante. Il semble même que parfois l'on y sacrifie d'autres investissements. Ici, nous nous retrouvons dans le registre de la passion, et de la force qu'elle exige. Il n'y a pas de place pour les aspirations velléitaires. Il faut se donner les moyens, notamment en temps, faire des choix, etc.. *« C'est vraiment, ajoutera encore notre précédente interlocutrice, un sentiment du moment, quelque chose qui m'apparaît comme une priorité sur le moment, c'est l'enthousiasme »*. C'est sans doute parce l'investissement est des plus forts que les obligations familiales, plus souvent chez les femmes, ou professionnelles, chez les hommes comme chez les femmes, viennent rendre compte des périodes de moindre activité. Le cycle de vie, s'il reste impuissant à

éclairer les choix, permet de comprendre les éventuelles périodisations des pratiques culturelles.

6. Schéma d'un cycle culturel

A titre d'exercice idéal-typique, on pourrait imaginer un cycle culturel complet. Celui-ci prendrait schématiquement l'allure suivante :

- 1- période estudiantine : intense activité culturelle correspondant au thème des études, d'autant plus intense que les diplômes sont plus élevés. Parallèlement, préservation ou développement d'une activité connexe (danse, musique, cinéma, ...*) ;
- 2- période d'insertion professionnelle, vie de couple sans enfant : détachement des objets liés aux études. Détachement, mais non renoncement. Ouverture, suscitée parfois par la rencontre d'un tiers (notamment le conjoint) à d'autres domaines et renforcement dans les domaines préservés ou découverts dans la période antérieure.
- 3- avancement dans la carrière professionnelle, jeunes enfants, éventuelles ruptures familiales ... : forte baisse de l'activité culturelle, maintien, sous la forme du hobby, d'un exercice culturel, et de quelques « réflexes » acquis antérieurement (cinéma, concert, exposition, ...)
- 4- période de maturité, professionnelle et familiale : (parfois) reprise d'une forte activité culturelle. Des découvertes, récentes, engagent vers de nouveaux choix.
- 5- période de la (pré) retraite : la culture devient le point d'orgue de cette période. De nouveaux engagements, parfois radicalement différents des activités pratiquées jusqu'alors, peuvent être pris. Seules les contingences de la nature, particulièrement l'état de santé, semblent pouvoir contrarier de telles dispositions.

* pour les non-étudiants en cinéma, musique, chorégraphie, etc.

7. Quatre portraits « idéal-typiques » de participants aux débats

7. 1. Armelle G., 21 ans, étudiante.

Après des études secondaires dans un bon lycée de province, Armelle G. est venue à Paris poursuivre ses études supérieures. C'est vers les métiers de la communication qu'elle s'est engagée dès son premier cycle universitaire. C'est d'ailleurs là, pour elle, un cursus universitaire des plus honorables, et surtout, particulièrement stimulant, comme se souviendra l'une de ses condisciples que nous avons pu rencontrer : *« J'ai fait un DEUG de communication donc, on nous apprend un peu ça : aller fouiller dans les choses, la narratologie, sémiotique, ... C'est hyper chiant, mais on en tire quelque chose et ça nous donne envie d'aller voir dans les livres. Et c'était une occasion d'apprendre. »* (N° 329). C'est pourquoi d'ailleurs, l'une comme l'autre, s'étaient spontanément opposées au projet de réforme proposé par le ministre Jospin à l'hiver 92 ; projet qui menaçait leur filière de formation.

Ce sont les contraintes et les exigences de cette formation qui conduisent régulièrement, une à deux fois par semaine, Armelle G. à la BPI pour consulter ouvrages, revues, albums ; prendre des notes ; préparer un prochain exposé, peaufiner une fiche de synthèse ; etc. Bref, poursuivre, souvent dans de meilleures conditions, le travail personnel qu'attend l'université. De ce point de vue, c'est bien un service que vient chercher Armelle G. à la BPI.

Ce faisant, elle prend connaissance de la vie du Centre, s'intéresse à la programmation, se réserve quelques heures pour visiter la dernière exposition - le photo-journalisme par exemple, justement l'objet d'un TD cette année- ou participer à un débat sur le « surréalisme » -il en est toujours question en cours!-. D'ailleurs, au cours de l'année écoulée, c'est le troisième débat auquel elle assiste. En février, un débat organisé par la BPI et intitulé « Zola et la photographie » ; en avril, au Séminaire de philosophie, un débat dont le thème était « surréalisme et philosophie » et qui a traité de l'inconscient, du rêve et de la beauté ; et puis en juin, toujours parce qu'il était

question du surréalisme, un débat organisé de nouveau par la BPI et s'interrogeant sur « le surréalisme aujourd'hui : mythe ou réalité ? »

Même si parfois elle a tendance à penser que dans certains débats il y a du « bla-bla », dans l'ensemble ils la satisfont parce qu'elle y apprend toujours quelque chose. D'autant plus, estime-t-elle, qu'elle a reçu une bonne formation dans les humanités et une bonne initiation aux arts. Cela tient, pour une part, à son milieu d'origine, pour une autre part, à une rencontre qu'elle juge, aujourd'hui encore, décisive.

Pour ce qui est de son milieu d'origine, à quelques détails d'appartenance institutionnelle près, elle pourrait reprendre ce que nous a confié l'une de ses aînées en études universitaires : *« Ma mère est institutrice spécialisée, mon père est un instituteur déchargé pour des responsabilités syndicales. C'est la classe moyenne cultivée, ouverte sur l'étranger. Ils écoutent énormément de musique, ils ont un abonnement au Châtelet, vont à des concerts. Ils ont toujours été comme ça, alors qu'ils ne sont pas issus de milieux forcément comme ça. C'est des gens qui sont entrés dans l'enseignement parce qu'à l'époque c'était une promotion. Pour eux c'était évident qu'on fasse des études, on a toujours été suivi dans nos études. »* (N° 309)

Quant à sa rencontre décisive, elle est du même type que celle de sa collègue d'histoire de l'art : *« J'ai fait un bac 3 musique et j'avais une prof extra, une espèce de deuxième mère. Et au cours d'un voyage à Venise elle m'a montré que tous les arts se rejoignent, que ce soit la musique, l'art plastique. Cette prof. a vraiment été une initiatrice. Et à partir de là, c'est vraiment le pied. Il y a comme ça, dans la vie, des gens, il suffit de les rencontrer, quoi, une heure, et puis ça change le cours de la vie. Cette prof avait une sensibilité ..., je me suis dit : "je veux lui ressembler". »* (N° 327)

C'est sûrement pourquoi, Armelle G. se montre curieuse en tout. Elle multiplie, dès que ses moyens financiers le lui permettent, les voyages et séjours à l'étranger. Elle pratique avec un certain bonheur l'éclectisme des goûts et la variété des pratiques. Elle s'est ainsi initiée au chinois, à la bombarde celtique, à la poterie, a pratiqué de longs mois les Rougon-Macquart, et n'a pas hésité à participer à des compétitions de lancer du disque. Plus quotidiennement, elle va environ une fois par semaine au cinéma ; au théâtre, beaucoup moins souvent, mais tout de même cinq à six fois dans l'année ; et fréquente, comme son aînée précédemment citée, les expositions de manière assez assidue : *« soit les grandes expositions de peinture, soit des rétrospectives comme au Grand Palais sur Gauguin, ou dans des galeries, au musée*

d'art moderne. Ou alors des expositions qui n'ont rien à voir avec la peinture, je suis allée par exemple aux Invalides, au musée d'histoire contemporaine, je vais aussi au Pavillon des arts aux Halles parce qu'il y a souvent des choses sur les écrivains. Sinon je vais de temps en temps voir des musées parisiens, je connais pas mal, quasiment tous les musées, dans beaucoup de domaines. » (N° 309)

Du même coup, la télévision se trouve disqualifiée. Comme pour son alter ego, c'est par choix, « *ce n'est pas le prix, mais c'est un vrai choix : il n'y a pas suffisamment de choses intéressantes pour investir dans une télé. J'habite près de cinémas, ma télé est au "14 juillet Beaugrenelle". Ceci dit je me fais enregistrer des émissions par ma famille. » (N° 309)*

Par contre, elle écoute énormément la radio, un fond musical habite toujours son appartement lorsqu'elle y travaille, ce peut être Radio-classique ou France-Inter, voire Nostalgie. Quelques disques, bien sûr, des Carmina Burana de Carl Orff à la Manonégro, en passant par Miles Davis. Quant à son appartement, location précaire pour la durée des études -il appartient à un ami de la famille-, il exsude la personnalité de son propriétaire. Ce dernier grand amateur de littérature avait transformé tous les murs de l'appartement en rayonnages de bibliothèque. Un trésor pour Armelle G.

7. 2. Aline B., 37 ans, employée de banque.

Aline B. est une boulimique de la culture. Elle le reconnaît. Elle a désormais une sorte de besoin culturel compulsif à satisfaire. Elle se souvient, qu'à l'origine, c'était pour elle une façon de surmonter les moments difficiles qu'elle avait connus dans sa vie.

Mariée (relativement) jeune, elle se lance, en compagnie de son mari, cuisinier de métier, dans la restauration. S'ensuivent quelques années de dur labeur mais encore empruntées de l'enthousiasme de départ. Installé dans une zone semi-rurale de la région parisienne le restaurant commençait à connaître un certain succès. La rupture conjugale entraîne la disparition de l'affaire commerciale, et déclenche chez Aline B. un

processus dépressif, d'autant plus profond qu'elle avait dû déjà refouler son désir d'enfant.

Quelques années plus tard, installée à Paris, employée dans une agence bancaire, Aline B. semble avoir remonter la pente, comme l'on dit. Elle s'était même, après avoir passé l'examen spécial d'entrée à l'université, engagée dans des études supérieures, un DEUG de psychologie. Comme l'une de nos interlocutrices, elle aurait pu nous dire : *« j'ai eu des avatars dans cette expérience professionnelle, et j'ai été obligée de repartir à zéro, et c'est à ce moment-là que j'ai fait des études de psychologie et un DUT de gestion. »* (N° 506) Cette reprise d'études a suscité une véritable passion pour les livres. Comme la précédente, elle pourrait affirmer : *« C'est pour cela que je suis motivée par les livres, parce que j'ai eu le contact avec les livres. »*

Ce contact avec les livres elle le préserve sur tout les plans. Elle fréquente les bibliothèques : d'abord celle de son quartier; mais elle a fait aussi le tour du fonds de son Comité d'Entreprise, et depuis qu'elle a découvert la BPI, elle y est, prétend-elle, "toujours fourrée". Avec une amie, elle a osé franchir la porte du plus haut lieu de culte qu'ait reçu, à ses dires, le livre : la Bibliothèque Nationale. Bien entendu, elle passe des heures tant à l'hyper-marché que sont les FNAC, que chez les artisans qui se tiennent sur les quais. On peut encore la croiser au marché du livre d'occasion, rue Brancion, chez des soldeurs, mais aussi, et c'est pour elle le *nec plus ultra*, aux ventes aux enchères. Elle a ainsi pris l'habitude de fréquenter les ventes de Drouot. Mais ici, elle n'y va pas uniquement pour les livres.

L'amie avec laquelle elle s'y rend, est plutôt amateur de peinture abstraite. Aline B. s'est donc petit à petit intéressée à la peinture contemporaine, mais elle ne dédaigne pas pour autant le *quattrocento*. Drouot, les musées d'art moderne dont le MNAM, les galeries de la rive gauche, font désormais partie de son univers culturel. *« On apprend des tas de choses, ne serait-ce que le coup d'œil »* (N° 507), comme nous le dira un autre amateur de salles de ventes.

Le théâtre est aussi pour elle l'objet d'une véritable passion. Elle a toujours des amis pour venir lui proposer un spectacle. Et pour eux tous, le Comité d'entreprise est une aubaine. A l'instar de son *alter ego* cité plus haut, elle trouve que : *« il y a aussi une chose qui est très bien : j'ai un comité d'entreprise qui est très efficace et qui offre la possibilité d'aller à des spectacles très intéressants. Soit au théâtre des Amandiers, soit à la Comédie Française, soit à l'opéra Bastille. »* (N° 506)

Elle reconnaît aussi à la télévision d'occuper une bonne place dans ses pratiques culturelles. C'est à la télévision qu'elle voit la plupart des films. Elle n'aime pas se rendre seule dans les salles. Et puis, il y a également les émissions culturelles : Caractères, Bouillon de culture, ... Mais elle reste très ambivalente à l'endroit de la télévision. Elle craint, comme elle l'a fait à une certaine époque de sa vie, de s'y laisser engoutir, et de perdre sa capacité de choix. Comme d'autres ont pu nous le dire : *« j'allumais la télé à n'importe quel moment de la journée et puis je regardais n'importe quoi; alors je me suis dit que c'était vraiment du temps perdu. »* (N° 309)

Les débats, quant à eux, ne sont pas l'objet du même engouement. Elle les pratique de loin en loin, quand ils traitent des livres ou de la peinture. Elle a par exemple assisté, en avril 91, salle Jean Renoir, au débat « les livres et leur vie » consacré à Jean d'Ormesson. Autre débat auquel elle a participé au cours de l'année 91, celui consacré à « l'actualité d'André Breton », organisé au Studio 5 par la BPI, en relation avec l'exposition Breton. Elle se souvient encore d'avoir beaucoup aimé la formule de la Revue Parlée « rencontre avec ». Et si on lui demandait de définir ce que représente pour elle un débat, elle aurait sûrement cette formule : « on en sort toujours moins bête qu'en entrant ».

C'est qu'Aline B. pense ne posséder qu'une culture à trou. Elle aussi continue à dire : *« j'ai l'impression de ne pas avoir eu l'occasion d'avoir fait suffisamment d'études, ni d'acquérir une culture ... »* (N° 506). Et, n'étaient son réseau de relations et les offres du Comité d'entreprise, bien de ses activités culturelles lui paraîtraient inaccessibles. Comme lui paraît encore inaccessible ce rayon de bibliothèque chargé de beaux livres d'art après lequel elle soupire régulièrement.

7. 3. Adrien S., 47 ans, professeur de physique-chimie dans un lycée de la couronne parisienne.

Adrien S. enseigne la physique-chimie par habitude, c'est alimentaire. Ses centres d'intérêt sont ailleurs. Le plus central d'entre eux, c'est le théâtre chorégraphique. Il y consacre une bonne partie de son temps et de son argent. De son temps parce qu'il

appartient à une troupe semi-professionnelle. Il y assume des responsabilités associatives -de représentation auprès des pouvoirs publics et des différents partenaires, et des responsabilités de gestion, entre autres. De son argent, parce que les déplacements, les stages, et les à-côtés grèvent sérieusement son salaire d'enseignant.

Cette passion pour le théâtre chorégraphique lui est venue à la suite d'une rencontre. Un collègue, prof d'EPS, un "mordu" de la danse et du théâtre. Leur démarche a été identique à celle d'un autre enseignant que nous avons pu rencontrer : *« Là j'ai rencontré un professeur de musique, un collègue. Dans notre désir d'aller jusqu'au bout de notre remise en cause -on a remis en cause notre enseignement jusqu'à faire des cours communs-, on avait un point de rencontre qui était l'expression corporelle. D'où la danse maintenant. C'était un aventure culturelle assez intense. On avait tout à inventer, je découvrais. J'ai eu là une pratique riche mais qui m'a amené à une impasse, au bout d'un moment on sentait qu'il fallait produire un spectacle. »* (N° 25) C'est ce collègue qui l'a entraîné, trois ans de suite, en Avignon pour le festival. Lui aussi pourrait se souvenir : *« Là c'est une période instense, quatre ou cinq spectacles par jour, pendant 15 jours. Le théâtre, au fond c'est ça. Ça a été 68 et tout ce qui tournait autour, et après c'était surtout le Festival d'Avignon. »* (N° 25)

Mais cette passion pour le théâtre chorégraphique, il estime la devoir également à sa volonté de compenser l'orientation scientifique que sa famille lui avait imposée. Cette orientation, plus subie que choisie, avait créé en lui le complexe du « scientifique froid ». D'autant que tout son environnement familial, parents et colatéraux, se trouvait placé sous le signe de l'esprit de finesse. Comme cette autre enseignante -encore une!- il a longtemps connu ce qu'elle appelle un « petit malaise » : *« J'ai d'autre part trois frères, et mes belles-sœurs sont toutes littéraires alors que moi, normalement je suis scientifique : j'enseigne les maths, je n'aime pas ça du tout. J'ai toujours eu un petit malaise vis-à-vis de mes frères et belles-sœurs : ils parlaient à table de tout ce qu'ils faisaient dans leur métier et pas moi. »* (N° 137) Quelle meilleure preuve de ses disposition littéraires que de s'engager pleinement soi-même dans des activités d'expression, voire de création.

Pendant plus de vingt ans, Adrien S. va s'immerger dans l'univers du théâtre et de la chorégraphie, s'initiant à la musique contemporaine, au cinéma, à la vidéo, etc. En gros, comme son collègue précédemment cité : *« de 68 à 76 ce qui m'a branché le plus c'est le théâtre. Il y avait le Living théâtre, Peter Schuman, Bob Wilson. A l'époque*

j'ai trouvé un prolongement à mes préoccupations davantage dans le théâtre. Il y avait la Cartoucherie, Mnouchkine. (...) Après j'ai fait des stages, toujours en rapport avec l'expression corporelle. Le cinéma, j'ai même fait un stage, à l'époque, dirigé par André Bazin, je suis fier de le rappeler maintenant. C'était un stage d'initiation au cinéma, on a écrit une scène. J'ai participé au festival de la Rochelle cette année et les deux précédentes. » (N° 25)

Quant à Beaubourg, pour Adrien S., il est simplement incontournable.

7. 4. Annette V., 58 ans, pré-retraîtée, ex-journaliste.

Annette V. a consacré toute sa période d'activité à faire connaître et mettre en valeur les œuvres culturelles. Elle a débuté, ses études secondaires achevées, dans une maison d'édition, comme assistante. De cette période, elle a pris l'habitude de lire énormément -« *de toute façon, j'ai toujours aimé lire* » (N°s 39, 273, 506, 507, 508, 645, 650, etc.) peut-elle dire, elle aussi-. Elle a poursuivi sa carrière professionnelle dans le journalisme, l'achevant dans un grand hebdomadaire féminin après un passage à la radio, en assurant la plupart du temps la rubrique des livres. Bref, une période d'activité professionnelle faite de rencontres avec les œuvres et les créateurs, de participation à l'actualité culturelle ; en un sens, une espèce de connivence essentielle avec la production littéraire.

Aujourd'hui, Annette V. n'en est pas moins active. Comme l'une de ses consœurs déjà retraitée, elle pourrait affirmer, *mutatis mutandis* : « *la première année de ma retraite, j'avais plus de temps, j'allais au Collège de France écouter des gens que j'avais connus comme Duby, Le Roy Ladurie. Maintenant, je n'ai plus le temps!* » (N° 650) C'est aussi que Annette V. s'est engagée, depuis quelques temps, dans une recherche personnelle : "les rapports de quotidienneté entre juifs et non juifs sous Vichy". Et donc elle passe beaucoup de temps dans les bibliothèques, les archives, et depuis quelques mois elle recueille des récits de vie auprès des acteurs de l'époque. C'est d'ailleurs ce qui l'a amenée à suivre les débats du Centre Georges Pompidou traitant des conceptions de la citoyenneté, ou encore des crimes contre l'humanité,

comme le débat organisé par **Histoire et société** en mars 91, voire, celui organisé par la **BPI**, "journalisme et droit de l'homme", dans le cadre de l'exposition Eugène Smith.

Assez curieusement, au regard de ce qu'a été son activité professionnelle, ce temps libre de contraintes professionnelles, est également pour elle l'occasion de « combler des lacunes » culturelles, jusques et y compris dans le domaine littéraire. *« J'ai dû m'apercevoir que j'avais des lacunes. J'ai dû lire un livre plus intéressant, qu'on m'avait passé, et je me suis dit : "il faudrait que je m'y mette" . »* (N° 39) comme nous le dira une autre journaliste encore en activité. Mais plus largement, c'est l'occasion d'aller au cinéma, au concert, à des expositions, plus rarement à l'opéra. Une autre femme, partageant à peu près la même condition, nous l'énoncera ainsi : *« j'ai l'impression que, comme j'ai du temps libre, de combler (sic) ce que j'ai toujours aimé. J'ai aimé lire, aller au cinéma, faire de la philosophie, aller dans des expositions. Seulement j'ai plus de temps. »* (N°507) Pour ce faire, Annette V. se fie volontiers aux critiques du Monde, de Télérama, et aux avis de son entourage. Elle aussi peut prétendre : *« J'aime bien le bouche à oreille. J'ai certains amis qui sont très cinéphiles, quand ils me disent qu'ils ont vu un bon film, généralement je suis rarement déçue par ce biais là. »* (N° 507)

En somme, Annette V. poursuit, pendant sa période d'inactivité professionnelle, ses activités culturelles. Mieux, elle s'est donné, avec sa recherche socio-historique, un quasi projet professionnel à dimension culturelle.

CHAPITRE 2

LA PRATIQUE DES DEBATS

1- Le choix d'un débat

Assister à un débat du Centre Georges Pompidou est-ce, pour celui qui le fait, participer à un événement culturel, comme c'est le cas lorsqu'on assiste à la création d'une œuvre, théâtrale ou chorégraphique par exemple ? Ou bien est-ce sacrifier à un exercice, certes culturel, mais peut-être plus banal, comme suivre un cours universitaire ou se rendre à une séance de cinéma ? Autrement dit, la manière dont le public valorise les débats du Centre, c'est-à-dire leur donne un complément de sens, est susceptible d'offrir une pluralité de significations sociales à cette même pratique culturelle.

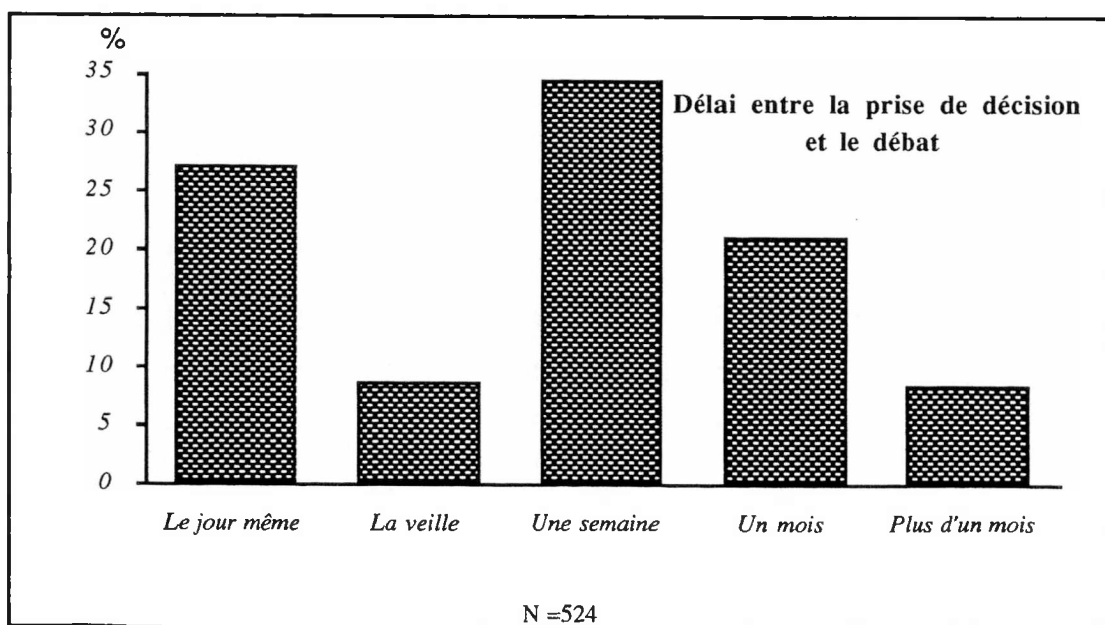
Tous les débats, c'est là un truisme, ne se valent pas. Mais ils ne se valent pas aussi pour de tout autres raisons que ce qui en fait leur valeur intrinsèque -si tant est que l'on dispose d'un véritable critère d'appréciation de la qualité d'un débat-. Ils ne se valent pas encore pour des raisons typiquement hétérodoxes. Des débats de qualité se déroulent sûrement dans toutes sortes de lieux. Mais les lieux dans lesquels ils se déroulent vont, par un effet d'amplification, majorer ou minorer l'appréciation et l'image qu'on en retiendra. Ce qui tient d'ailleurs, effet de redondance cette fois, à l'aura singulière du lieu en question, ou, si l'on veut parler comme P. Bourdieu, à sa

place dans le champ. En somme, c'est le propre rapport du participant aux débats du Centre qui se trouve en jeu. Se rapproche-t-il, par exemple, de celui dont font montre les festivaliers d'Avignon à l'endroit du Festival, ou bien de celui des utilisateurs de la plupart des bibliothèques ?

Pour tenter de cerner la perception du débat qui peut prévaloir chez les participants nous essayerons tout d'abord de comprendre comment se fait le choix d'un débat du Centre Georges Pompidou, ce qui nous amènera, en premier lieu, à rechercher selon quels processus décisionnels on se retrouve participant d'un débat du Centre Georges Pompidou.

1.1. de la décision à la participation

Au premier abord, le public des débats semble se diviser de manière inégale entre ceux qui prennent leur décision quasi spontanément -1/3 des effectifs-, et ceux qui prévoient leur venue de plus ou moins longue date -les 2/3-. Mais, pour environ la moitié de ces derniers (34,5% des répondants), une semaine paraît être un délai suffisant pour décider de sa participation.

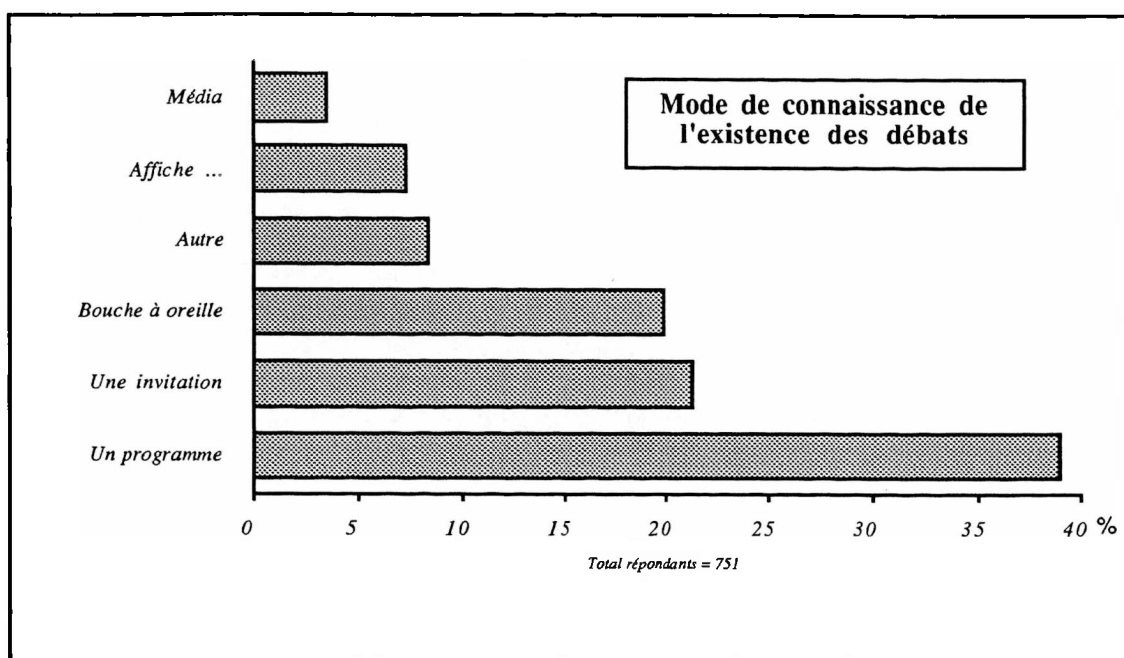


Il est intéressant de noter que pour certains de ceux qui se sont décidés le jour même, ce peut être le fruit du hasard qui les pousse vers l'un ou l'autre des débats : « *Je suis entrée dans le Centre pour aller aux toilettes quand j'ai vu l'annonce du débat sur cet auteur que j'adore...* » Ou encore : « *Je me laisse beaucoup entraîner par des amis qui me proposent telle ou telle activité, parce que cela à un aspect spontané, libre* » (N°506). Ce public qui procède de la même façon qu'on entre, « pour voir », dans une galerie, dans l'une des salles d'un complexe cinématographique, etc., est sûrement un public, par ailleurs, suffisamment averti mais aussi suffisamment disponible pour céder ainsi à l'impulsion.

Mais face à ces « impulsifs », une bonne majorité procède de manière beaucoup plus méthodique. En effet, près de 35%, on l'a dit, prennent leur décision dans la semaine qui précède ; 21% prolongent ce délai entre une semaine et un mois ; et plus de 8% au-delà d'un mois ¹.

Ces chiffres sont à mettre en relation avec le mode de connaissance de l'existence des débats. En effet, les deux informations sont interdépendantes. Près de 40% du public a eu connaissance de l'existence des débats par un programme, près de 20% par une invitation, 8% par une affiche d'annonce. Soit un total de 68% du public qui a reçu l'information du fait d'une action délibérée du Centre. Et en ce qui concerne le public qui a consulté un programme, 46% l'ont obtenu sur place, 44% l'ont reçu par courrier et 10% ont pu se le procurer ailleurs. Les autres voies de communication ne sont évoquées que par 32% du public, soit 28% de personnes ayant obtenu l'information par le bouche à oreille, et seulement 4% par les autres média : presse, radio, télévision.

¹ Ces chiffres sont légèrement sous-évalués, puisque n'ont pas pu être traités les réponses du type : « dès que j'ai eu connaissance de la programmation ». En tout, 47 réponses ont été apportées avec des délais non appréciables. On peut toutefois considérer que, compte tenu des parutions précoces des programmes, ce public a eu relativement tôt une idée des débats susceptibles de l'intéresser.



Maintenant entre le mode de connaissance de la programmation et l'ancienneté de la participation aux débats du Centre, il y a une relation assez nettement en faveur des actions volontaristes d'information. Près de 60% de ceux qui reviennent à un débats, le font parce qu'ils ont été informé par l'un de ces moyens volontaristes. De son côté, le bouche à oreille reste un puissant moyen d'information pour une première participation.

**Mode de connaissance de la programmation
et ancienneté de la participation aux débats**
(pourcentage)

	Première fois	Déjà venus	Ensemble
Un programme	39	61	100
Une invitation	37	63	100
Bouche à oreille	63	37	100
Affiche	48	52	100
Média	42	58	100

A l'occasion, nous pouvons noter que, pour tous ceux qui reçoivent leur information par un programme édité par le Centre ou l'un des organisateurs (N=294), soit 39% des participants aux débats (N=751), plus d'un tiers bénéficie d'un envoi postal, et près de 40% se le procurent lors de leur venue dans le Centre. Or, nous sommes en droit de le conjecturer, ce sont ces derniers qui vont former, pour une bonne partie, ceux dont la décision de participer est de type impulsif.

Mode de connaissance des programmes
(effectif et pourcentage)

	Effectif	Pourcentage/29	Pourcentage/75
		4	1
Programme	294	100	39
Sur place	110	37	14,5
Ailleurs	25	9	3,3
Par courrier	103	35	13,7
NR	56	19	7,5

En somme, et comme on nous le confirmera lors des entretiens, la décision de participer à l'un de débats organisés par le Centre Georges Pompidou est volontiers de type impulsif chez ceux pour qui la fréquentation du Centre est déjà acquise -pour des raisons qui peuvent être d'ailleurs fort diverses-. « *Beaubourg, nous dira-t-on, tient un place particulière, parce que c'est un musée qui n'est pas loin de chez moi. (...) En plus, je trouve que c'est un endroit très facile d'accès. On peut entrer, se promener. J'y vais aussi pour la librairie. J'y suis allée pour la bibliothèque, etc. On n'y va pas spécialement pour les expositions. On y va pour plein d'autres choses* » (N° 39).

Pour les autres, soit parce qu'ils ne pratiquent pas encore le Centre, soit parce qu'ils procèdent à une sélection dans l'éventail des institutions culturelles parisiennes, ils ont recours à une procédure de choix raisonné. Ce qui exige des délais autrement plus importants. Dans certains cas, des considérations de temps, d'éloignement ou de difficultés pour accéder à Beaubourg sont suffisantes pour interdire ou réfreiner les mouvements impulsifs. « *J'ai trouvé les conférences de Pompidou très intéressantes,*

mais malheureusement, je trouve que Pompidou est un peu loin de chez moi. Je vieillis et la distance devient un peu un obstacle » (N° 506).

Les participants aux débats, que leur décision soit impulsive ou non, font ainsi savoir que celle-ci répond avant toute chose à des motivations culturelles. Rares sont ceux que l'on pourrait tenir pour des « égarés » au sein de ces débats. Les processus décisionnels, en se fondant prioritairement sur les options culturelles revendiquées de la personne, en accordant par exemple, mais nous y reviendrons, un poids important à la culture liée à l'intérêt professionnel, en appellent à un principe de rationalité fondé sur la congruence de l'univers culturel de la personne. Dès lors les méprises peuvent-elles se faire plus exceptionnelles, et le public plus idoine qu'il n'y paraissait.

1.2. Nouveaux et anciens

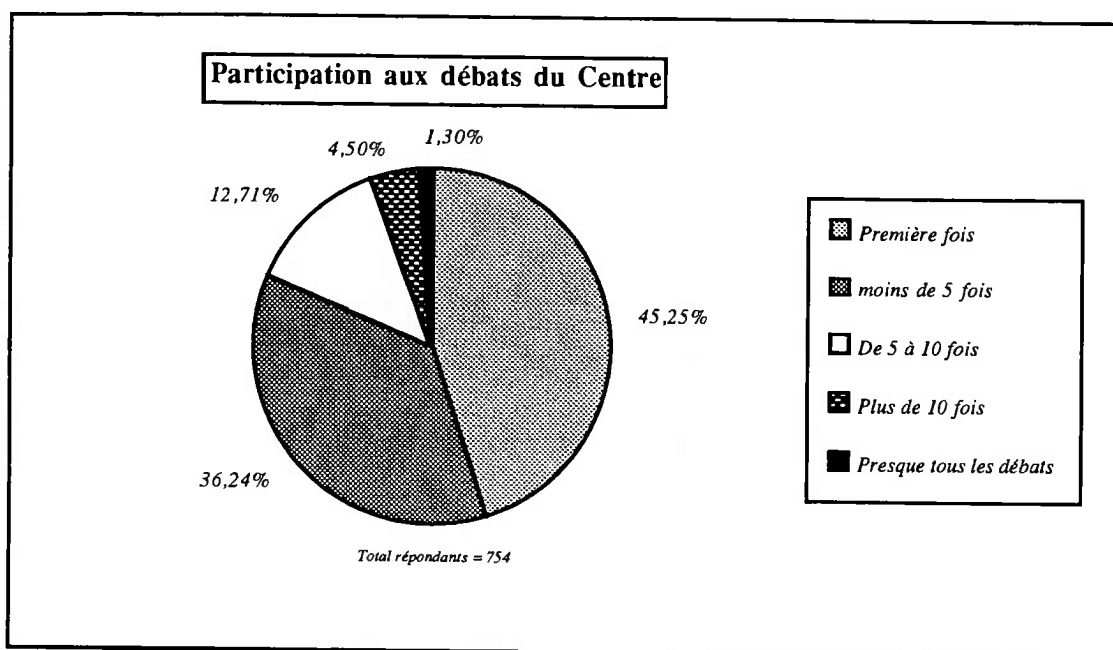
Il apparaît d'emblée que les tout nouveaux participants aux débats du Centre Georges Pompidou représentent une part non négligeable du public. 45% des répondants participaient pour la première fois à un débat du Centre. Et, quel que soit le débat, la proportion des ces "tout nouveaux" est de cet ordre (voir tableau ci-dessous). Mais, sauf pour l' "Espace Séminaire Philosophie", celle-ci ne dépasse jamais la moitié des participants, ce qui laisse une autre moitié pour y rencontrer fidèles ou adeptes. La plus forte proportion de "tout nouveaux" à l' "Espace Séminaire Philosophie" est peut être le signe d'une particularité ou d'une place à part dans l'ensemble de débats du Centre.

Fréquentation des débats par organisateur
(en pourcentage)

organisateur	Première fois	Déjà venus
BPI	47	53
IRCAM	40	60
CCI	42	58
MNAM	44	56
Revue Parlée	43	57
Espaces Communs	50	50
Histoire et Société	42	58
Séminaire Philosophie	65	35
Liaison/adhésion	42	58
Ensemble	45	55

En s'intéressant au nombre annuel de participations aux différents débats organisés dans le Centre, on peut tenter d'approcher la « fidélité » de cette seconde moitié du public.

Si l'on devient un « fidèle » à partir de sa cinquième participation à un débat, c'est le 1/3 de cette seconde moitié du public qui peut bénéficier de l'appellation. Soit un peu moins de 20% de l'ensemble du public. En mettant la barre un peu plus haut et en exigeant 10 participations, nous ne trouvons plus que 10% du public de cette seconde moitié susceptibles d'appartenir aux « fidèles ». Autrement dit, si 45% du public sont des néophytes, 20% ont déjà pris goût aux débats du Centre, et 5,5% sont d'authentiques fervents.



Organisateurs et nombre de participation à un débat
(en pourcentage)

Organisateur	Première fois	Moins de 5 fois	De 5 à 10 fois	Plus de 10 fois	Presque tous les débats	Total
BPI	47	36	13	4	1	100
IRCAM	40	40	4	12	4	100
CCI	42	37	16	2	3	100
MNAM	44	37	14	5	0	100
Revue Parlée	43	42	9,5	3,5	2	100
Espaces Communs	50	25	25	0	0	100
Histoire et société	42,5	36	6,5	13	2	100
Séminaire Philosophie	65	30	0	0	4	100
Liaison/adhésion	42	22,5	26	9,5	0	100
Ensemble	45	36	12,5	4,5	1	100

La fréquentation et le rythme de fréquentation des débats organisés dans le Centre diffèrent cependant en fonction de plusieurs variables dont la catégorie socio-professionnelle, l'origine géographique et le mode d'accompagnement.

Comme dans l'ensemble du public, les femmes sont très légèrement plus nombreuses à déclarer assister pour la première fois à un débat du Centre Georges Pompidou. Les "tout nouveaux" sont composés de 54% de femmes. Une fois encore, le "sexe" n'apparaît guère comme une variable discriminante.

Par contre, l'appartenance socio-professionnelle semble mieux assurer cette fonction. Les retraités, qui représentent 6% de l'échantillon, sont les plus fidèles à la formule des débats. Ce sont eux qui offrent le score le plus faible de néophytes : ils ne sont que 28% à déclarer être là pour la première fois. Plus du tiers d'entre-eux peuvent être considérés comme des « fidèles », au premier sens envisagé. Les plus « fidèles », toujours en ce sens, sont les inactifs, et cela dans une proportion légèrement supérieure à celle des retraités. L'écart entre ces deux catégories et les autres est des plus sensibles. Si l'on écarte en effet les « artisans, commerçants et chefs d'entreprises » d'une part, et les « ouvriers » d'autre part, pour cause de trop faible effectif, les « inactifs » et les « retraités » se révèlent pratiquement deux fois plus « fidèles » que les autres : « cadres et professions intellectuelles supérieures », « professions intermédiaires » et « employés ».

Est-ce à dire que l'inactivité, professionnellement parlant s'entend, favorise la fidélité ? Aurions-nous, lorsqu'on introduit le paramètre temporel, un infléchissement du profil du « visiteur » ? Autrement dit, si l'instantané nous livre un public du Centre composé pour l'essentiel d'étudiants et de représentants des classes moyennes et supérieures, avec le temps, ces derniers seraient en continuel renouvellement, tandis que les inactifs et retraités, faiblement représentés lors de l'instantané, maintiendraient leur présence, au point de devenir les éléments du "stock" de fidèles du Centre ².

Le cas des « étudiants » est tout à fait révélateur de cette tendance. 37% du public des débats, 38% des visiteurs du Centre, ils ne représentent que 14% de « fidèles », score le plus faible, et 54% de néophytes, score le plus fort ³.

² Nous nous référons ici aux différentes études menées sur le Centre. En particulier : *"Le visiteur et son double"* et J.-F. Barbier-Bouvet et M. Poulain : *"Publics à l'œuvre"*.

³ Compte tenu de ce que nous avons écarté, pour les raisons de non-représentativité données précédemment, les « artisans, commerçants et chefs d'entreprise » et les « ouvriers ».

En somme, la stabilité apparente de la composition du public du Centre, comme des débats, est grosse de mouvements, et plus exactement, d'une dynamique de renouvellement des effectifs les plus forts. Le temps passant, certains d'entre eux, accédant à la retraite, accéderont en même temps au statut de « fidèles » du Centre.

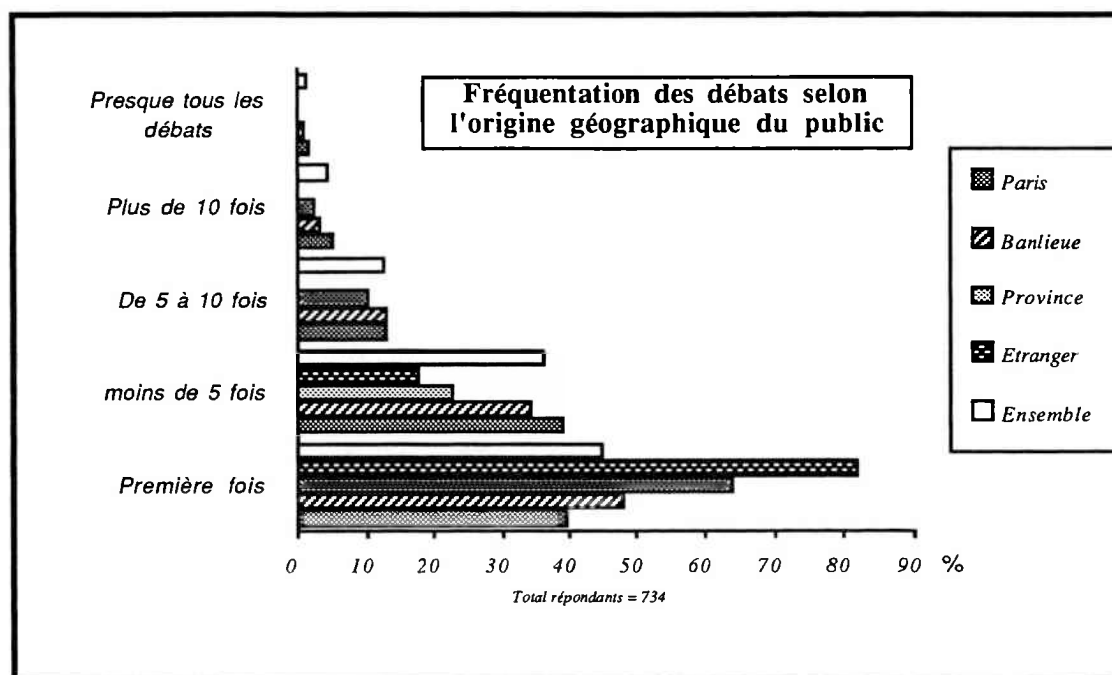
Profession et catégories socioprofessionnelles et nombre de participation aux débats

(en pourcentage)

	Première fois	moins de 5 fois	De 5 à 10 fois	Plus de 10 fois	Presque tous les débats	Total	« fidélité »
Art., Comm.,..	75	0	0	25	0	100	25
Cadres & PIS	38	44	11	6	2	100	19
Prof. Interm	47	33	15	4	1	100	20
Employés	50	33	17	0	0	100	17
Ouvriers	60	20	20	0	0	100	20
Retraités	28	38	25	8	3	100	36
Inactifs	50	10	30	10	0	100	40
Etudiants	54	31	11	2	1	100	14

D'autre part et assez logiquement, si l'on prend un critère spatial et national, ce sont les Parisiens et les banlieusards qui sont les plus fidèles. Ainsi 60 % des Parisiens interrogés et 52% des banlieusards avaient déjà assisté à un débat à Beaubourg. Les provinciaux sont, quant à eux, majoritairement des néophytes, de même que les étrangers. Les étrangers qui ne représentent que 7% du public qui assiste pour la première fois à un débat, sont en revanche plus de 82% à y venir pour la première fois.

Mais, pour les non-néophytes, qu'ils soient parisiens, banlieusards ou provinciaux, ils adoptent les mêmes tendances de fréquentation.



Les dix individus qui ont déclaré assister à presque tous les débats (1,3% de l'ensemble des répondants) résident pour 8 d'entre eux à Paris, et les deux autres en banlieue. Assisterait-on à une forme de "parisianisation" avec l'augmentation de la fréquentation ? En tout cas, la coloration géographique se fait plus uniforme avec la multiplication des débats. Ainsi ceux qui ont déjà eu l'occasion d'assister à un débat sont à près de 70% des parisiens, alors que ceux qui se déplacent pour la première fois se répartissent davantage entre les différentes origines géographiques.

**Répartition entre les tout nouveaux et les anciens
selon l'origine géographique**
(en pourcentage)

	Première fois	Déjà venus	Ensemble
Paris	56,5	69,5	63,6
Banlieue	29,0	25,8	27,2
Province	7,6	3,5	5,3
Etranger	6,9	1,2	4
Total	100%	100%	100%

On constate effectivement que le public est davantage parisien avec le nombre de débats : 76% des individus qui déclarent avoir assisté, au cours de l'année 1990, entre 5 à 10 débats, résident à Paris. Est-ce à dire que la « fidélité » se joue seulement sur un axe de plus ou moins grande proximité avec le Centre ?

En fait, cette tendance apparaît également dans le rythme de fréquentation des débats selon le mode d'accompagnement du public. C'est dans la catégorie des « solitaires » que se recensent le plus de fidèles. Ainsi, plus de 60% d'entre eux avaient déjà eu l'occasion de participer à un débat, et partant, ils vont être amenés à représenter 73% des « anciens ». Ce qui ne les empêche pas de représenter aussi le plus fort contingent de néophytes (54%).

Répartition des tout nouveaux et des anciens selon le mode d'accompagnement

(en pourcentage)

	Première fois	Déjà venus	Ensemble
Seul	54,3	72,9	64,5
En couple	17,5	9,9	13,3
Avec des parents	3,0	1,0	1,9
Avec des amis	24,9	15,0	19,5
En groupe organisé	0,3	1,2	0,8
Total	100%	100%	100%

2- La socialité des débats

2.1 une socialité didactique

Par delà la décision et la recherche de l'information qui lui est liée, la participation à l'un des débats du Centre engage d'autres modalités sociales, sur lesquelles il

convient de s'arrêter quelques instants. Participer à un débat au Centre Georges Pompidou, c'est aussi participer à une manifestation sociale singulière, au sens où, pour ne pas être uniques, les débats du Centre Georges Pompidou ne se confondent pas pour autant avec ceux qui ont cours dans d'autres lieux. C'est cette différence, sur fond d'identité, que nous interrogerons maintenant.

Certes, Beaubourg, pas plus que n'importe quelle autre institution culturelle, ne voit son sens social enfermé dans celui que lui donnent les représentants de l'institution. Cela, d'abord, parce que la rationalité des acteurs, organisateurs ou participants, est à chaque fois « limitée »⁴, et ce faisant, chacun poursuivra des fins qui lui sont propres et qui ne se superposeront qu'imparfaitement avec celles que poursuivent l'autre. Ensuite, et c'est ce qui fait la réussite ou l'échec d'une manifestation publique, le sens particulier qu'elle prendra est également fonction de l'environnement significatif dans lequel elle prend place. S'agit-il de la comparer au cours dispensé dans l'enceinte du Collège de France, à la conférence mensuelle de « Connaissance du monde », ou encore à quelque séance initiatique d'une société savante et fermée ? Dans tous les cas, et quelles que soient les intentions du promoteur, la manifestation culturelle s'insèrera dans le tissu des autres manifestations qui forment déjà un ensemble significatif. Ce disant, elle aura par différentes procédures explicites à se « positionner », comme l'on dit dans le langage du marketing ; mais elle sera aussi, par des processus parfois beaucoup moins explicites, classée, c'est-à-dire située et valorisée. De ce point de vue, on peut penser que tous les mécanismes de formation et de diffusion de la notoriété peuvent être -doivent sûrement être-, à l'œuvre. Autrement dit, on ne peut faire abstraction de l'environnement dans lequel va prendre place la manifestation que l'on se propose de réaliser, ou à laquelle on se dispose d'assister. D'autant qu'elle va, à la fois, conforter et transformer cet environnement significatif.

Ainsi, si le Centre Beaubourg se voit facilement qualifié de « centre important de la vie culturelle française » -la quasi totalité des personnes qui nous ont accordé un entretien l'affirme-, cette unité quant à l'image d'ensemble du Centre se fractionne dès lors que

⁴ L'ordre des raisons ou motivations à l'action, surtout si le système dans lequel on se situe est un système ouvert, ne peut être que limité, partiel et séquentiel. C'est ce que J.-G. Mach et H.-A. Simon ont bien mis en lumière, et que l'on a souvent appliqué à des « systèmes » plus ou moins clos comme l'entreprise, mais qui s'applique aussi largement s'agissant du « système social », c'est-à-dire de l'espace réglé des actions humaines qu'est la société.

l'appréciation se focalise sur les débats. Les débats du Centre Georges Pompidou sont, plus d'une fois sur quatre rapprochés d'un « cours universitaire », et deux fois sur dix, soit d'un débat télévisé, soit de la lecture d'un livre. Autrement dit, pour le public des débats, il ya une première image du Centre Georges Pompidou sur laquelle il semble facilement s'accorder. Mais dès lors qu'on évoque celle qu'il convient d'associer à certaines des activités pratiquées dans le Centre, en l'occurrence les débats, une plus grande variété d'images se fait jour. Quoique logiquement dans une relation d'interdépendance, il semble que celles des débats ne dérivent pas, en tout cas pas immédiatement, de la première. En effet, rapprocher les débats d'un cours universitaire, à l'exception peut être de ceux dispensés par quelques « fortes » personnalités, ou d'un débat télévisé, à l'exception encore de ceux qui peuvent être animés par des personnalités de cette qualité, est-ce là décrire ce que fait un centre important de la vie culturelle française ? Ou, pour dire autrement la même chose, l'Université et la Télévision sont-elles vraiment assimilées à des centres importants de la vie culturelle française ?

Dans les entretiens qu'on nous a accordé, la télévision, sans être vraiment décriée, est loin d'être considérée comme un des hauts lieux d'expression culturelle. Assez régulièrement, l'équipement est absent, souvent pour des raisons économiques (étudiants à petit budget). Et, à quelques « téléphages » près, elle est la plupart du temps pratiquée de manière sélective, et assez souvent associée à l'usage du magnétoscope. En somme la télévision prend place dans l'emploi du temps consacré aux activités culturelles sans pour autant fournir un modèle culturel substitutif. Elle est maintenue dans une fonction de médium, en témoignent les extraits d'entretiens suivants :

Et la télévision ?

« La télé, non, je ne l'ai pas. Je l'ai regardée pendant très longtemps. Par contre, il y a des émissions très intéressantes que j'aimerais faire enregistrer, mais je ne peux pas. Mais sinon, je ne l'ai pas et je m'en passe très bien, comme ça, quand on a du temps libre, on se voit entre amis, on essaie de voir plus nos idées » (N° 23).

« J'achète Télrama toutes les semaines, même sans avoir la télé. De toutes façons, j'ai la possibilité de la voir si vraiment il y a quelque chose qui m'intéresse. Ça me manque pas du tout, la télé. Je vois, au niveau de l'art, à la télé ... Sinon, ça passe à trois heures du matin » (N° 327).

« Je n'ai pas la télévision. Pour des raisons économiques » (N° 207).

« Eh bien, c'est Pivotal, les grands débats de la semaine, comme hier soir, j'ai écouté "les rituels", j'ai regardé la remise des "7 d'or" lundi soir. Je regarde plus la télévision quand c'est quelque chose d'annoncé : les grands documentaires, les films,... plutôt en fin de soirée, et les bulletins d'info quotidiens » (N° 744).

« On la regarde un peu au quotidien, deux fois par semaine, et c'est en général pour un film. Pas les informations, très rarement » (N° 672).

« Alors la télé ... J'ai un rapport bizarre avec la télé parce que j'ai tendance un peu à me noyer dans la télé. C'est vraiment une solution de facilité. Et récemment, la télé, en fait, je l'ai débranchée. Je me suis rendu compte que c'était devenu vraiment une solution de facilité. J'allumais la télé à n'importe quel moment de la journée, et puis je regardais n'importe quoi. Alors, je me suis dit que c'était vraiment du temps perdu. Et depuis quinze jours, je l'ai débranchée et je ne regarde plus la télé » (N° 312).

« La télévision est arrivée chez moi je devais avoir dix ans, et la vision était exceptionnelle, limitée au truc classiques : "Bonne nuit les petits", "Thierry la fronde", je me souviens que je n'ai vu qu'un épisode de "Belphegor", ce qui m'a énormément marqué. Et ça je remercie mes parents, je pense que c'est très bien. Et ma fille, l'aînée qui a cinq ans, qui vit dans un univers où les enfants passent des heures et des heures devant la télé - dans la cour de récréation c'est tous les récits, les scénarios de ce qu'ils ont vu à la télé -, elle n'a droit qu'au 3/4 d'heure de dessins animés sur Canal + le dimanche, les Tex Avery. C'est tout » (N° 273).

« Oui c'est vrai, j'oubliais. Je suis un gros consommateur de télé. J'ai des cassettes. Au moins 300 enregistrements » (N° 25).

« Ah, il y a une chose dont j'ai pas du tout parlé, avant je n'avais pas la télévision, je ne l'avais pas parce que j'étais anti-télévision, cela fait trois ans que je vis avec mon copain qui lui

est très télévision et qui a une télévision, et qui ne veut pas la descendre à la cave comme je voudrai le faire, donc je regarde la télévision maintenant et je trouve que je la regarde trop! » (N°508).

« C'est vrai que je regarde pas mal. Je regarde le soir les infos, et après aussi. Je regarde surtout Canal+, je trouve que c'est une chaîne qui est sympa, qui fait différemment des autres. Pour la télé, je suis très "films" et très "émissions/reportages". J'ai un magnétoscope qui me permet d'enregistrer les films que je n'ai pas le temps de voir, et de les voir après, ou de ne pas les voir du tout parfois » (N°39).

« Je regarde davantage la trois. Je suis assez contente des émissions de la sept, et je suis navrée qu'elles disparaissent. Je suis saturée, je n'ai déjà pas assez le temps de lire pour avoir autre chose qu'une télévision normale, sans Canal +, ni le câble, ni abonnement » (N° 650).

« On a maintenant un grand choix à la télévision, surtout avec ARTE que j'aime beaucoup, et il y a des émissions de bonne qualité ... Moi, je cherche toujours à la fois à penser, à me distraire et apprendre quelque chose » (N°563)

« La télé, je l'ai depuis un mois-deux mois. J'ai dû la regarder une fois » (N° 283).

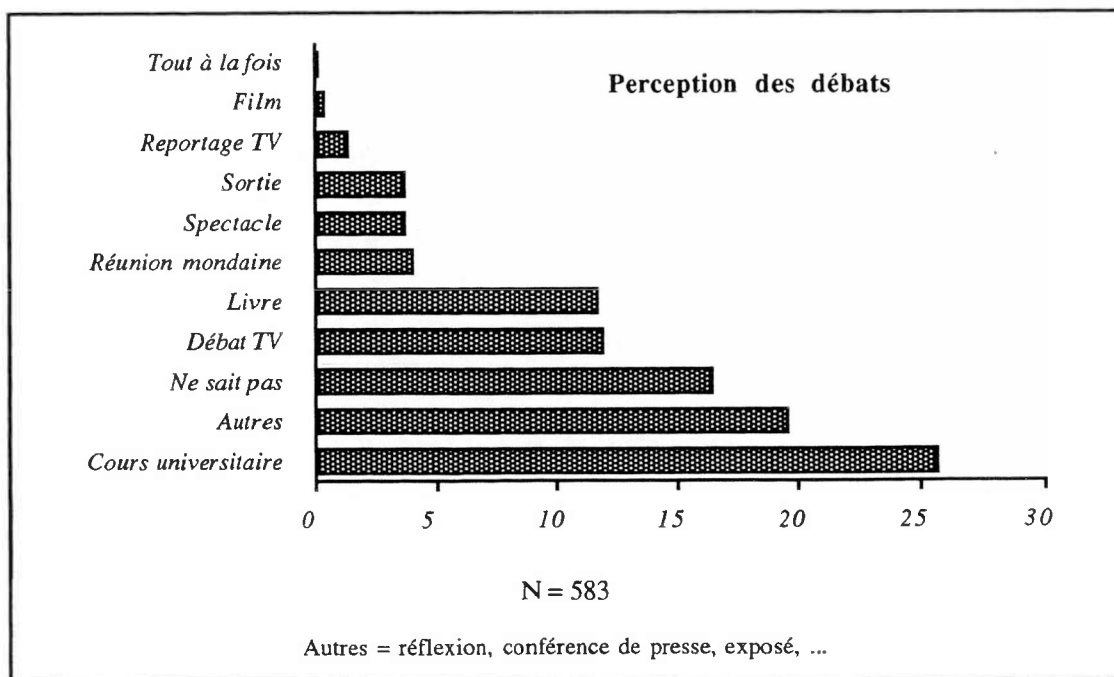
Quant au cours universitaire, nos interlocuteurs semblent plus souvent avoir en vue ceux auxquels ils assistent quotidiennement, ou auxquels ils ont assisté au cours de leur carrière estudiantine. Mais là encore, rien qui puisse laisser penser que les personnes rencontrées font de la prestation universitaire un parangon de l'œuvre culturelle (voir ci-après).

En somme, les débats du Centre Georges Pompidou semblent recevoir une appréciation qui en appelle moins au caractère prestigieux du lieu, à sa position relative au sein des équipements de même renom. C'est la nature même de cette activité culturelle qu'est le débat qui fournit l'essentiel des éléments d'appréciation. Cela ne veut pas dire que l'image du Centre Georges Pompidou est sans incidence sur l'appréciation que l'on porte sur les débats, cela veut dire que cette dernière n'est pas entièrement subsumée sous l'aura du Centre Georges Pompidou, ni, non plus, fondée

sur une forme de snobisme toujours prête à grossir le trait -favorablement ou défavorablement-.

En fait, deux sensibilités apparaissent à travers les perceptions déclarées des débats. D'une part, une sensibilité « didactique » chez ceux qui rapprochent les débats d'un « cours universitaire », d'un « débat TV », d'un « livre », voire d'un « reportage TV », d'un « exposé » ou d'une « conférence de presse ». D'autre part, une sensibilité beaucoup plus festive lorsque les débats y sont reçus comme « une sortie comme une autre », « un spectacle », « une réunion mondaine » ou, pour partie en tout cas, comme « un film ». Ici, c'est la socialité ludique qui prend le pas. Là, c'est l'échange intellectuel, la dimension cognitive du débat, qui se trouvent mis en avant ici.

Deux perceptions des débats, d'ailleurs inégalement réparties, qui témoignent, au-delà de la sensibilité des répondants, de l'emprise des stéréotypes. Celui du débat construit, obéissant à des règles pédagogiques, informatif et formateur ; en somme, le débat éducatif. Ou celui du débat faisant beaucoup plus appel à la spontanéité, accordant plus d'importance à la rencontre de l'autre qu'à ses manières de dire ; en somme, le débat récréatif. En d'autres termes, soit le débat de l'agora à la manière soixante-huitarde, soit le débat de séminaire à la manière universitaire.



Toutefois, ces deux sensibilités ne partagent pas le public en deux entités bien distinctes. Nous ne saurions en effet opposer les « intellectuels » aux « ludiques » comme si nous avions affaire à deux groupes sociaux bien caractérisés. D'abord parce que ces appréciations ne sont pas exclusives ; elles ne peuvent être qu'indicatives des éventuelles polarités des aspirations du public à l'endroit du débat auquel il participe. Ensuite, parce que cette polarisation semble des plus instables. Au cours des entretiens nous avons vu glisser les appréciations d'un pôle vers l'autre. Telle personne qui, dans le questionnaire assimilait le débat à un « spectacle », devait, quelques mois plus tard, en faire un (mauvais ?) « cours » : *« Je me souviens que c'était assez pénible. La personne qui devait parler de Thomas Bernhard était très mal à l'aise, et ça me rendait mal à l'aise aussi. Ce qu'elle disait était assez intéressant par contre, mais c'était obscurci par le fait qu'elle était mal à l'aise. Et les personnes qui devaient animer le débat, n'étaient pas très animées. Il n'y a pas eu de débat après d'ailleurs. Le public n'a rien dit. Même entre eux. Il n'y a rien eu. C'était un peu comme en cours »* (N° 283). Telle autre, qui y voyait plutôt un « débat TV », se souvient d'abord de son caractère « fermé et confidentiel » : *« On était entre nous, on se serrait la main. C'était une succursale de la Sorbonne »* (N° 309).

Ces nuances d'appréciation tendent à montrer que les débats de Beaubourg ne sont pas définis de manière univoque. Formellement, pour le participant, ils peuvent recevoir différentes appréciations. Spontanément, lors de la réponse à fournir dans un questionnaire d'enquête par exemple, et donc sous l'influence des conditions singulières du moment - ne serait-ce que le cadre général offert par Beaubourg-, l'appréciation semble se faire plus subjective et se déplacer sur un axe opposant l'esprit de sérieux (le débat séminaire) à l'esprit de jeu (le débat agora). Mais dès lors que l'on en appelle à un discours réflexif, la signification du débat semble se concentrer sur l'une des formes majeures de l'échange intellectuel, du moins dans nos sociétés instruites : le cours.

Le poids de la forme scolaire est à ce point important que la qualité intrinsèque d'un débat est d'abord recherchée dans sa capacité à transmettre de la connaissance. A la limite, le débat que l'on préfère est celui qui s'apparente le plus à une conférence, c'est-à-dire à une situation dans laquelle le commerce intellectuel est explicitement programmé. Et, de fait, les déceptions dont ont pu nous faire part nos interlocuteurs

tiennent la plupart du temps à un défaut de commerce intellectuel. Elles s'expriment toujours sur le mode de la frustration, comme si la volonté de réception du participant avait été trahie.

Qu'est-ce qu'un bon débat, pour vous ?

« Un bon débat, c'est un débat qui mène à quelque chose. C'est un débat "anti-Dechavanne". Ça dépend des sujets. On attendra beaucoup plus sur une matière qu'on connaît bien. Un bon débat, c'est un débat dont je sors avec l'impression d'avoir appris quelque chose » (N° 327).

« Je ne sais pas bien. C'est le premier débat auquel j'ai assisté, et je ne me crois pas assez qualifié pour ... Je ne peux pas poser des questions pertinentes. Je profite des questions posées par les autres » (N° 207).

« Un débat ? Ce serait pour rencontrer les gens, pour discuter. Je n'ai jamais trop participé à des débats, à part celui-là que je n'ai trouvé très bien d'ailleurs : il y avait des gens sur le plateau, puis nous dans la salle, il n'y avait pas de contact. Peut-être que je n'aime pas trop la formule des débats » (N° 23).

« C'est un débat où j'apprends des choses. Par exemple l'année dernière, puisque c'était le moment où vous avez fait votre sondage, toute cette semaine sur les "Belles étrangères au Mexique", ça m'a appris beaucoup de chose sur la littérature mexicaine (...) » (N° 312).

« Celui-là était bien. Il y avait quatre personnalités, et donc quatre points de vue différents sur la littérature. Et, ils s'écoutaient les uns les autres. Dans les débats entre spécialistes, il y a tout un jargon : "on est entre nous", qui est assez pénible, comme à la Sorbonne notamment. Mais dans les débats ouverts au public, comme là à Beaubourg, il y a des questions qui sont intéressantes et d'autres qui le sont moins. C'est le risque » (N° 309).

« Finalement, j'aime quand les choses sont didactiques, quand j'apprends, quand ça me permet de me clarifier. En fait, je ne suis pas participant, je prends des notes, j'écoute beaucoup. J'aime quand ça m'apporte des précisions, une mise en ordre. Quand ça me permet d'avoir une vue globale sur un auteur » (N° 25).

« Quand les questions se travaillent sur place de manière à laisser le spectateur sur sa faim. Qu'il y ait un appel d'air, une curiosité. Des réponses à des questions évidentes, qui attirent le spectateur à la base. Que ces réponses soient une lancée » (N° 744).

« Qu'est-ce que j'attendais ? ... D'apprendre des choses nouvelles parce que je n'y connaissais rien du tout » (N° 329).

« Qu'il y ait des parties vraiment concernées. Des gens qui apportent une information. Des débats pas forcément polémiques, pas comme les de "La Cinq" : que ce soit les deux opposés et on compte les points. Que ce soit constructif. Que le débat apporte une information, je n'attends pas un combat » (N° 672).

« Quand les intervenants ont des choses intéressantes à dire, qu'ils ne s'écoutent pas parler. Et qu'après il y ait une discussion éventuellement, et que le public participe, mais pas nécessairement » (N° 283).

« C'est plus écouter des gens qui exposent, parce que les débats sont tellement médiocres souvent. Bon, ça dépend des participants bien sûr. Mais chacun parle sans écouter les autres la plupart du temps. Autant que ce soit des exposants directement » (N° 137).

« Non, je ne vois pas. A la limite, je préfère une vraie conférence où quelqu'un a des choses à raconter. Où on est là pour apprendre des choses, et puis voilà. Un débat ça n'apporte pas grand chose, à la fin on est déçu. Dans une conférence, il y a des choses à entendre. C'est souvent plus intéressant » (N° 39).

« Un bon débat c'est déjà un débat qui est bien cadré. Et puis un bon débat est lié à la qualité des intervenants essentiellement. Puis à la qualité de leur prestation, et bien souvent à la qualité de la salle si c'est un débat dans lequel il y a intervention de la salle, comme c'est souvent le cas à Beaubourg. Oui, le bon débat : c'est de bons intervenants. On peut avoir une bonne salle, un bon animateur, s'il n'y a que deux ou trois m'as-tu-vu qui font leur numéro habituel, qu'on connaît, eh bien ... à moi, ça ne m'apportera rien. Peut-être qu'au public ça apportera quelque chose ? » (N° 273)

« Soit c'est un sujet que j'aime beaucoup, et les débats ça ne dure jamais des heures et des heures, donc, je vais peut-être apprendre des petites choses, mais souvent j'ai l'impression que ça ne va pas assez au fond, soit c'est un sujet que je ne connais pas bien, et puis ça ne me convient pas non plus. Donc, ça ne me convient pas tellement bien les débats. » (N° 508)

Que ce soit la forme scolaire du « cours » qui se trouve investie de la fonction d'expression des attentes du public à l'endroit du débat en général, n'a finalement rien de surprenant. D'abord la composition sociale du public, on l'a vu, fait que celui-ci est des plus familiers de la forme scolaire. Elle s'impose, en quelque sorte, naturellement à lui, puisque pratiquée de longue date et reconnue comme modalité opératoire d'acquisition de la connaissance. Et, si d'autres modalités sont utilisées dans le cadre du commerce intellectuel généralisé auquel déclarent se livrer tous les participants -il s'agit le plus souvent du livre-, elles apparaissent rarement en concurrence avec les débats, mais plutôt comme une sorte de prolongement. Encore une fois, c'est la congruence, la complémentarité et la compatibilité des pratiques culturelles qui se trouvent recherchées. Mais, celles-ci sont tout entières aspirées par la dimension scholastique.

C'est par exemple à l'aune du « cours » et de l'exercice scolaire que s'apprécieront, chez la plupart des étudiants, expositions, lectures, ou autres procédures de rencontre avec les œuvres. Il est vrai que ces pratiques culturelles sont parfois incluses dans le cursus universitaire lui-même. Mais, plus généralement, et pas seulement chez les étudiants actuels, le temps de l'école reste toujours celui de la rencontre avec le produit culturel.

« Je prends Wahrol, j'adore le pop-art. On m'a donné les prémices de cette culture là (...) en cours. Ça m'a intéressée. Je suis allée voir ce qu'il faisait, j'ai fouillé dans des bouquins ... Enfin maintenant, le pop-art et le nouveau réalisme c'est un peu mon centre de référence. C'est des courants qui me plaisent à tous les niveaux, même au niveau du cinéma. Ce qu'a fait Wahrol, je trouve ça assez rigolo. C'est spécial, mais c'est très marrant au niveau du cinéma. Ça m'a un petit peu choquée au départ, mais quand on s'y met. C'est spécial .» (N°329)

« Le goût de la lecture m'est venu à 15 ans. Par un auteur, quand j'ai commencé à lire Proust que j'ai découvert au lycée, par un prof. Ça m'a passionné, et c'est là que j'ai commencé à lire . »(N°283)

« Ma première exposition était une expo Gauguin, à l'époque quand j'étais à l'Ecole normale .» (N°25)

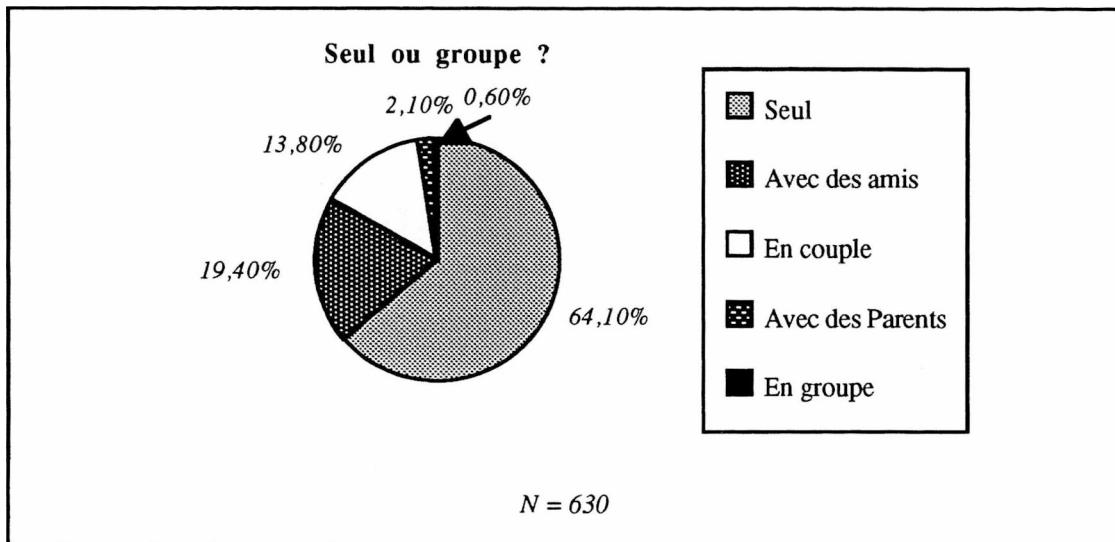
Sans pour autant faire de la fréquentation de Beaubourg le pur produit de l'apprentissage scolaire, et sans non plus faire du Centre Georges Pompidou l'annexe de la Faculté, il y a, dans le rapport que les usagers du Centre entretiennent avec lui, pour le moins une connivence. Mieux, l'attente développée à l'endroit des débats s'alimente de cette connivence. Le débat attire d'autant plus qu'un « prof », très probablement pratiqué à l'Université, fait partie du plateau. *« Les gens qui interviennent, nous déclarera-t-on par exemple, peuvent me donner envie d'y aller. Je repère qui est qui. Qui sont les profs qui sont connus. Là par exemple, il y avait des écrivains et c'était présenté par Claude Fell. Ça m'a donné envie d'y aller »* (N°309).

Autant dire que les débats offrent à ceux qui y participent l'occasion de pratiquer une socialité didactique, alliant donc la gratuité du geste, puisqu'il est rarement contraint, à l'intérêt revendiqué pour les choses de la culture.

2.2. une socialité conviviale ?

Maintenant, comment empiriquement se pratique cette socialité ? Est-elle le fruit d'une structuration préalable, celle, par exemple du groupe de pairs ? Ou bien s'édifie-t-elle *in situ*, bénéficiant pour ce faire du pouvoir structurant du lieu. La question, ici, est de chercher à savoir si l'on peut associer un type de mobiles ou de motivations à la socialité qui caractérise les débats du Centre. Autrement dit, nous nous interrogerons sur la nature de la décision de venir assister à un débat. Nous chercherons en particulier à repérer si elle fait appel à des déterminations individuelles, une inclination personnelle, un goût singulier, ou tout simplement à la curiosité -mobile égo-centré s'il en est- ; à moins que cette décision ne soit préformée par quelque autre modalité d'inscription sociale, école ou profession. Bref, faut-il en appeler à la seule psychologie du participant ou à la force de détermination de certaines de ses caractéristiques sociales.

Une première approximation peut nous être donnée par le mode de fréquentation du débat. L'enquête par questionnaire nous apporte sur ce point quelques informations. Le public des débats vient-il seul, en couple, avec des parents, des amis ou dans un groupe organisé ?



A une forte majorité (64,1%) le public se rend de manière solitaire aux débats auxquels il assiste. De manière tout aussi éclatante, la venue en groupe est une pratique quasi inexistante, et le public familial n'est guère davantage celui des débats. Reste qu'un tiers des participants viennent accompagnés, soit d'un conjoint, soit d'amis.

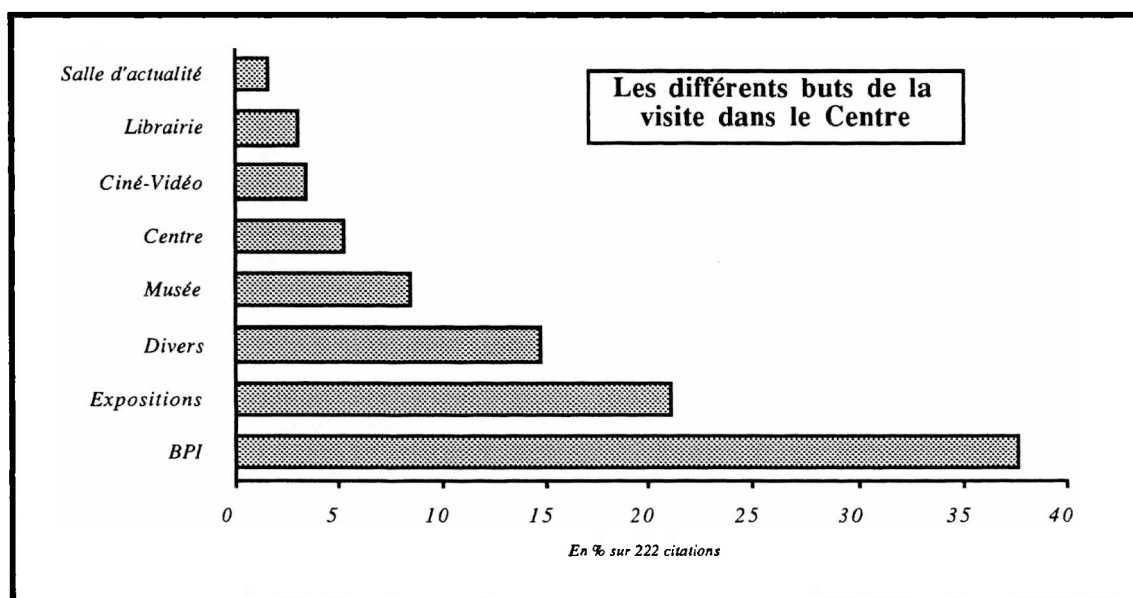
S'agissant du conjoint, on peut émettre l'hypothèse d'une partition des motivations. La propension du couple à rechercher l'accord peut fournir, pour l'un des deux, un mobile suffisant de participation. Toutefois, pour l'autre, celui qui aura joué le rôle d'initiateur, il faut invoquer des motivations personnelles du même ordre que celles qui interviennent chez les solitaires.

Quant à ceux qui se déplacent avec des amis, environ 20% de l'ensemble, on peut penser que nous avons principalement affaire à la convergence de motivations personnelles. Sans écarter radicalement le rôle de l'influence interpersonnelle, nous ferons toutefois l'économie de l'hypothèse, autrement plus forte, du prosélytisme. Tout simplement parce que les effets d'un tel prosélytisme s'inscrivent de manière bien faible dans la statistique du mode de participation aux débats. Un prosélytisme fort conduirait à une forte participation "en groupe", ce qui est loin d'être le cas. Elle est même négligeable. Un prosélytisme "mou", quant à lui, pourrait autoriser aussi bien la participation avec des amis qu'une participation solitaire. L'hypothèse la plus prometteuse est sûrement celle qui accorde un pouvoir de convergence des participations solitaires sous l'influence d'un facteur affinitaire déjà par ailleurs

opérant : appartenance à un même réseau électif, à un même champ d'intérêts professionnels, à une même institution, etc.

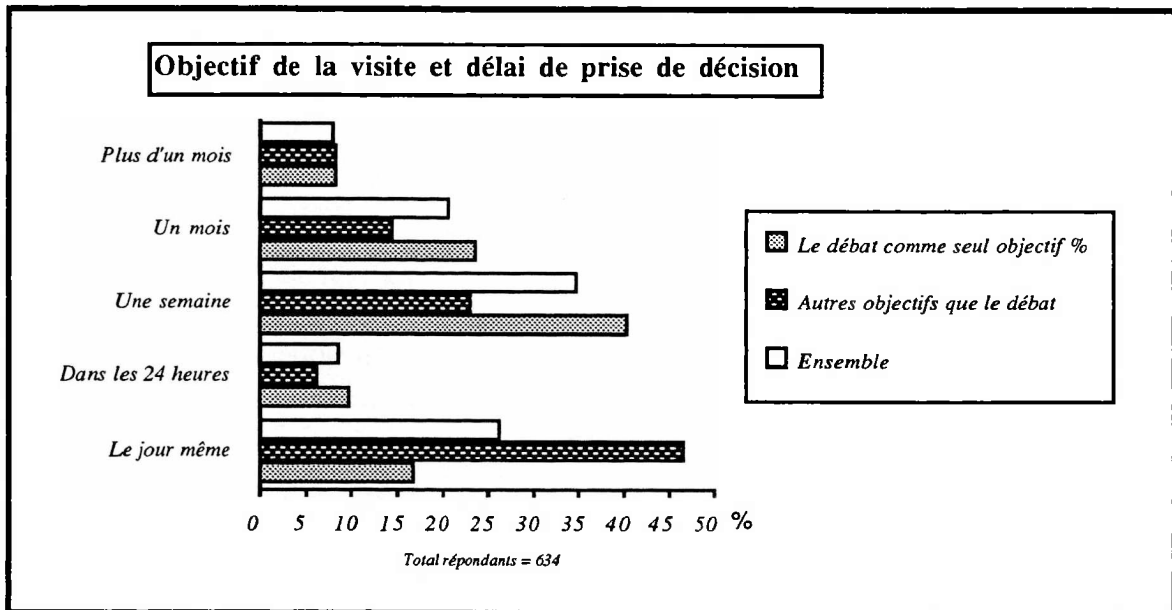
2.3. le but de la visite

Que le public obéisse d'abord à des mobiles d'intérêt personnel, cela semble aussi se vérifier lorsqu'on considère le but qu'il s'assignait lors de sa venue au Centre Georges Pompidou (le jour où nous l'avons enquêté). 68% du public en effet y était venu dans l'unique but d'assister au débat.



Selon ce graphique, ceux qui ne s'étaient pas rendus au Centre Georges Pompidou dans le seul objectif d'assister au débat, c'est-à-dire les 32% restant, y étaient d'abord venus pour lire ou faire une recherche documentaire à la bibliothèque (38% des citations), pour voir l'une ou l'autre des expositions du moment (21% des citations), pour visiter le Musée (9% des citations), pour visiter le Centre lui-même (5% des citations), etc.

L'ensemble de ces 205 personnes à motivation plurielle ⁵ est constitué à près de 70% par celles qui déclarent avoir pris leur décision le jour même. La prise de décision, pour ceux dont l'objectif de la visite est seulement le débat, se fait, dans près de 75% des cas, au moins une semaine à l'avance.



L'indication est précieuse car elle suggère l'idée selon laquelle le choix de participer à un débat du Centre Georges Pompidou est, le plus souvent, un choix mûri. Pour le dire autrement, la motivation en appelle à un ensemble de convictions préalables, de prérequis, comme l'on dit parfois. Ce peut être : des connaissances théoriques ayant trait à l'objet du débat, une adhésion intellectuelle en faveur de cet objet, ou tout simplement une forme de curiosité pour celui-ci, bref, une manifestation quelconque d'intérêt, mais dans lequel l'individu puisera suffisamment de bonnes raisons pour arrêter, plus d'une semaine à l'avance dans près des 3/4 des cas, son choix de participation.

⁵ 205 du fait de la possibilité de fournir des réponses multiples.

3. Les intérêts

L'une des hypothèses qui allaient orienter cette étude revenait à accorder une place importante aux motivations, disons, d'intérêt professionnel chez le public des débats. Non pas que voulions donner une tournure strictement utilitariste à notre problématique. Tant s'en faut. L'« intérêt professionnel » dont nous nous réclamons ne se confond pas avec la motivation étroitement professionnelle, c'est-à-dire dépendante d'une performance à réaliser dans le cadre de la profession. Autrement dit, « intérêt professionnel » et « apprentissage » ne sont pas à tenir, ici, pour des équivalents. Ils peuvent se recouper, mais ne sauraient se recouvrir.

L'« intérêt professionnel » dont il sera question n'exclut pas les motivations extra-professionnelles, curieuses, esthétiques, ludiques, en quelque sorte « gratuites ». L'utilité n'annule ni n'annihile le plaisir. Les deux principes coexistent et sont à tenir beaucoup plus comme des points de tension que comme des points d'annulation. Sauf cas d'espèce, nous les rencontrons bien souvent de concert.

L'intérêt est donc bien d'abord ce qui intéresse, ce pour quoi on se sent capable de mobiliser des ressources ; et s'il est vrai que, partant, le mobile est intéressé, il n'en est pas pour autant simplement calculatoire. Aussi, et pour préserver cette part d'indécidabilité entre ce qui se révélera opératoire, professionnellement parlant, et ce qui, informé par la profession, suscite le désir et le plaisir, esthétique, ludique, ou autre, nous utiliserons donc, par la suite, le vocable d'« intérêt professionnel ». Ce qui nous permettra du même coup de renouer avec la sagesse populaire qui veut que l'on cherche, autant que faire se peut, à lier l'utile à l'agréable.

L'hypothèse initiale revenait donc à admettre que le public des débats obéissait au-delà ou en deça de ce que l'on pourra appeler les "sur-déterminations" sociales ou socio-culturelles -en gros, celles implicitement évoquées ci-dessus-, à des motivations personnelles fortement commandées par l'« intérêt professionnel ».

Pour soumettre cette hypothèse à l'épreuve des faits, comme l'on dit ; c'est-à-dire à une vérification empirique de type expérimental, pour nous, l'information recueillie par questionnaire à chacun des débats auxquels nous avons assisté, il nous a fallu construire une nomenclature de ces « intérêts professionnels ». Nous l'avons fait *ex post*, ce qui donne le tableau suivant :

Intérêts professionnels

	Intérêts professionnels	Effectif	Pourcentage
	Métiers de l'audiovisuel	20	3
<i>SECTEURS</i>	Métiers des Arts et du Spectacle	89	12
	Métiers du livre et de l'écriture	61	9
<i>SPECIFIES</i>	Architectes et Designers	29	4
	Personnel de la santé et du social	35	5
	Enseignants et Chercheurs	103	14
<i>SECTEURS NON SPECIFIES</i>	Etudiants	261	36
	Techniciens de conception	47	7
	Techniciens d'exécution	17	2
	Ouvriers	4	1
	Inactifs	50	7
	Total	716	100
	Non-répondants	43	

Ces onze types d'intérêt professionnel n'ont pas tous la même cohérence. Certains, les six premiers, renvoient à ce qu'on peut parfois appeler des métiers, c'est-à-dire des activités professionnelles qui réclament non seulement un certain mode de maîtrise technique, mais encore une culture et des traditions, souvent institutionnalisées juridiquement ou réglementairement. Ces types d'intérêt professionnel évoquent bien l'idée d'une culture commune liée à l'exercice ou aux conditions d'exercice d'un métier.

Pour les autres, quand bien même pourrions-nous y rencontrer culture ou traditions communes -pensons au sentiment d'appartenir à la classe ouvrière, ou à la condition estudiantine, même si, et cela ne doit faire aucun doute, ces sentiments-là sont bien émoussés au regard de leurs rôles et de leurs formes d'expression passés-, celles-ci se révèlent beaucoup laches que les précédentes sur le plan de l'attachement à une activité professionnelle. Cela est encore plus vrai s'agissant des inactifs qui regroupent retraités et chômeurs. Pour eux, et paradoxalement pour les chômeurs, c'est l'absence d'activité professionnelle qui constituerait l'intérêt professionnel.

Il est donc évident que la seule considération de ces derniers types serait largement insuffisante pour établir une confirmation de l'hypothèse. C'est donc à partir des six premiers types que nous chercherons principalement à la confirmer.

3.1. intérêt professionnel et intérêt culturel

Le raisonnement en termes d'« intérêts professionnels » nous sera particulièrement utile pour mieux circonscrire le public de chacun des organismes mettant en œuvre des débats (voir *Volume-II : les organisateurs et leurs publics*). L'« intérêt professionnel » nous a incité à procéder à une présentation qui en appelle à beaucoup plus de nuances que ce que nous aurait autorisé l'usage d'autres catégories, les PCS notamment. Cela dit, notre hypothèse de départ engage beaucoup plus que cette simple sociographie des débats selon l'« intérêt professionnel ». Elle réclame encore une compréhension de la motivation à participer aux débats.

A cet égard, on peut penser que si la motivation à participer aux débats puise sa source, en tout cas pour une fraction non négligeable du public, dans l'« intérêt professionnel » cela devrait apparaître clairement si l'on considère le débat quant à son thème. Et de fait, c'est ce que révèle les tableaux ci-après : les plus forts taux, hormis les « étudiants », sont généralement fournis par ceux dont l'« intérêt professionnel » coïncide avec le thème du débat. Hormis les « étudiants », car ceux-ci se trouvent avoir, sauf dans deux cas : l' "histoire" et l' "actualité", la plus forte représentation -parfois même la représentation majoritaire : cas de la "musique", de la "photographie", et à quelques points près du "design" et de la "télévision"-.

S'agissant des « étudiants », il est bien sûr logique, compte tenu de leur poids de départ : 37% du public, qu'ils fournissent, la plus grosse masse parmi les « intérêts professionnels » répertoriés. Ne pouvant procéder à une ventilation de la catégorie « étudiant » dans les autres « intérêts professionnels », on admettra néanmoins que les masses relatives de ces « étudiants » selon les thèmes réfléchissent, elles aussi, un « intérêt professionnel », en quelque sorte en voie d'acquisition ou de confirmation. Ainsi, les 11 étudiants que nous avons interrogés lors de débats portant sur la télévision sont souvent inscrits dans des cursus "information-communication" (Universités, IUT ou écoles spécialisées). De même on peut penser que les 45% d'

« étudiants » qui composent le public des débats traitant de l'architecture, doivent très majoritairement venir des Ecoles d'architecture, des arts-déco, ou des sections d'urbanisme de certaines UFR des universités. Aussi, et pour avoir déjà envisagé dans les chapitres précédents ce que ces étudiants peuvent fournir comme possible spécification du public des débats, nous les écarterons de notre présent commentaire, souhaitant faire porter la charge de la démonstration aux « intérêts professionnels » les mieux établis.

Si nous prenons les différents thèmes recensés : celui de la "télévision", quoique peut-être fortement dépendant de la programmation du moment ⁶, est très nettement fréquenté par des personnes dont la profession s'apparente aux *métiers de l'audiovisuel* (1/3 des « non étudiants » environ). Ensuite viennent les *métiers des arts et du spectacle*, assez proches sous certains aspects des premiers, puis les *enseignants-chercheurs* susceptibles, pour des motifs pédagogiques ou en raison de leur objet de recherche, de trouver un « intérêt professionnel » au thème de la "télévision".

Le thème "lecture/écriture" regroupe, pour sa part, des *enseignants/chercheurs*, des gens des *métiers du livre et de l'écriture* et des *métiers des arts et spectacles*, ce qui représente près de la moitié de son public. Ajoutons, petite entorse à la règle que nous avons donnée, les « étudiants », ce sont les 3/4 du public qui se trouvent définis. Là encore ce thème rassemble très massivement ceux dont l'activité professionnelle s'y trouve associée.

La "littérature" avec 30% d'*enseignants-chercheurs*, 15% des *métiers des arts et spectacle*, hors « étudiants », confirme l'influence de l'« intérêt professionnel ». Les 15% d'inactifs, hors « étudiants » toujours, viendraient encore renforcer l'appréciation pour peu qu'on les tiennent pour principalement formés de retraités de l'enseignement, d'artistes sans contrat ou d'intermittents du spectacle sans engagement.

Le "design" est d'abord fréquenté par les *architectes-designers*, suivis de près par les *métiers du livre et de l'écriture* -ce qui s'explique moins bien à l'intérieur de notre

⁶ La période d'enquête coïncidait avec une exposition "Les télévisions d'Europe", et plusieurs débats lui étaient liés.

hypothèse-. L'"architecture" mobilise dans une forte proportion les *architectes-designers*, la moitié du public si l'on excepte les « étudiants », lesquels, on l'a dit, doivent vraisemblablement être des étudiants d'architecture ou des arts déco.

L' "art" rassemble, pour près de la moitié des non-étudiants, des gens des *métiers des arts et du spectacle*. De la même manière la "photographie" reçoit, pour un tiers de ses effectifs non étudiants, des gens des *métiers des arts et du spectacle*. A ce propos, la faible proportion à l'intérieur du thème "photographie" de représentants des *métiers de l'audiovisuel* s'explique par le type de codification que nous avons retenu. Nous avons considéré la profession "photographe" était à entendre comme "photographe d'art". Par conséquent nous l'avons située du côté de l'art et non du côté de la technique comme l'aurait laissé entendre l'appartenance aux *métiers de l'audiovisuel*. Le "théâtre" rassemble aussi pour sa part des gens des *métiers des arts et du spectacle* (1/3 des non-étudiants). Mais, le public se trouve ici formé d'une proportion encore plus forte d'inactifs. La même remarque que celle concernant la "littérature" est donc à faire. En témoigne ces extraits d'entretien, le premier réalisé auprès d'un professeur d'EPS à la retraite rencontré lors d'un débat intitulé « rencontre avec les comédiens du Théâtre Cricot 2 », le second auprès d'une historienne de formation contactée lors d'un débat sur « Eugène Smith et le photo-journalisme ».

« Ma retraite, c'est l'occasion de pratiquer, d'avoir des pratiques culturelles à plein, sans trop de contraintes, je choisis mes jours. Encore que maintenant, j'en ai une grosse de contrainte (fille handicapée). Mais sinon, ... non! Je m'étais toujours dit ... Et malheureusement, je pensais continuer avec ce prof de français, mais il est mort, brutalement et relativement jeune, d'un cancer. Je me retrouve seul. Enfin "je me retrouve seul"! J'aurai aimé continuer avec lui. Pour moi, quand je pensais à ma retraite, je me disais : là je vais pouvoir aller vraiment au cinéma, voir tous les films que j'ai envie de voir, etc.» (N° 25).

« La première année de ma retraite, j'avais plus de temps. J'allais au Collège de France écouter des gens que j'avais connu, comme Duby, Le Roy Ladurie. Maintenant, je n'ai plus le temps! (rire) » (N° 650).

Le thème "actualité" rassemble pour une part non négligeable du public des *inactifs*. Est-ce simplement parce que ceux-ci disposent de plus de temps pour s'intéresser à l'actualité ou bien plutôt parce qu'ils avaient, encore en activité, pris l'habitude de le faire, à l'image des *enseignants-chercheurs* qui fréquentent ce thème à hauteur de 35%. Comme pour l'étudiant précédemment, on peut supposer que l'inactif, surtout

s'il s'agit d'un retraité, témoigne d'une conservation dans le temps de l'« intérêt professionnel » qui l'habitait pendant sa période d'activité. En somme, si la retraite peut être assimilée, à certains égards, à une « mort sociale »⁷, cela n'amène pas pour autant le retraité à renoncer aux centres d'intérêt qui étaient les siens antérieurement.

Pour l'« histoire », l'affaire est entendue, à 44%, hors étudiants, ce sont des *enseignants-chercheurs* que nous rencontrons. La « musique », quant à elle, ne déroge pas non plus : métiers des *arts et du spectacles* et *enseignants-chercheurs* sont les mieux représentés. Une interrogation subsiste toutefois concernant ces derniers. Notre information ne nous permet pas de décider si l'on peut mettre leur présence en relation avec le fait qu'ils enseignent la musique ou font des recherches à caractère musical, ou bien si elle est simplement commandée par l'intérêt bien compris du mélomane qu'ils peuvent être dans tous les cas.

Reste la « philosophie » qui, loin d'infirmier le poids des « intérêts professionnels », fait montre de particularités inattendues. 55% du public non étudiant sont formés par trois types d'« intérêt professionnel » à peu près équivalents : des *enseignants-chercheurs*, des *personnels du secteur santé et social*, des *techniciens de conception*. Il est en effet remarquable que la philosophie échappe au monopole de ses professionnels stricto sensu. Même en supposant que tous les *enseignants-chercheurs* qui composent le public soient des « philosophes », ce qui n'est sûrement pas le cas, ils sont loin d'avoir une position hégémonique. Avec 15% des effectifs globaux, étudiants compris cette fois, ils forment un noyau respectable mais sans plus. Quant au *personnel de la santé et du social* ou aux *techniciens de conception*, qui forment eux aussi des noyaux quantitativement respectables (14 et 12%), l'« intérêt professionnel » peut paraître moins immédiat.

Peut paraître, car nous n'avons nullement voulu limiter l'« intérêt professionnel » au seul exercice de la profession. L'« intérêt professionnel » va au-delà de la pratique professionnelle proprement dite. L'« intérêt professionnel » ne consiste pas seulement, pour l'enseignant, à enseigner la discipline qui figure sur son emploi du temps, il peut comprendre aussi l'information et la recherche en matière pédagogique, la sensibilité aux phénomènes, de mode ou autres, affectant la jeunesse, ... et des interrogations, à portée philosophique, concernant la fonction éducative dans une

⁷ voir Anne-Marie Guillemard,

société proclamant à la fois les vertus de l'excellence et son souci démocratique de l'égalité.

Partant, ne peut-on penser que les *personnels de la santé et du social*, à l'heure où l'éthique en général, de manière quelque peu incantatoire, est appelée au secours, où, tout particulièrement dans les domaines médical et social, la moralité de l'intervention technique est pleine d'incertitude, viennent rechercher des éléments de réponse dans les débats du Centre Georges Pompidou. Et, même si le contenu du débat proposé ne portait pas exactement sur ce type d'interrogation, suivre un débat sur la pensée d'Hannah Arendt par exemple, c'est déjà avoir une démarche dont l'aboutissement probable aura été de fournir, entre autres choses, des éléments de réponse à la question de départ formulée dans le cadre professionnel. Car, encore une fois, la satisfaction de l'intérêt ne peut se ramener à la production *hic et nunc* de la réponse définitive à la question. Nous ne verserons pas dans une vision utilitariste étroite. L'« intérêt professionnel » n'est pas composé simplement d'un ensemble de problèmes précis auxquels des solutions pourraient être immédiatement fournies. Tout au contraire, nous sommes, ici, dans le domaine des médiations, des chemins détournés, des accumulations insensibles, mais qui tous concourent peu ou prou à la satisfaction des attentes.

Les débats philosophiques représentent de telles médiations pour un secteur professionnel, surtout lorsqu'il se trouve traversé par d'importants débats d'idées. Tout ce secteur professionnel connaît en effet une "crise de confiance" et a perdu nombre de ses repères idéologiques traditionnels. Il est aussi confronté à des situations aussi inattendues que douloureuses. Bref, il y a de quoi rechercher dans l'offre de débats philosophiques du Centre Georges Pompidou le moment réflexif qui s'impose.

Le même raisonnement vaut certainement pour les *techniciens de conception*, même si leurs mobiles, déjà plus variés, s'appuient sur d'autres interrogations. Pour des personnes très probablement soumises, sous une forme ou l'autre, à la règle de l'innovation continuée, chargées, pour certaines d'entre elles, de gérer les motivations au travail de leurs collaborateurs, conduites, selon les dernières consignes du management participatif, à s'immerger dans l'entreprise jusqu'au transfert identitaire,

bref, à payer le coût de l'excellence ⁸, le débat philosophique est peut être l'occasion de se "ressourcer", comme disent justement les managers.

Se dessine donc ici une fonction du débat que nous n'avions pas encore mise à jour : une sorte de catharsis à usage professionnel. Nous y reviendrons plus loin. Plus généralement, l'« intérêt professionnel » se présente, dans des proportions variables mais suffisamment bien établies, comme un puissant facteur d'incitation à participer à un débat dont le thème croise cet « intérêt professionnel ».

⁸ pour reprendre le titre de l'ouvrage de Nicole Aubert et Vincent de Gaulejac, *Le coût de l'excellence*, Paris, Editions du Seuil, 1991.

Répartition des intérêts professionnels selon les thèmes

(en pourcentage)

Thèmes / Intérêts professionnels	Télé vision	Lecture/ Ecriture	Litté rature	Philo sophie	Design	Musique	Archi tecture	Art	Histoire	Théâtre	Photo graphie	Actualité
Métier de l'audiovisuel	17	3	0	3	4	0	0	5	3	0	3	0
Métiers des Arts & Spectacle	8,5	14	10	9	2	17	6	30	0	23	15	0
Métiers du livre et de l'écriture	4,5	15	6	7	13	4	2	5	12	4	12	4
Architectes/ designers	0	2	4	0	15	4	24	1	0	0	1	0
Personnel Santé & Social	0	6	4	14	0	0	4	2	9	0	1	4
Enseignants/ Chercheurs	8,5	19	20	15	8	13	8	8	32	12	5	35
Etudiants	48	27	33	26	49	54	45	35	26	31	56	30
Techniciens de conception	0	5	8	12	6	4	6	7	12	0	3	9
Techniciens d'exécution	4,5	2	3	4	2	0	2	1	0	4	1	4
Ouvriers	4,5	1	0	1	0	0	0	1	0	0	0	0
Inactifs	4,5	6	10	10	2	4	2	5	6	27	3	13
Total	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100

N = 715

Grille de lecture : les débats ayant pour thème la télévision sont fréquentés par un public composé de 48% d'étudiants, de 17% de "métiers de l'audiovisuel", etc.

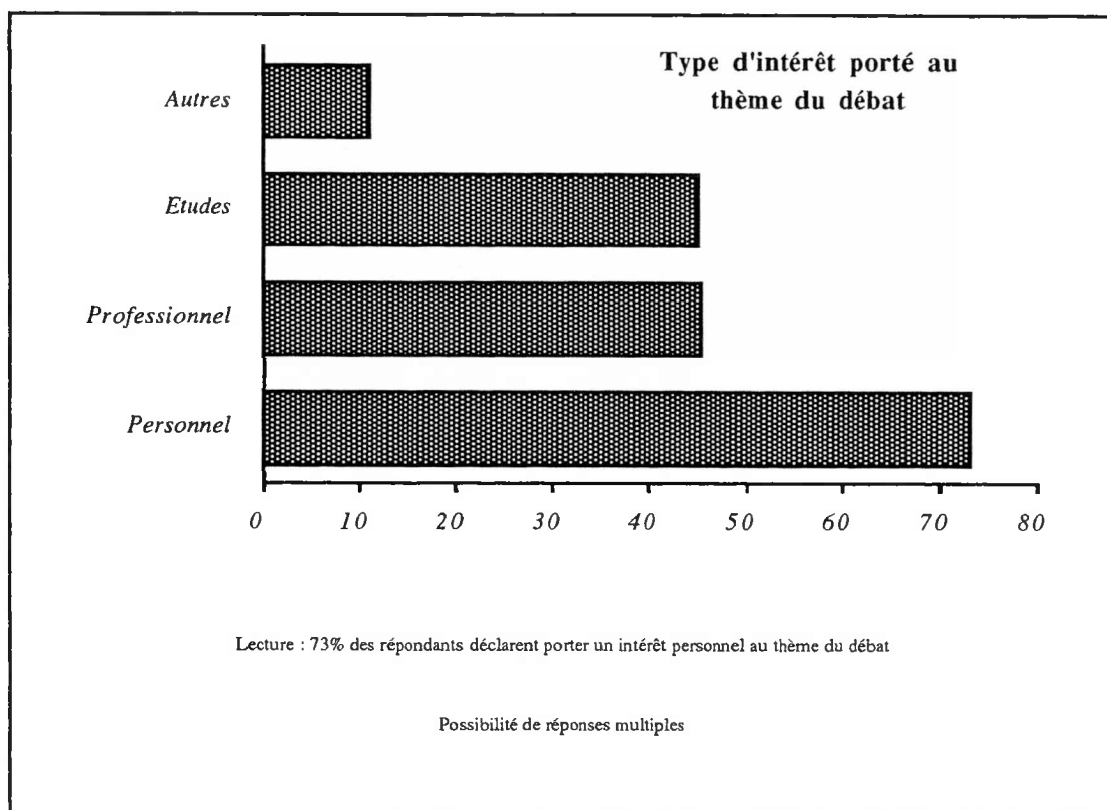
Répartition des intérêts professionnels selon les thèmes
(en effectifs)

Thèmes / Intérêts professionnels	Télé vision	Lecture/ Ecriture	Litté rature	Philo sophie	Design	Musique	Archi tecture	Art	Histoire	Théâtre	Photo graphie	Actualité
Métier de l'audiovisuel	4	4	0	3	2	0	0	4	1	0	2	0
Métiers des Arts & Spectacle	2	17	10	9	1	4	3	25	0	6	12	0
Métiers du livre et de l'écriture	1	19	6	7	7	1	1	4	4	1	9	1
Architectes/ designers	0	2	4	0	8	1	12	1	0	0	1	0
Personnel Santé & Social	0	8	4	14	0	0	2	2	3	0	1	1
Enseignants/ Chercheurs	2	23	19	15	4	3	4	7	11	3	4	8
Etudiants	11	33	32	26	26	13	22	29	9	8	44	7
Techniciens de conception	0	6	8	12	3	1	3	6	4	0	2	2
Techniciens d'exécution	1	3	3	4	1	0	1	1	0	1	1	1
Ouvriers	1	1	0	1	0	0	0	1	0	0	0	0
Inactifs	1	8	10	10	1	1	1	4	2	7	2	3
Total	23	124	96	101	53	24	49	84	34	26	78	23

N = 715

3.2. l'intérêt déclaré

L'intérêt professionnel, lorsqu'il peut être établi, est-il pour autant reconnu et avoué ? En recherchant à quel intérêt le public rapportait sa participation au débat, nous avons pu circonscrire ce domaine de l'aveu.



L'intérêt personnel apparaît comme le premier type d'intérêt déclaré. Ainsi, 73% des répondants affirment participer aux débats soit pour parfaire leur culture générale, soit encore pour avoir un aperçu de l'ambiance, soit tout simplement par curiosité. Mais, à égalité et pour 45% des réponses, nous retrouvons l'intérêt professionnel et l'intérêt commandé par les études poursuivies. Dans la mesure où il était possible de fournir plusieurs réponses, cela revient à dire que bien des « intérêts personnels » se doublent d'un « intérêt professionnel » ou d'un « intérêt pour les études ». Globalement donc,

le public reconnaît porter un intérêt au débat auquel il assiste, et semble même loin de méconnaître la nature de cet intérêt.

Si maintenant, nous recherchons, selon les thèmes des débats, à quel type d'intérêt se réfère le public, et à l'intérieur de chaque type d'intérêt quel est le thème qui bénéficie le plus de ce type d'intérêt, nous constaterons plusieurs choses :

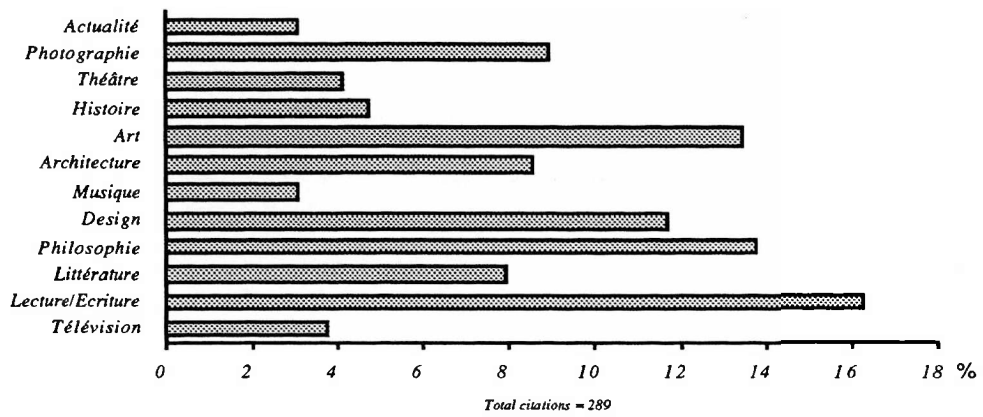
* les intérêts professionnels prennent nettement le pas sur les intérêts personnels dans les cas suivants : "photographie", "art", "architecture", "design" et "télévision". C'est-à-dire là où nous avons vu se faire en faveur d'un, parfois de deux, « intérêt professionnel » la répartition du public du thème considéré.

* l'intérêt personnel s'affirme un peu plus dans le cas de la "philosophie", de la "littérature" et de la "lecture/écriture" ; c'est-à-dire là où plus de deux « intérêt professionnel » se disputaient les faveurs du public. Pour la "philosophie", thème sur lequel nous nous sommes déjà penché, on conçoit très bien que le *personnel de la santé et du social*, ou les *techniciens de conception*, appréhendent principalement sous la catégorie de l'intérêt personnel leur participation, sans que cela viennent contredire ce que nous énoncions plus haut.

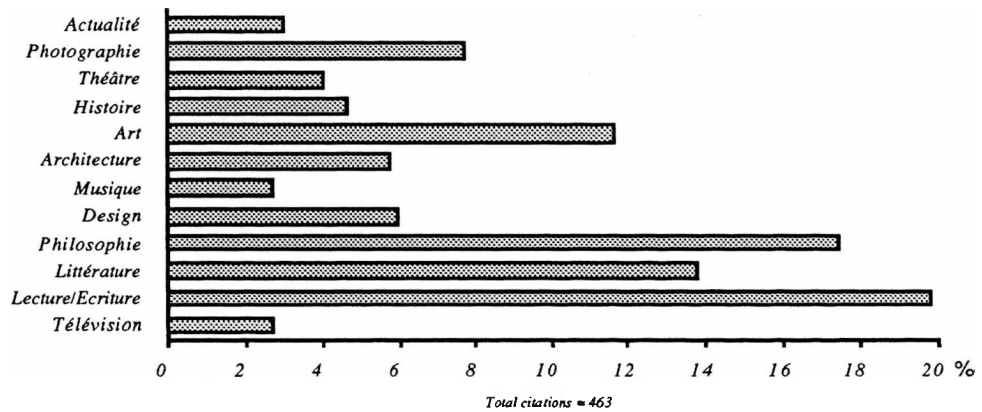
* pour les étudiants, ou plutôt ceux qui déclarent avoir un intérêt relatif à des études, celui-ci prend le pas sur l'intérêt personnel dans le cas de la "photographie", de l'"architecture", du "design", de la "musique" et de la "télévision". C'est-à-dire là où les étudiants formaient, à un ou deux points de pourcentage près, la majorité des participants du thème. L'intérêt personnel s'affirme plus pour les thèmes relatifs à la "philosophie", la "littérature" et "lecture/écriture".

LES CENTRES D'INTERET DU PUBLIC

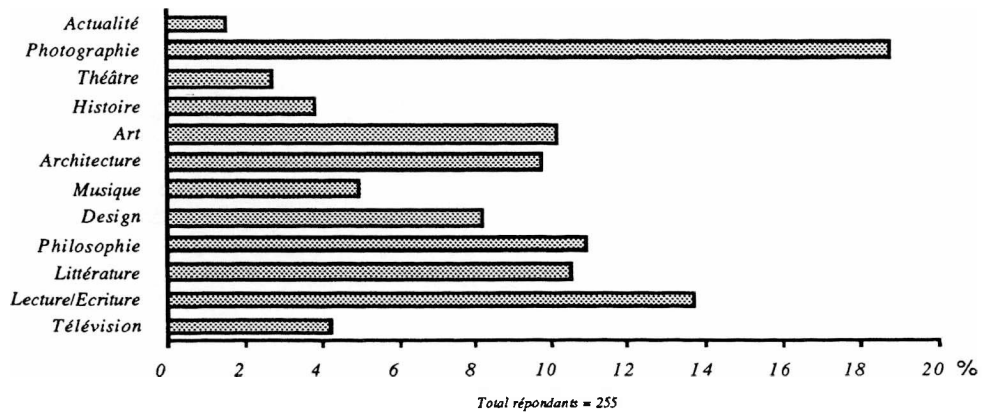
Intérêt professionnel



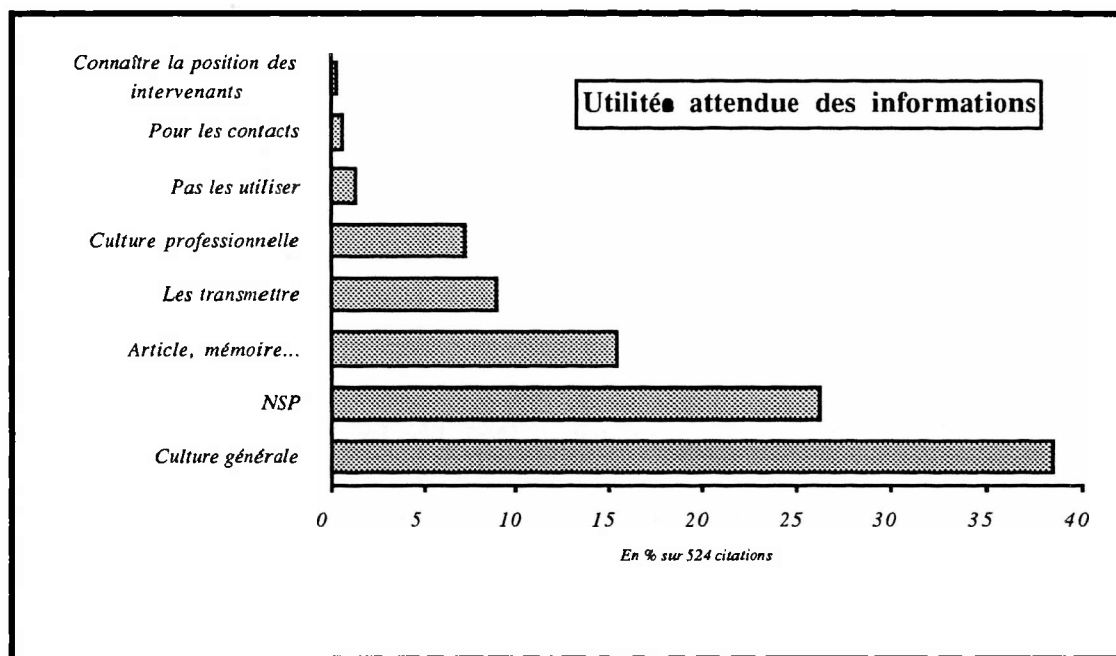
Intérêt personnel



Intérêt relatif à des études



Par ailleurs, et à la différence de ce qui a pu être observé à l'intérieur de la BPI⁹, le public des débats a très majoritairement une idée de ce qu'il vient chercher. 26% seulement déclarent ne pas avoir d'attente préfixée à l'endroit du débat auquel ils assistaient.



Pour les autres, Ils sont 38% à venir parfaire leur culture générale, 32% à avoir un objectif bien défini pouvant varier de la prise de contacts (1%) à la contribution à la réalisation d'un mémoire universitaire (15%), en passant par un approfondissement de sa culture professionnelle (7,5%) ou une mission pédagogique (8,5%).

Il est remarquable que seuls 3% des répondants déclarent ne pas avoir d'utilisation prévue de ce que peut leur apporter le débat. Près des 3/4 ont une approche utilitaire des débats, et le 1/4 restant, qui déclare ne pas savoir, ne fait pas pour autant preuve

⁹ voir BARBIER-BOUVET (Jean -François) et POULAIN (Martine), *Publics à l'œuvre, pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou*, Paris, La Documentation Française, 1986.

de dilettantisme. Il est en tout cas manifeste que le débat est une manifestation à l'endroit de laquelle il existe une attente du public, et que celle-ci se distribue vers deux pôles : l'épanouissement culturel et la connaissance utile.

D'ailleurs, si l'on se reporte aux déclarations faites lors des entretiens (voir supra page...), ce qui est attendu d'un débat : c'est qu'il apporte quelque chose. Pour reprendre la formulation de l'un de nos interlocuteurs : « un bon débat, c'est un débat dont je sors avec l'impression d'avoir appris quelque chose. » (N° 327) Participer à un débat -et sur ce point tous nos indices convergent-, ce n'est pas une activité vide de sens, ce n'est pas une activité dans laquelle y aller « pour soi » s'exprime sous la forme du « pour rien » comme c'est le cas de ceux qui, déambulant dans le Centre, le feraient sans autre but, pour rien, c'est-à-dire pour eux-mêmes ¹⁰. Participer à un débat, c'est toujours faire quelque chose et, presque toujours, le faire pour quelque chose ou pour quelqu'un -soi-même ou un tiers, individuel ou collectif, réel ou imaginé-.

On ne se rend donc pas à un débat par hasard. Nos interlocuteurs nous l'ont rappelé, il y a toujours de puissants mobiles à la participation à un débat. Parmi ceux-ci, nous l'avons vu, il y a l'« intérêt professionnel » qui peut même parfois aller jusqu'à l'usage professionnel direct. Ainsi cet interlocuteur :

« Les autres débats auxquels j'ai assisté, c'était dans le cadre de mon activité, avant la retraite, à la D.. où j'étais sous-directeur des publications. (...) Maintenant mon champ est plus restreint. Je m'intéresse à ce qui touche, de près ou de loin, à ma recherche, c'est-à-dire la presse et la photo. Il y a eu deux ou trois débats ces temps-ci sur ces sujets, à ceux-là j'y assiste. » (N° 650)

A un autre pôle, mais tout aussi intéressé, il y a l'intérêt personnel. Celui qui coïncide aussi bien avec la généralité de la culture qu'avec la singularité de la passion artistique ou littéraire. Et, lorsque cet intérêt personnel s'exprime en termes de complément indispensable, de rattrapage d'une culture générale sacrifiée pour quelques spécialités à haute scientificité mais à faible pouvoir d'épanouissement personnel, nous retrouvons très rapidement une figure connue du rapport aux œuvres de l'esprit : l'honnête homme de la période classique. Autre forme de rattrapage, celle revendiquée

¹⁰ Ibid.

et pratiquée par des femmes désormais dégagées de certains types de contraintes domestiques :

« J'ai deux enfants et j'ai été seule avec eux et donc pendant un bon bout de temps je n'avais pas de temps libre du tout, j'avais l'impression d'être débordée par le travail, les enfants, tout. C'était quand même un problème de les laisser seuls. Ce qui fait qu'à partir du moment où j'ai pu les laisser seuls, les occuper autrement sans être là, ça a été le défoulement, l'envie de sortir tout d'un coup, même à huit heures du soir...Il y a eu comme cela une boulimie. » (N° 137)

Cette fonction, rétrospectivement attribuée pour le moins, aux débats du Centre Georges Pompidou semble rendre compte de deux logiques intentionnelles : celle du participant qui, à propos d'un thème donné, à l'occasion de la présence d'une personnalité ou au sein d'un programme auquel il a déjà souscrit, vient parfaire son bagage culturel ; et celle de l'institution qui, réalisant en cela son "programme génétique", permet à ceux qui n'avaient pu le faire l'accès à certains produits et manifestations culturels. Ce disant, la sociographie du public des débats nous l'a appris, c'est au sein d'un public déjà, et par ailleurs, réputé cultivé que se fait cette ouverture culturelle. Autrement dit, nous rencontrons là un phénomène bien connu de renforcement du trait caractéristique dominant. C'est son potentiel de connaissances et, tôt ou tard, de prestations culturelles que l'on vient conforter. En recherchant ainsi le « complément » jugé indispensable, on cherche à satisfaire -d'abord à ses propres yeux- à l'exigence sociale -elle-même variable- de l'homme cultivé. Ce faisant, et pour renouer avec une problématique largement répandue, la possession d'un capital culturel initial -hérité ou socialement acquis- reste une condition forte pour pratiquer les débats du Centre Georges Pompidou comme d'éventuels moyens d'élargissement ou de renforcement de ce capital culturel de départ.

Toutefois, remarquons-le, un tel processus, comme peut-être celui de son acquisition initiale, pour ceux qui ne pouvaient prétendre à l'héritage, n'opère pas « en soi ». Il opère, lui aussi, sous condition. La condition ici, nous venons de l'évoquer, est celle qui résulte de la politique intentionnelle du Centre Georges Pompidou : politique délibérée d'ouverture, déjà symboliquement énoncée à travers son architecture, et empiriquement colportée par la rumeur.

Cette possible rencontre entre les attentes de celui qui aspire à quelques lumières en de nouveaux domaines et le déverrouillage institutionnel est l'expression d'une forme de démocratisation de la culture. Cela, si nous entendons bien par là l'accès, pour

d'autres que ceux qui y recouraient déjà, à de nouvelles consommations culturelles. Cette ouverture à de nouveaux horizons de ce qui restera, malgré tout et au dam de ceux qui établissent une équivalence stricte entre démocratie et consommation de produits culturels standardisés, une expression de la « culture cultivée », est aussi une rupture de la clôture à l'intérieur de laquelle se serait poursuivi, sans cette rencontre, ces activités culturelles. C'est sûrement pourquoi les débats du Centre ne sont pas tenus, chez nos interlocuteurs, pour des activités réservées à un cercle d'initiés, dans lequel on ne serait admis qu'au terme d'une initiation plus ou moins formelle. Car même si l'on y trouve de l'interconnaissance, celle-ci ne transforme pas le débat en coterie se refermant sur elle-même, et partant, se fermant aux autres dans le but de préserver pour soi ce qui devient dès lors un privilège.

3.3. le dilettantisme

L'analyse en termes d'intérêts professionnels ou de rattrapage culturel n'interdit nullement de faire une place à ce que l'on peut appeler le plaisir esthétique. En effet, les 73% de répondants à l'enquête par questionnaire qui déclarent poursuivre un « intérêt personnel » en assistant aux débats du Centre Georges Pompidou n'ont pas tous également en vue la possibilité de l'inscrire dans le champ de leur profession ou le désir de combler ce qu'ils estiment être des lacunes culturelles. L'« intérêt personnel » recouvre aussi un mode de participation qui laisse une bonne place à ce que nous qualifierons ici de « dilettantisme ». C'est-à-dire, selon l'acception étymologique du terme, la capacité de s'adonner par simple plaisir à une activité.

Par comparaison avec les autres types de participation jusqu'alors envisagés, nous trouvons là une sorte de gratuité, ou, si l'on préfère, un usage non-utilitariste du débat. En quelque sorte, la rentabilité du débat ne s'apprécie pas à des effets extrinsèques, elle ne se mesure pas à d'autres critères qu'à celui de l'existence du débat lui-même. C'est pourquoi, à l'opposé de ceux qui ne voient dans la polémique qu'un exercice stérile, un exercice dans lequel se diluerait le caractère sensé que l'on confère à l'échange d'idées que doit rester le débat, d'aucuns y trouveront une source de plaisir.

Si parfois c'est l'affrontement des rhéteurs qui plaît, d'autres fois ce peut être un plaisir tendant à la complaisance, celui du disciple toujours subjugué par la parole du maître. A moins qu'il ne naisse tout simplement du charme de cette parole. Dans ce cas, il suffit de se laisser prendre par cette parole et de s'en délecter.

L'attente, ici, renvoie à une démarche de séduction. Ce qui laisse d'ailleurs entendre que ce public est également foncièrement réceptif.

Autrement dit, l'échelle d'utilité n'est pas la seule à devoir être considérée pour décrire les motivations du public. Une échelle de plaisir vient s'y entremêler autorisant différentes déclinaisons des termes de la première, mais aussi, l'expression d'une forme de gratuité du débat.

Certes, la gratuité n'a rien d'absolu, la recherche du plaisir esthétique reste socialement signifiante, et il n'y a pas lieu de verser dans des considérations plus ou moins éthérées de l'art et de la culture. Mais la réduction de la participation à la simple expression d'une inscription sociale, à la seule manifestation d'un « intérêt » de caste ou de classe, ne peut non plus avoir cours.

Sans ignorer le gain symbolique et les usages stratégiques de distinction que peut autoriser la participation aux débats du Centre Georges Pompidou, voire, tout simplement, la fréquentation du Centre lui-même, nous accorderons au public des débats le loisir d'inscrire son choix de participation dans une démarche réfléchie, objectivable -c'est-à-dire susceptible de fournir des « raisons » -, et efficiente.

Nous pouvons difficilement déceler des logiques manipulatoires dans la participation du public, sauf, -hypothèse fort coûteuse sur le plan théorique-, à conférer, en dernière instance, le sens des actions humaines à quelques hypostatiques entités sociologiques.

Quels que soient le cadre d'interprétation métasociologique et les options méthodologiques que l'on peut faire valoir, il reste qu'au niveau de la relation que l'on peut établir entre une action et ses mobiles : intentions, visées, attentes et autres motifs de l'agent qui exécute l'action, ceux-ci suffisent souvent pour comprendre la raison d'être de ladite action.

En somme, les raisons pour lesquelles nos interlocuteurs nous disent avoir participé à tel ou tel débat ne sont pas, par elles-mêmes, entachées d'erreur. Nos interlocuteurs n'ont pas besoin de procéder à l'illusion pour atteindre un objectif souhaité,

stratégiquement recherché, et, en même temps, percevoir le solde des effets non prioritairement voulus de la stratégie mise en œuvre.

Autrement dit, les bonnes raisons fournies par nos interlocuteurs sont suffisantes pour appréhender les objectifs qu'ils peuvent poursuivre. Ce qui ne veut pas dire que ces « raisons » fournissent la « vérité », le sens indubitable de leurs actions. Nous ne sommes pas ici dans le registre de la parole révélée mais dans celui de la compréhension¹¹.

Cela dit - très schématiquement il est vrai-, l'intérêt personnel lorsqu'il se présente comme ne possédant pas d'autre fin que celle de répondre aux attentes auto-centrées de la personne elle-même, de combler ses aspirations au plaisir esthétique, de l'entretenir dans l'état de félicité que procure l'émotion artistique, bref, de lui faire retrouver les conditions kantienne du jugement du goût, est à tenir, au même titre que les autres types d'intérêt, pour un réel mobile de participation.

3.4. L'intérêt confirmé

De manière générale, la motivation du public -au sens d'une capacité de mobilisation de ses ressources- pour les débats auxquels il assiste- quelles que soient d'ailleurs les raisons qu'il donne de sa participation- peut être tenue pour bien établie.

Plus de 35% du public enquêté affirme avoir lu, vu ou entendu dans la semaine écoulée un document se rapportant au thème traité lors du débat. Pour plus d'un tiers donc l'intérêt -dont témoigne la présence au débat- se confirme. Même s'il pouvait être de fraîche date (l'interrogation se restreignait à la semaine écoulée) ou, *a contrario*, ancien mais non réactivé dans la précédente semaine, l'intérêt porté au débat par cette fraction du public est indéniablement suscité par son contenu. Cette attention préalable confirme que la pratique du débat n'est pas conçue comme une

¹¹C'est d'ailleurs parce que l'on présuppose ce lien que l'on peut utiliser la technique de l'entretien comme méthode d'investigation. Si on ne le présuppose pas, il devient nécessaire d'avoir recours à une grille d'analyse préalable, bien souvent à un méta-discours analytique.

consommation passive, une espèce de temps mort seulement envahi par la présence et la parole des autres, peut-être une sorte d'exorcisme face ou devant une possible vacuité de son existence. De fait, nous n'avons pas rencontré, au cours des entretiens réalisés, de représentants de cette catégorie des « égarés ». Plus généralement, nos observations nous ont rarement permis d'attester que, au-delà de quelques unités, certains participants se méprenaient quant aux interactions qu'il est possible de développer en ces lieux, et adoptaient par conséquent des comportements inadaptés. A l'occasion, un « illuminé » se manifestera - principalement par ses ourances, et ses déphasages-, un « marginal » se fera reconnaître par quelques propos schatologiques et provocateurs. Mais cela ne va guère plus loin. Et bien des débats n'accueillent qu'un public au comportement idoine.

Son attitude est même plutôt studieuse. Nombre de débats se déroulent devant un véritable auditoire, bloc-note sur les genoux et stylo en main. La prise de notes est des plus courantes et l'attention aux propos des orateurs se mesure au peu de mouvement que l'on enregistre dans la salle et à la quasi absence de bruit de fond. En somme une attitude bienveillante, attentive et, une nouvelle fois, intéressée du public.

Ceci se trouve encore confirmé par les déclarations d'intention du public : à 48% il se déclare prêt à assister à un autre débat, organisé par le Centre Georges Pompidou sur le même thème. De fait, on sait par ailleurs que tous thèmes confondus cette fois, c'est 55% du public qui reviendra au moins une autre fois assister à un nouveau débat organisé par le Centre. Et, près de 35% d'entre eux risquent de revenir à au moins quatre autres débats.

Par conséquent, la déclaration d'intention peut être prise au sérieux et témoigne bien que l'intérêt pris à la participation à un débat relève peu de la simple curiosité.

**Fréquentation du Centre Georges Pompidou au cours de l'année 1990
selon le thème du débat.**

(en pourcentage)

	<i>Première fois</i>	<i>moins de 5 fois</i>	<i>De 5 à 10 fois</i>	<i>Plus de 10 fois</i>	<i>Presque tous</i>
Télévision	48	48	0	4	0
Lecture/Ecriture	42	40	13	4	1
Littérature	48	38	8	4	2
Philosophie	50	29	17	3	1
Design	34	40	21	2	4
Musique	40	40	4	12	4
Architecture	43	33	16	6	2
Art	47	38	11	4	0
Histoire	44	38	6	12	0
Théâtre	41	33	19	4	4
Photographie	48	35	14	4	0
Actualité	57	26	9	9	0
Ensemble	45	36	13	5	1

Si nous considérons seulement les participations supérieures à cinq fois dans l'année : en moyenne, et tous thèmes confondus, cela représente 19% des participants. Selon le thème un classement de ces participations donne dans l'ordre : Le *théâtre* et le *design*, à égalité de pourcentage (27%), puis l'*architecture* (24%), la *philosophie* (21%) et la *musique* (20%), pour ceux qui se situent au-dessus de la moyenne. Pour les autres, sauf pour les débats liés conjoncturellement à une exposition, la *télévision* par exemple, les taux ne sont que légèrement inférieurs. Il n'y a pas dichotomisation de la fréquentation selon les thèmes des débats.

CHAPITRE 3

SOCIOGRAPHIE SOMMAIRE DU PUBLIC

1. Le sexe

Le public interrogé se partage de manière sensiblement égale entre les hommes et les femmes. Les premiers représentent 49% de l'échantillon et les secondes environ 51%. Cet équilibre des sexes qui, il y a quelques temps déjà, aurait pu apparaître comme une particularité du public des débats, confirme l'observation faite auprès du public de l'ensemble du Centre Georges Pompidou, par Nathalie Heinich en 1986 et selon laquelle : « la traditionnelle sous-représentation du public féminin tend à s'atténuer »¹. On peut même préciser que, s'agissant du public des débats, le ratio sexuel se fait un peu plus nettement en faveur des femmes, sans déboucher pour autant sur une configuration d'hyper-féminisation dudit public.

¹ Cf. Nathalie Heinich, *Enquête sur le public du Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou*, ADRESSE, 1986, ronéo.

2. L'âge

La répartition par âge du public interrogé confirme également les tendances déjà observées pour l'ensemble du Centre ². Nous constatons que 65% des répondants ont de 18 à 35 ans, tandis que seulement 1,2% a moins de 18 ans. 10,4% ont plus de 55 ans, et 23,6% de 36 à 55 ans. Ce qui permet de dire que le public des débats est majoritairement constitué de jeunes adultes.

En effet, les moins de 18 ans ne fréquentent pratiquement pas les débats organisés par le Centre. Les scolaires ne forment donc pas un public privilégié des débats. Quant aux plus âgés, c'est une petite minorité qui est attirée par la formule des débats. Ce qui veut donc dire que ces derniers ne sont pas massivement investis au titre d'activité de la « seconde carrière » ³. La participation aux débats est plutôt l'apanage des classes d'âge de la maturité.

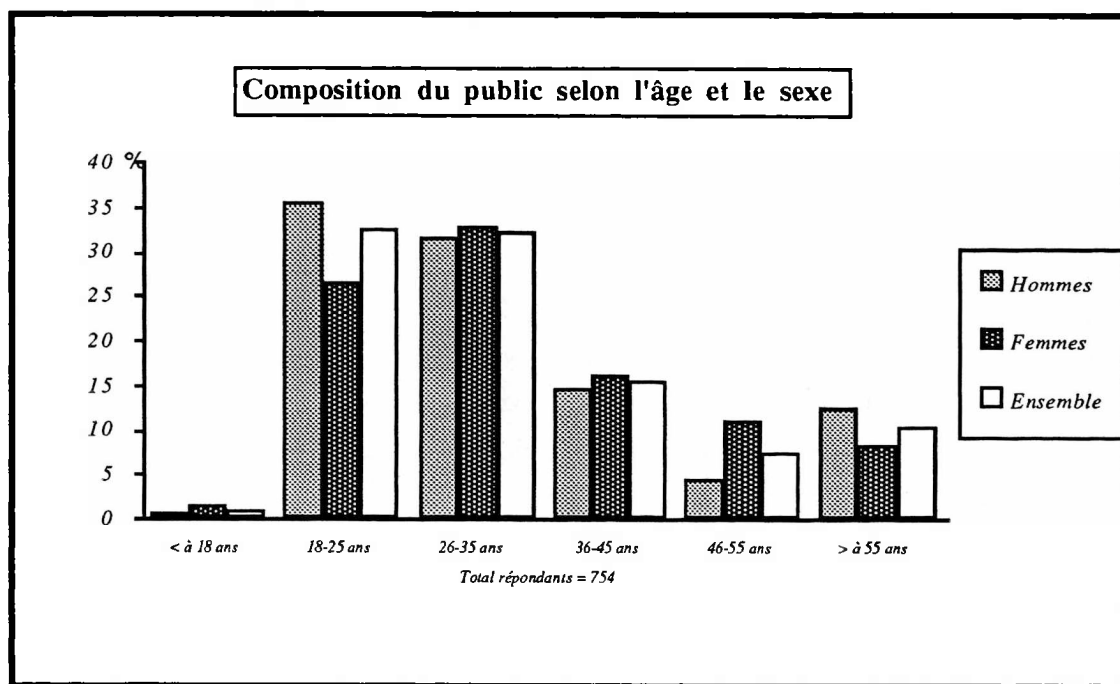
Si nous donnons un sens étendu à cette dernière, c'est-à-dire si nous rassemblons les classes d'âges allant de 18 à 45 ans, c'est plus de 80% du public que nous rencontrons. Dans une acception plus restreinte, en excluant donc les 18-25 ans, c'est encore près de la moitié du public, 48%, que nous retrouvons.

2.1. âge et sexe

La répartition par sexe n'est en effet pas aussi discriminante que la répartition par âge. Les deux sexes sont à peu près également représentés dans toutes les classes d'âge, si ce n'est pour le public âgé de 46 à 55 ans, classe d'âge où les femmes comptent pour 73% (*Cf graphique ci-après*).

² Idem. En 1986 et pour l'ensemble du Centre, les 15-18 ans représentaient 3% ; les 18-25 : 41,6% ; les 26-35 : 32,3% ; les 36-45 : 12,9% ; les 46-55 : 5,6% ; les 56-65 : 2,7% ; et les + de 65 : 1,7%.

³ Pour reprendre le titre de l'ouvrage de X. Gaullier, *la deuxième carrière*, Paris, Seuil, 1990.



2.2. âge et activité

Nous avons d'ailleurs ici les deux principales composantes du public des débats. Puisque, dans une sociologie descriptive en termes d'âges et d'activités, nous avons une première masse âgée de moins de 25 ans et le plus souvent étudiante, et une deuxième, sensiblement plus importante, formée d'individus ayant entre 26 et 45 ans, le plus souvent « cadres » ou « professions intermédiaires ».

Pour avoir un premier tableau du public qui fréquente les débats du CGP, nous pouvons adjoindre, à ces deux premières masses, une troisième, d'un poids au moins trois fois moindre, formée des plus de 55 ans, et dont bon nombre sont des retraités ou pré-retraités.

2.3. activité et sexe

Sauf pour ces derniers, chez qui les hommes sont plus de trois fois plus nombreux que les femmes, le sexe se révèle peu discriminant. Un léger avantage pour les femmes chez les « cadres » et « professions intermédiaires », un très léger en faveur des hommes chez les « étudiants ».

3. L'activité professionnelle

Le tableau ci-dessous, établi sur la base de 716 répondants, fait apparaître qu'il existe bien une répartition selon deux grandes masses dominantes quant à l'activité professionnelle du public. Dans des proportions supérieures au tiers de la population interrogée, « cadres et professions intellectuelles supérieures » et « étudiants », pour s'en tenir à la nomenclature de l'INSEE, s'imposent comme les deux principales composantes du public des débats. En tout cas, comme les deux grandes figures sociologiques qui hantent ce public.

Répartition du public selon la PCS

P C S	Effectifs	Pourcentage
Agriculteurs	0	0
Art., com. et chefs d'ent.	4	0,5
Cadres et Prof.Intell.Sup.	278	39
Professions intermédiaires	102	14
Employés	17	1,5
Ouvriers	4	1
Retraités	41	6
Inactifs	9	1
Etudiants	261	37
TOTAL	716	100
Non-répondus	43	

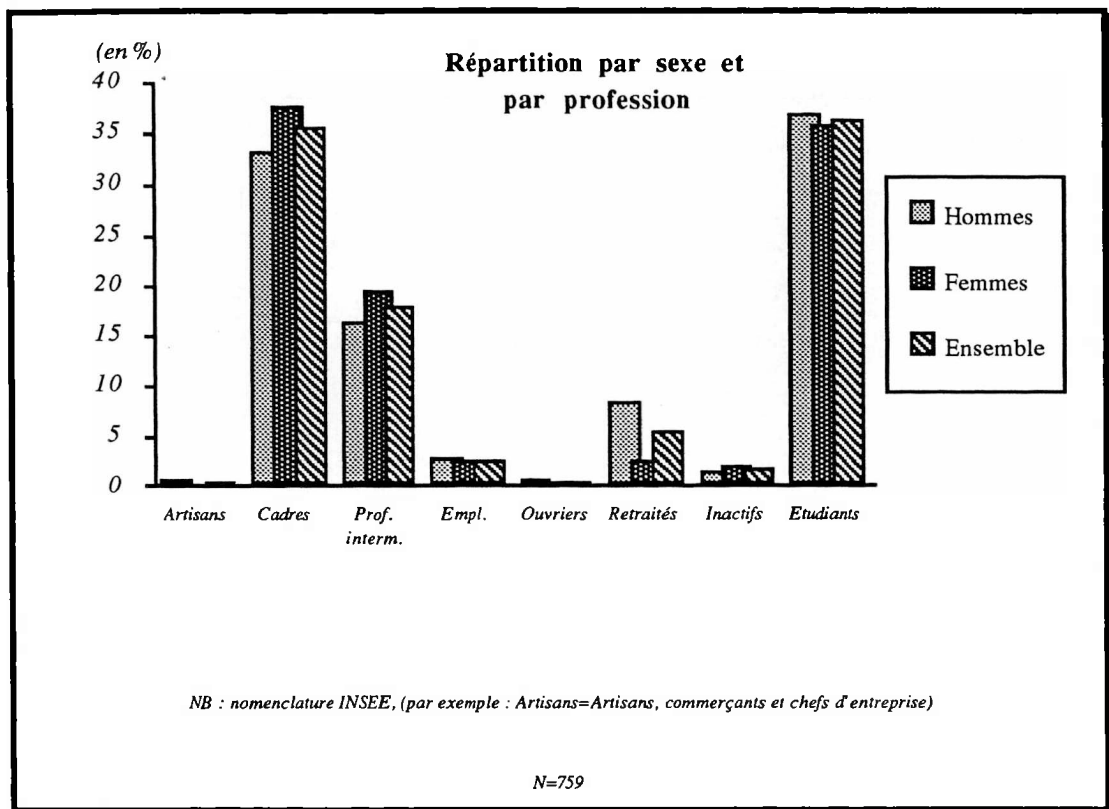
Ceci expliquant cela, on aura remarqué l'inexistence des « agriculteurs » dans ce public, la quasi inexistence des « artisans-commerçants-chefs d'entreprise », des « ouvriers », des « employés » et des « inactifs » (femmes au foyer et autres inactifs). Quant aux « professions intermédiaires », leur poids relatif est des plus modérés, mais elles participent, avec les « cadres et professions intellectuelles supérieures » et les « étudiants », à la formation des 90% du public des débats. On le verra ci-après, leur appréhension sous forme de PCS introduit peut-être plus de distinction qu'il ne convient avec la catégorie « cadres et professions intellectuelles supérieures ».

La catégorie « étudiants », pour sa part, peut être maintenue à l'écart à cause de l'absence d'activité professionnelle *stricto sensu*. La distribution des diplômes, d'une part, et puis, ce que nous appellerons par la suite, les *intérêts professionnels*, viennent en effet atténuer bien des écarts entre ces deux catégories d'actifs.

Quant à la variable "sexe", elle n'apparaît toujours pas discriminante.

Répartition du public selon la PCS et le sexe
(en pourcentage)

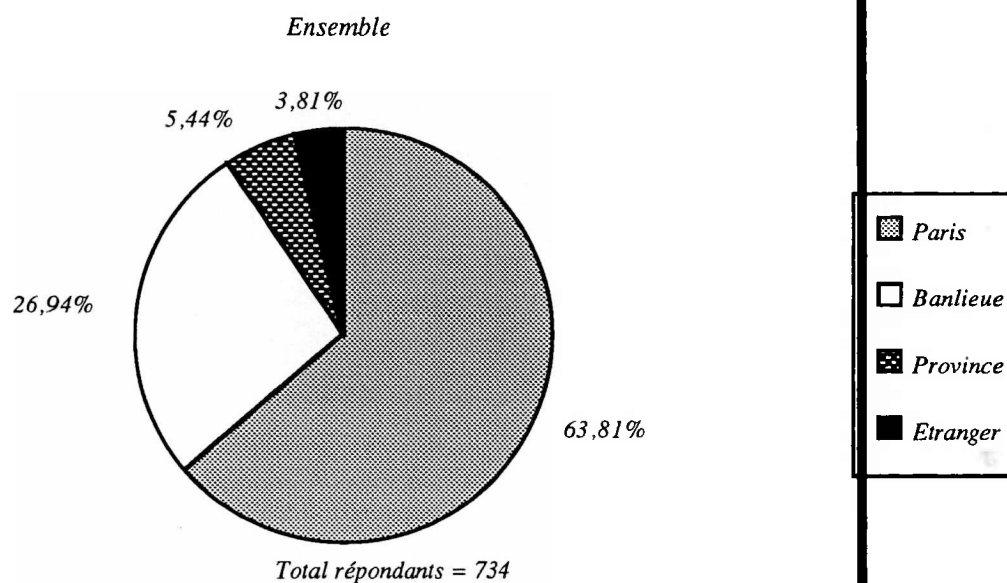
	Homme	Femme	Ensemble
Agriculteurs	0	0	0
Artisans	1	0	0,50
Cadres et P.I.S.	37,5	41	39
Intermédiaires	14	14	14
Employés	1,5	2	2
Ouvriers	1	0	0,5
Retraités	7,5	4	6
Inactifs	1	2	1
Etudiants	36,5	37	37
TOTAL	100	100	100



Il semble donc que l'on puisse arrêter quelques conclusions. Par exemple affirmer que le "dualisme sexuel" est scrupuleusement respecté au sein du public. Et que, en tenant l'âge pour une variable corrélée à l'activité professionnelle, c'est bien cette dernière qu'il faut interroger pour affiner plus avant notre représentation du public des débats.

4. L'origine géographique

Origine géographique du public des débats



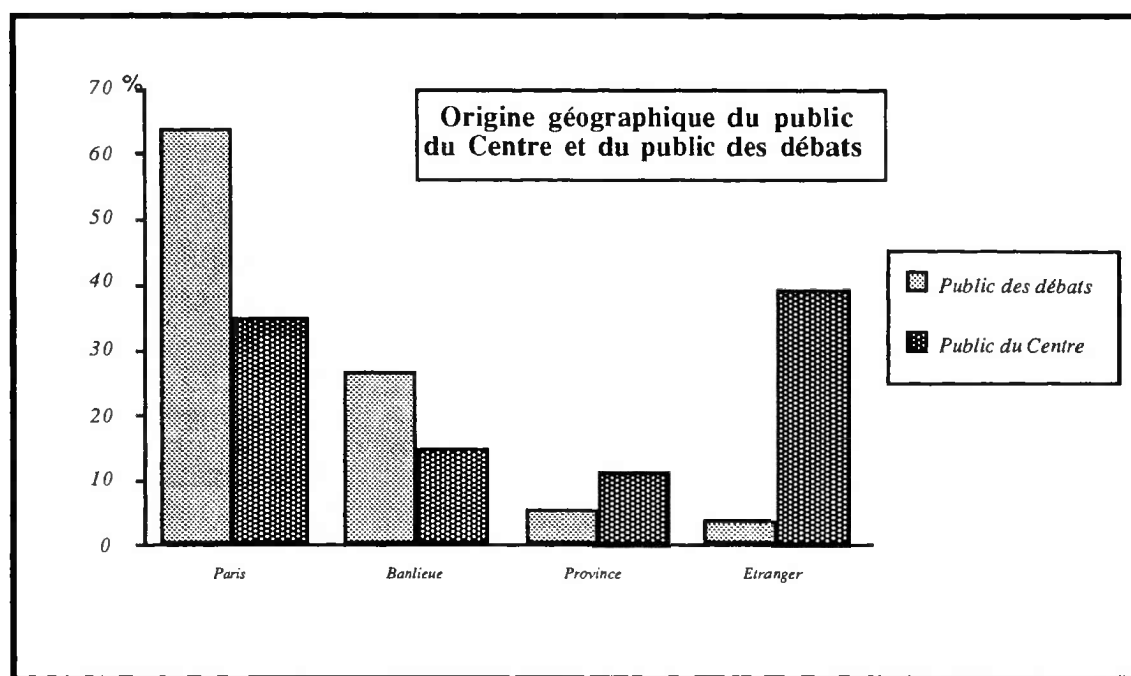
Une nouvelle fois, l'origine géographique du public des débats vient faire écho à ce que l'on sait par ailleurs du public du Centre en général. Mais c'est un écho qui se fait avec beaucoup de distorsion. Alors que le public du Centre de 1986 était originaire de

Paris et de sa banlieue à raison de 58% ⁴, il l'est pour plus de 90% lorsqu'il s'agit, en 1991, des débats. 13% du public passant les portes du Centre venaient de province et 27% de l'étranger, il n'en reste que, respectivement, 3,4 et 3,1 qui assisteront à un débat. Si l'on accepte cette fiction statistique, on peut dire que les débats du CGP réalisent une sélection drastique en faveur du public de la région parisienne (voir graphique ci-après).

Si l'on s'adresse maintenant à une source plus optimiste pour ce qui est de la répartition du public en général, le même constat d'ensemble prévaut. Toutefois l'amplitude des écarts est encore plus marquée.

Les données sociologiques portant sur le public du Centre Pompidou fournies à l'occasion de l'exposition "*Le visiteur et son double -janvier/mars 1987-*" établissaient, en effet, que public local et public touristique (province et étranger) comptaient chacun pour 50%. La comparaison de l'origine géographique du public du Centre et de celui des débats fait bien ressortir que le public des débats est totalement différent du public touristique.

⁴ Idem. Le rapport note que : « la répartition du public selon l'origine géographique n'évolue guère, si ce n'est par une augmentation des parisiens (Paris intra-muros : 40,7%) au détriment des provinciaux (13,4%). Les banlieusards augmentent très légèrement ainsi que les étrangers » (p. 15).



Source pour le public du centre :

Données sociologiques du public du centre Georges Pompidou (extrait de l'exposition "Le visiteur et son double" /janvier-mars 1987)

La différence la plus flagrante concerne les étrangers. La plupart des étrangers que l'on rencontre dans le Centre s'y trouve en qualité de touriste. Soit qu'ils pratiquent la découverte individuelle, soit qu'ils se font collectivement guider par quelque « Tour operator ». Pour eux le Centre Beaubourg est d'abord un lieu symbolique, un monument que l'on visite. Visite que l'on peut étendre au musée ou à une exposition, mais qui ne permet pas assister à un débat. Le débat, par nature, notamment parce que pour en tirer parti cela suppose que l'on puisse en comprendre le contenu, ne relève pas des activités touristiques. Et, les étrangers qui fréquentent les débats ne sont donc pas des « touristes », mais des « non-nationaux ».

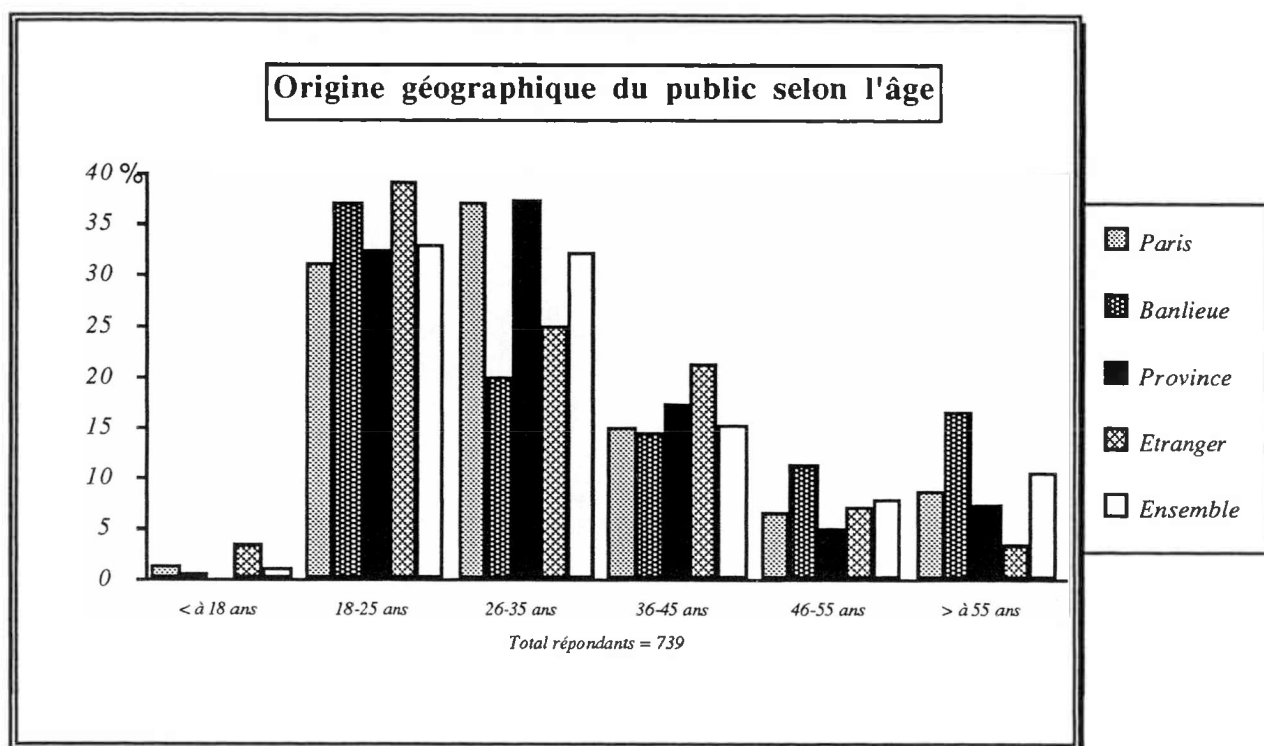
Pour tenter d'expliquer la présence quasi hégémonique des habitants de Paris et de la banlieue parisienne aux débats, on pourra mobiliser quelques arguments : l'heure des débats et leur déroulement en semaine, ainsi que le mode de diffusion de l'information sur la programmation, font obstacle à un déplacement depuis la province. Par contre, ils favorisent tous ceux qui travaillant, ou résidant, à Paris vont pouvoir facilement,

l'activité journalière achevée, se rendre au Centre, et éventuellement participer à un débat ⁵

Cette partition géographique des publics doit encore renvoyer à des motivations de nature différentes. On peut penser que, pour le public parisien et banlieusard, public de proximité, l'aspect « touristique » du Centre doit certainement disparaître au fur et à mesure des venues pour laisser une plus large part à son aspect « d'outil culturel ». Dun côté nous aurions des motivations « curieuses », de l'autre, des motivations « fonctionnelles ».

Cette partition est toutefois à manier avec précaution. En effet, le croisement de l'origine géographique et de l'âge des répondants nuance quelque peu la dichotomie (voir graphique ci-après).

⁵ Lors des entretiens on nous le dira à plusieurs reprises, la facilité d'accès et les horaires d'ouverture sont des facteurs favorables à la fréquentation du Centre et des débats. Ainsi cette femme, cadre dans une banque : *« Je ne peux pas aller dans la journée, et puis il y a trop de monde. Par contre je trouve très agréable, le soir, de faire un petit crochet avant de faire autre chose parfois, seule, comme cela, parce que j'ai ma carte et que je peux rentrer. C'est l'avantage des cartes. Je le fais moins pour le Musée d'Orsay ou ..., parce que même si j'ai la carte, c'est un détour que je fais, tandis que la proximité du Centre Georges Pompidou fait que ça m'esr plus facile. »* (N° 563)



Ce graphique fait apparaître que les étrangers qui assistent aux débats sont majoritairement jeunes. Ce qui viendrait conforter l'idée qu'ils sont non des « touristes », mais plutôt des « étudiants étrangers ». Etudiants étrangers pour lesquels les motivations à participer aux débats du Centre Georges Pompidou peuvent être similaires à celles des étudiants parisiens ou banlieusards qu'ils risquent fort d'ailleurs de côtoyer quotidiennement et auprès de qui ils ont peut-être appris à pratiquer le Centre. Ce qu'ils font d'ailleurs -si on les situe tous dans la classe des 18-25 ans-, dans les mêmes proportions que leurs collègues autochtones.

Ce graphique fait apparaître également que les banlieusards jeunes se déplacent plus facilement que leurs aînés. La résidence hors Paris deviendrait, avec l'âge mûr, dissuasive quant à la fréquentation des débats. Par contre, chez les plus âgés, ce sont eux, et de loin, qui effectuent le plus volontier le déplacement vers le Centre et ses débats.

Quant aux provinciaux, ils accusent finalement peu de différences, du point de vue de leurs comportements sur l'ensemble du cycle de vie, avec les parisiens *intra muros*. Autrement dit, n'étaient la résidence et ses corrélats de transbordement, parisiens et provinciaux se comportent de la même manière à l'endroit des débats. Fréquentation

forte dans la jeunesse-adulte, décroissance dans la période de maturité, regain d'intérêt avec le troisième âge.

5. Le diplôme

Le diplôme introduit un autre type d'approche du public qui, à la fois, confirme et nuance l'appréciation pouvant découler des éléments précédents.

D'abord, le public des débats est dans sa quasi totalité un public diplômé, voire très diplômé. Les trois répondants qui se sont déclarés "sans diplôme" ne sauraient être tenus pour représentatifs d'une partie du public des débats. Ils n'en sont pas moins "intéressants" -en tant qu'épiphénomènes sociologiques-. Nous avons d'ailleurs cherché à les rencontrer au cours de la phase qualitative de cette étude ; hélas, en vain.

Ensuite, plus de 80% du public est titulaire d'un diplôme supérieur au baccalauréat, tandis que 17,5% possèdent le baccalauréat ou un diplôme inférieur.

Dernier diplôme obtenu

Diplôme	Effectif	Pourcentage
BAC et moins	114	17,5
BAC +1 +2	118	18
BAC +3 +4	230	35
3 ^{ème} Cycle, Agrég, Ingénieur	188	29
Sans diplôme	3	0,5
Total	653	100
Non-répondants	106	

Que l'instruction, sanctionnée par les premiers diplômes, caractérise le public des débats cela peut paraître quasiment tautologique. Mais que celui-ci soit, aux 2/3,

composé de titulaires d'une licence ou plus -et pour presque 1/3, d'un diplôme à « Bac +5 »-, cela pourrait nous engager à tenir ces débats pour un exercice « élitiste ». Mais ce serait sûrement aller trop vite en besogne.

Le grand nombre des diplômés, dans notre population, n'est qu'une redondance des affiliations socio-professionnelles que nous avons évoquées plus haut. Si plus de la moitié du public est formé de représentants des catégories « cadres et professions intellectuelles supérieures » et « professions intermédiaires », et si un bon tiers est formé d'« étudiants », il est cohérent, eu égard la fonction d'inscription socio-professionnelle du diplôme dans notre société, de retrouver un contingent de sur-diplômés.

Pour les étudiants, on s'est intéressé à la nature des études qu'ils poursuivaient. Aucun doute possible, la nature des études suivies est faiblement incitative lorsqu'on s'est engagé dans la voie des sciences "dures" et technologiques : 6% ; c'est vraiment la portion congrue. Par contre les humanités se taillent la part du lion, puisque près de 80% des participants étudiants s'y consacrent. Les "autres", qu'ils relèvent d'une autre tradition universitaire (juristes et gestionnaires) ou qu'ils aient des réticences à embrasser exclusivement l'une ou l'autre des deux précédentes Facultés, apportent aux scientifiques l'appoint nécessaire pour franchir la barre des 20%, et figurer ainsi sous la forme du complémentaire aux humanités.

Type d'études poursuivies

Type d'étude	Effectif	Pourcentage
Lettres	53	20
Arts	91	35
Sciences humaines	62	24
Sciences exactes	6	2
Sciences appliquées	10	4
Autres	39	15
Total	261	100

Que le public des débats soit sur-diplômé, et que ceux dont le statut social est lié à l'obtention de ces diplômes s'inscrivent dans des cursus littéraires et artistiques, c'est encore retrouver une tendance "lourde" du public en général du Centre. L'étude déjà citée de Nathalie Heinich constatait, pour l'année 1986, « une accentuation des caractères les plus saillants : la proportion des diplômes supérieurs (licence-maîtrise, agrégation-doctorat, grandes écoles) va en augmentant (de 43,2% à 52,1%), formant plus de la moitié du public. L'aspect littéraire de ses études est lui aussi toujours plus marqué, passant de 27,7% à 34,1% »⁶. Nathalie Heinich devait en outre préciser que : « cette sur-sélection scolaire du public est d'autant plus apparente que la répartition par catégorie de diplômes forme une courbe régulièrement ascendante, et que l'augmentation des plus hauts diplômés depuis 1983 s'accompagne d'une diminution symétrique des sans-diplômes et des bas niveaux d'étude »⁷

6. Quid de l'influence du milieu social d'origine ?

Le diplôme, les pratiques culturelles d'un individu, mais aussi leur nature, leur légitimité ou leur intensité, bref tout ce qui constitue le capital culturel d'un individu ne sont jamais des données produites *ex nihilo*. Les thèses développées par P. Bourdieu et J.-C. Passeron sous l'expression générique de *reproduction* assignent un rôle explicatif à la relation entre le milieu social d'origine et les pratiques et compétences culturelles dont on peut témoigner⁸. La thèse reproductionniste est parfois tenue pour une simple relation d'équivalence entre les deux. L'origine sociale, appréciée à l'aune de la PCS du "chef de ménage" parental, suffit à rendre compte de l'homologie de

⁶ Idem. p 15.

⁷ Idem. p 15.

⁸ voir notamment Bourdieu (P.) et Passeron (J.-C.) *Les étudiants et leurs études*, Ed. Mouton, 1964 ; *Les héritiers*, Ed. de Minuit, 1964 ; *La reproduction*, Ed. de Minuit, 1972.

situation sociale, lorsqu'elle existe, ou des processus d'acquisition d'un nouveau statut lorsqu'on se situe dans une logique promotionnelle.

Le public des débats se compose, à tout le moins, de ces deux types de logiques reproductives : la logique de reproduction à l'identique ; la logique de reproduction du stock -ou plutôt, des caractéristiques des éléments constitutifs du stock-. Mais à considérer les flux qui alimentent les stocks en question, d'autres éléments que les caractéristiques socio-culturelles du milieu d'origine apparaissent avec suffisamment de pertinence pour qu'on les fasse participer du schème explicatif du processus de formation des comportements et compétences culturels.

Au sein de notre « stock » de personnes interrogées nous voyons apparaître très nettement deux situations sociales originelles bien contrastées :

I- les héritiers,

« J'ai des parents qui sortaient énormément au cinéma, au théâtre, dans des expos, depuis toujours. » (N° 309)

« Mes parents habitent l'Alsace. Dès petite, mes parents s'intéressant énormément à l'art, j'ai eu l'habitude de voyager. Ma mère bosse dans le domaine de l'architecture. Mon père, c'est que l'art ancien. Au niveau de l'art contemporain, c'est pas la peine de se lancer sinon, ça finit toujours en crise. On va souvent à Bâle au musée d'art moderne. J'adore le lieu, mais lui, généralement, il va au "Kunst Museum", il adore les primitifs allemands. Il a une culture rhénane. Il s'en met plein la vue à chaque fois qu'il va à Vienne. » (N° 327)

II- les promus,

« Je m'y suis mise avec les études . Non moi, je suis d'une famille ouvrière et c'est vrai que les pratiques culturelles, c'est pas prioritaire. Ça se résume à la télé globalement et à un journal régional. C'est venu avec les études, en fait, tout simplement. Je me souviens d'avoir toujours beaucoup lu et puis bon, petit à petit, à

force de lire, à force de s'intéresser à plus de choses et puis le fait de venir à Paris aussi.» (N° 312)

« Je crois que c'est moi qui change. Je suis passée par une période de recherche en moi. En me cherchant moi, j'ai découvert plein de choses. Je suis maintenant plus ouverte sur l'extérieur, voir ce que les autres peuvent m'apporter maintenant. Par rapport à la musique j'ai envie d'affiner mon plaisir, d'apprendre à affiner mon écoute. Par exemple à la télé il y a plein de choses en vrac, moi j'ai envie de faire un parcours. Comme la peinture par exemple, je n'y connais rien, parce que je n'ai pas eu l'éducation. Il n'y avait aucun bouquin d'art à la maison, par contre j'ai profité de la campagne et c'est génial. » (N° 23)

« Il n'y avait aucune pratique culturelle dans ma famille, ou c'était vraiment très limité. Il n'y a eu un tourne-disque que le jour où j'en ai reçu un d'une tante, lors de ma Communion. Avant il n'y avait pas de tourne-disque. Donc, moi je me suis très tôt réfugié dans la lecture, j'étais un malade de lecture, très très jeune. Sinon, à la maison, c'était essentiellement le cinéma. Le théâtre...? Si, j'ai dû y aller une fois, à La Comédie française, lors d'un voyage à Paris, c'est le seul souvenir que j'ai. Donc, il n'y a pas d'héritage. » (N° 273)

« Mes parents ne sont pas spécialement, ni des intellectuels, ni des gens qui se passionnent pour la peinture ou le design. Je crois que j'ai fait les choses un peu toute seule, suivant les rencontres, les gens qu'il y avait autour de moi. Il n'y avait personne dans la famille qui faisait ces choses-là... Donc, je sais pas comment c'est venu... Ce n'est pas les discussions que j'ai eu avec mes parents, par exemple, parce que, eux, n'ont jamais fait tout ça.» (N° 39)

« - Mon père lisait des livres un peu bébêtes, dans le genre des collections auxquelles on souscrit, et alors on a des condensés de livres. Je trouvais ça lamentable. Mais par contre, il y a un frère qui est assez intellectuel et qui lit beaucoup et alors je me laisse influencer par lui.

- Dans votre jeunesse aussi ?

- *Je lisais ce qu'il lisait.* » (N° 506)

« A part ce qui concerne la lecture, où là, je n'ai pas subi l'influence mais j'ai eu envie de suivre l'exemple de ma sœur aînée, qui était grande lectrice, qui faisait des études de lettres. A part ce modèle, que j'ai essayé d'imiter, dont j'ai essayé de profiter, ça m'a permis d'échanger, non! Dans mon milieu familial, non. Non, puisque mes parents ne sortent pas, ne sortaient pas, ne serait-ce que pour voir un film au cinéma. Le théâtre, ils n'en parlent pas du tout, les autres spectacles, encore moins. De leur côté, je n'ai pas reçu un héritage culturel. On ne m'a pas initié non plus, à la lecture... C'est plutôt en suivant l'exemple de ma sœur aînée. C'est plus par la suite, des choses vers lesquelles moi-même j'ai essayé d'aller. Là il y a eu des rencontres, à la fac, et il y a toujours des gens que je vais rencontrer, qui vont me donner envie de me lancer dans tel domaine, qui vont m'initier. » (N° 511)

Mais à côté de ses deux figures « pures », on rencontre aussi des figures autrement composites :

III- l'héritier partiel,

« - Mes parents sortent assez rarement au concert, théâtre, et cinéma mais ils lisent. Mon père lit beaucoup, et écoute beaucoup de musique.

- Et qu'avez vous gardé de tout cela ?

- Sûrement le goût de la musique, de la musique classique en particulier. La lecture, je pense pas, ça a peut-être joué mais je pense pas que ce soit ça qui m'ait influencée. Parce que mon père ne m'a jamais vraiment incitée à lire. Pour les expos, si je vais si peu aux expos et si je suis si peu sensible à la peinture, c'est parce qu'ils ne vont jamais voir une expo et ne m'ont jamais amenée. » (N° 283)

« Il y a toujours eu des livres à la maison, des ouvrages d'histoire de l'art parce que mon père s'y intéressait. En termes de visites d'exposition, dans ma famille, je suis le seul à avoir cette activité. En termes de cinéma, mes parents étaient grands

consommateurs de cinéma, de très petits consommateur de télévision par contre, ils ne pouvaient pas supporter. Je comprends parce qu'au Québec, avec les publicités toutes les 10 minutes,.. Théâtre, ils n'y allaient pas non plus, concert, ils étaient abonnés à 2 ou 3 séries de concerts par année. Par contre, je ne suis pas très concert, je suis plutôt disques, consommation à la maison. » (N° 744)

« Je ne crois pas être en rupture. Je dirai plutôt que mon milieu et moi, on a évolué. Mes parents s'intéressent à moins de choses que quand j'étais petit. On n'a pas les mêmes préoccupations... » (N° 672)

« Je n'aimais pas trop le cinéma et ce que mes parents m'offraient était casse-pied : soit la Comédie Française tout le temps, tout le temps, soit ici, mon père avait des responsabilités, des activités communales, il avait alors des invitations pour le théâtre de Gennevilliers. C'était déjà Bernard Sauvel qui était là, et à l'époque je dois dire que cela m'ennuyait terriblement. Ça s'est poursuivi encore longtemps parce qu'il fait parfois des mises en scène très belles mais ...(inaudible). Non je fuyais plutôt. » (N° 137)

IV- l'héritier dérivé,

« C'est la classe moyenne cultivée, ouverte sur l'étranger. Ils écoutent énormément de musique, ils ont un abonnement au Châtelet, vont à des concerts. Ils ont toujours été comme ça, alors qu'ils ne sont pas issus de milieux forcément comme ça. C'est des gens qui sont entrés dans l'enseignement parce qu'à l'époque c'était une promotion. Pour eux c'était évident qu'on fasse des études, on a toujours été suivi dans nos études. Ils sont impliqués dans les projets d'école, ils étaient délégués. Ça me paraît essentiel, mais chez moi il y a toujours eu des dictionnaires, des encyclopédies. C'est une chance, en plus de l'école. Je n'aurai pu concevoir de ne pas faire d'études, c'était une suite naturelle. » (N° 309)

« Au départ non, j'ai une maman qui travaille dans les ponts et chaussées, c'est pas vraiment le milieu, et un papa qui travaille chez Rhône-Poulenc, c'est pas vraiment le truc non plus. Au niveau de la famille, il y a des peintres mais à part ça... si, un mathématicien célèbre, mais très très loin. Non, au niveau artistique il n'y a pas grand chose, à part des dessinateurs et des peintres. Donc l'attrait des couleurs et des formes...c'est vrai que l'image, ça m'intéresse, ça attire mon oeil dès le départ.

(et puis, ailleurs, une autre présentation)

« Je crois qu'il y avait un certain attrait pour l'image, mes parents aiment la peinture, on a énormément de tableaux à la maison, on a des amis qui sont peintres, j'ai commencé à dessiner un petit peu. J'ai eu vers 5-6 ans un projecteur avec des bandes que je passais, avec des dessins animés. » (N° 329)

« Je ne crois pas que je fais des choses différentes. Parce que, pour la lecture par exemple, j'ai commencé très tôt, très très tôt, je lisais dans la cour de récréation, par contre je sais que ça, la lecture, ça était en réaction à ma famille. Je ne suis pas représentative, je viens d'une famille hybride, d'un milieu hybride, ce n'est pas du tout la grande famille bourgeoise, intellectuelle etc. Ça c'est moi qui me suis constituée comme cela...

(et un peu plus loin)

« ... mes parents peuvent aller au théâtre, mais ce n'est pas du tout ce que j'irai voir, moi.

- Et vous êtes allée avec eux ?

- Non. A chaque fois que j'ai essayé faire quelque chose, ça a été un fiasco absolument total. Une anecdote, j'avais été voir ... au théâtre de la Colline, et j'en avais parlé à ma sœur en me disant que ça pourrait peut-être lui plaire, et ce soir-là elle n'a pas pu y aller et elle a donné les places à ma mère qui est allée avec une amie - bon, il y a des dialogues assez crus, Œdipe revisité au vingtième siècle- et ça a été catastrophique! J'en ai eu des échos. Ma mère était absolument honteuse d'avoir emmené une amie voir des choses comme cela. Il n'y a pas de communication là-dessus.

(mais entre temps notre interlocutrice nous avait précisé)

» *L'école ça n'a pas du tout été quelque chose que je n'aimais pas, les professeurs de français ont toujours été hyper-importants pour moi. Ils ont vraiment joué un rôle que mes parents ne pouvaient pas pour moi.* » (N° 508)

Ces dernières figures, en perdant la pureté des deux précédentes, en appellent à quelques précisions concernant la relation que l'on cherche à expliquer entre l'origine socio-culturelle et les comportements et compétences culturels de l'individu. Que recouvre en fait cette relation ? Ou, pour le dire autrement, de quoi s'agit-il d'hériter ?

Pour s'en tenir à une première approche de type comportementaliste, ce sont des dispositions à pratiquer telle ou telle forme d'exercice culturel, ou, plus largement, à faire montre d'une certaine appétence culturelle, qui se trouvent le plus généralement saisies, sans que les conditions de leur transmission ou de leur réception soient clairement mises en lumière. Une sociologie des dispositions à la réception des œuvres culturelles serait donc à entreprendre ⁹.

Le moins que l'on puisse dire, au regard des discours que nous avons recueillis, c'est que les conditions de la réception ne font pas l'objet d'une détention monopolistique de classe. L'inscription du désir ou de la volonté individuel au principe de l'accès aux codes, et donc à la réception de l'œuvre culturelle, complexifie le schéma classique de l'héritage, et surtout, rend plus sensible au rôle qu'y tiennent, *via* les institutions idoines, les représentations engendrées par l'efficace symbolique de la légitimité culturelle -à entendre dans le sens wébérien de l'efficace spécifique d'un ordre légitime-.

⁹ J.-C. Passeron en a déjà fourni quelques linéaments in *Le raisonnement sociologique, l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Editions Nathan, 1991. La réception de l'œuvre littéraire a également fait l'objet des travaux de l'Ecole de Constance.

CONCLUSION GENERALE

Au terme de cette rencontre avec le public des débats du Centre Georges Pompidou une thèse et une observation peuvent être dégagées.

I- La thèse : le public des débats du Centre Georges Pompidou est tout à fait représentatif de la classe moyenne cultivée. Nous avons en effet rencontré une population appartenant aux couches supérieures des catégories sociales intermédiaires, ou aspirant à le faire pour les étudiants. Pour les autres, peu de représentants. Ni pour les couches populaires, ni pour les plus aisées -beaucoup plus difficiles à saisir à partir des nomenclatures socioprofessionnelles utilisées-.

Cela veut dire aussi que le recrutement du public ne se fait pas d'abord dans le champ de l'intelligenstia mondaine et parisienne, toujours à la recherche d'un effet de démonstration. Démonstration de sa compétence culturelle ou du raffinement de ses goûts, et partant, démonstration de sa qualité sociale à appartenir à un microcosme culturo-mondain. La chose aurait pu être possible, non seulement parce que d'aucuns ont pu soutenir que c'était là la vocation fondatrice du Centre Georges Pompidou, mais tout simplement parce que Beaubourg reste toujours, dans l'imaginaire collectif de la France des années 90, un haut lieu de l'avant-gardisme. Il nous faut donc écarter toutes les approches qui, identifiant l'intention avant-gardiste des concepteurs du Centre et les motivations du public, ont opéré au passage, et dans une sociologie simpliste de la culture, un glissement sémantique souvent démenti par l'histoire : celui de l'identification de l'avant-gardisme avec l'affirmation du goût mondain.

Le public des débats ne saurait non plus se confondre avec cette clientèle snob qui, cultivant avec soin le paradoxe, ne craindrait pas d'affronter la cohue des visiteurs « ordinaires » du Centre pour découvrir, en quelque salle retirée, un havre d'authentique bonheur culturel. Comme si les débats arrivaient à conjuguer sur le mode de la rareté l'intensité du sentiment esthétique. Les débats du Centre Georges Pompidou ne sont ni plus ni moins mondains ou snobs que ceux de la FNAC, de France-Musique, de certains Séminaires universitaires ou des cours du Collège de France. Dans tous les cas, la fonction de monstration sociale est largement accompagnée d'une compétence culturelle : il faut de l'appétence intellectuelle et pas seulement le désir de paraître.

Le public des débats se présente d'abord comme celui qui a le plus bénéficié, ou qui bénéficie encore, de la massification culturelle pratiquée dans la France des trente dernières années. Plus que des « héritiers » qui reproduiraient quelque pratique bien ancrée dans le rituel familial, le public des débats semble plutôt inaugurer un autre mode de partage de la culture. Les débats, contrairement peut-être à la visite du musée, favorisent peu ce genre de rituel. Le rituel familial de la visite du musée, comme celui de la cérémonie religieuse, civique ou d'admission électorale dans quelque société, tend à reproduire avec le néophyte, en l'occurrence sa propre descendance, ce que les aînés, ses propres ascendants, avaient su transmettre au cours de visites initiatiques. Les débats n'offrent guère l'occasion de ce genre de

transmission intergénérationnelle. L'art du débat, lorsqu'il est pratiqué par le public, s'acquiert la plupart du temps hors l'enceinte des débats eux-mêmes.

C'est sûrement *via* les formes scolaires que s'acquiert le mieux les règles, us et coutumes de la dispute conceptuelle. C'est très certainement d'ailleurs en intégrant les institutions les plus spécialisées, en s'engageant dans la « voie royale » qui conduit aux Ecoles les plus prestigieuses et aux concours les plus élitistes, qu'une vocation de rhéteur arrive le mieux à éclore. Ici, et au-delà des éventuels rituels familiaux, c'est à un rituel de caste que nous aurions affaire. On a ainsi beaucoup glosé sur l'exposé en trois points des énarques, refuge de la conceptualisation techno-structurale. Comme pour la brillance du normalien, on peut voir là l'expression d'un rituel de caste. C'est-à-dire, à la fois modalité de l'exercice intellectuel et signe de distinction et de reconnaissance sociales. Toutefois, ce n'est pas là le mode de participation le plus fréquemment observé dans les débats organisés par le Centre Georges Pompidou.

Les participants aux débats ne font guère montre de ces dispositions, car ils sont peu enclins à la prise de parole. Lorsqu'ils s'y résignent, c'est toujours avec un fort engagement personnel. Plus affectifs que cyniques, il leur manque souvent la distance discursive que la multiplication des exercices de rhétorique permet d'obtenir.

Ni simple héritier, ni pur produit de la férule des institutions élitaires de la République, le public des débats apparaît plutôt comme le résultat historique de la politique de démocratisation de la culture. En quelque sorte, le premier bénéficiaire du volontarisme affiché par l'Etat, depuis les années Malraux, en matières éducative et culturelle. Premier bénéficiaire sur un plan qualitatif et non point seulement sous l'angle quantitatif.

Comme en témoigne la statistique socio-démographique, il y a eu gonflement des classes moyennes au cours de la période des « trente glorieuses ». Mais il y a eu aussi, en son sein, un formidable mouvement d'acculturation, au point de pouvoir fournir un standard de vie « classe moyenne » dont l'une des caractéristiques est l'investissement, en temps et moyens financiers, dans la culture et les loisirs. Une catégorie nouvelle, le « loisir culturel », en est d'ailleurs issue. Le public des débats témoigne à sa manière de cette recomposition de la société française amorcée depuis la Seconde guerre mondiale.

Au sein de cet ensemble « public des débats du Centre Georges Pompidou », nous avons en fait rencontré les représentants de deux générations bien typées. D'abord, celle des actifs, constituée majoritairement de cadres et professions intellectuelles supérieures, avec deux formes d'activité dominantes : l'enseignement-recherche et les métiers de l'art et du spectacle, plutôt en début de carrière -la participation décroît avec l'âge, ou plutôt les responsabilités professionnelles-. En second lieu, celle des « étudiants ». Etudiants au sens le plus strict du terme, c'est-à-dire inscrits dans un établissement d'enseignement supérieur ou une école supérieure à finalité professionnelle, à l'exclusion donc des lycéens qui ne s'y rencontrent pratiquement que sous la forme du collectif qu'est la « classe ».

Deux générations qui vont s'opposer non seulement par leur statut au regard de l'activité professionnelle, mais aussi par leurs pratiques d'usage des débats. Pour les premiers qui ont pu voir Beaubourg sortir de terre, participer à la polémique architectonique et idéologique, concourir à fabriquer la masse porteuse de cette violence implosive et procédurale, caractéristique, selon Jean Baudrillard, de la phase de « réversion du social » dans laquelle nous serions déjà entrés ; pour ceux-là, la pratique du débat s'insère dans un parcours socio-historique que l'on nommera : la démocratisation. Pour les seconds, qui ont pu, pratiquement de tous temps, user, naturellement, du lieu ; pour ceux-ci, la pratique du débat renverra beaucoup plus à un état, leur état actuel, celui des « études démocratisées ».

L'opposition de génération que nous avons pu rencontrer dans le public qui participe aux débats du Centre Georges Pompidou recouvre en effet bien des oppositions de nature et d'ordre variés qui ont affecté la société française depuis les années 50. Il importe en effet, au-delà de l'anecdote, de resituer la création du Centre Beaubourg dans son contexte idéologique : celui de l'accès massif de toute une génération aux produits « réservés » de l'art et de la culture. Le Centre Beaubourg, voulu par un Président de la République auteur d'une anthologie de la poésie française, inauguré par un autre Président, pour sa part accordéoniste, a su traduire pour le public du second l'ouverture aux œuvres qui avaient séduit le premier. Comme le dira plus tard Renzo Piano, l'un des architectes du lieu, c'est de la capacité synergique du Centre Beaubourg dont il s'agit.

De ce point de vue encore, Beaubourg est un bâtiment symbolique. En autorisant la curiosité d'un large public, il a autorisé le premier acte de culture de tous ceux qui n'avaient pu la recevoir en héritage. Tout comme l'avait fait, un siècle plutôt, l'école

de la République. Ce disant, nous ne voulons pas confondre le public de visiteurs du Centre, porteur selon Jean Baudrillard d'une « radicale compréhension de Beaubourg » ¹, du public des débats, ni même l'ouverture de l'école républicaine avec la démocratisation scolaire.

La compréhension de Beaubourg, pour la génération qui l'a vu s'ériger et qui fréquente encore les débats qui s'y déroulent, est celle de l'accès rendu facile aux œuvres de l'esprit sous toutes leurs formes, ou presque. D'autant que celui-là leur a été fourni lors même qu'elle réalisait, dans une bonne proportion, un exercice qui paraissait un peu nouveau, quant à son ampleur : celui de la promotion sociale. Cette génération en effet est celle qui a fait brutalement grossir les effectifs universitaires entre 1965-1975, et qui a connu le bénéfice des avantages associés à la réussite scolaire et universitaire. Cette génération, celle du « baby boom », et peut-être surtout de la première vague de ce « baby boom », a non seulement pris sa part de bénéfice social en accédant très vite au confort domestique, mais encore en développant une nouvelle philosophie du confort à provoquer un réagencement des privilèges d'antan : les loisirs et la culture.

C'est bien pour cette génération, y compris pour sa fraction qui avait su faire un parcours scolaire sans faute quoique issue de milieux modestes, que le consumérisme érigé en religion universelle devait rétroactivement entraîner la quête des valeurs oubliées. Parmi celles-ci la redécouverte, spontanée au printemps 68, de la joute oratoire à la manière du débat d'idées volontiers pratiqué sur l'agora. Puis, comme le veut l'adage, la réémergence du souci de la plastique physique qui s'exprimait sur la palestre ou dans le gymnase. Bref, la nature et la culture retrouvées. Pratiquement : le jogging et la pensée nietzschéenne associés dans une même tentative de dépassement des déterminismes historiques.

On comprend donc mieux pourquoi, pour cette génération-là, les pratiques culturelles auxquelles elle va se livrer : les débats bien sûr, mais aussi ses pratiques muséales, cinématographiques, théâtrales, etc., sont fortement empreintes d'intellectualité, c'est-à-dire largement traversées par des valeurs « intellectuelles », d'intelligence et d'intellection. Intellectualité qui s'exprime par l'accent mis sur l'apprentissage, l'initiation préalable, la maîtrise d'un domaine, son approfondissement et l'exercice de la critique. En somme, c'est l'exigence d'une compétence que l'on réclame. Parfois, de la même manière qu'elle s'acquiert sur le

¹ Jean Baudrillard, *L'effet Beaubourg*, Paris, Editions Galilée, 1977, p. 36.

plan professionnel. Dès lors le débat peut-il se voir assigner comme but premier celui d'instruire.

Cette démarche peut d'ailleurs aussi bien être celle des « littéraires », majoritaires dans le public des débats, que des « scientifiques » qui cherchent à se ressourcer dans des activités culturelles, prenant ainsi une sorte de revanche sur leur passé, et finalement contredisant le stéréotype. Et si cette démarche est aussi facilement adoptée par les uns comme par les autres, c'est peut-être aussi parce que, pour les uns comme pour les autres, l'influence d'un tiers, et non pas de la famille d'origine, s'est révélée décisive. Les figures du « prof. passionné », du camarade pratiquant, ou de la petite amie acculturée, sont trop régulièrement évoquées pour que l'on n'ait pas ici un processus tout à fait caractéristique d'émergence d'une demande sociale, c'est-à-dire de l'apparition d'un phénomène collectif s'appuyant sur des motivations individuelles elles-mêmes soumises à de fortes contraintes de situation. Ici, le mode d'expression de la demande consiste à pratiquer. A cet égard, la pratique culturelle comme la pratique religieuse est tout à la fois finalité et moyen, double geste d'une affirmation de la croyance et de sa réalisation.

Ce comportement collectif peut se définir comme celui de la rencontre. Rencontre, plus ou moins tardive, mais toujours perçue comme inattendue. Rencontre qui ouvre de nouveaux horizons, ou pour le dire dans les termes consacrés de la psychosociologie, qui en appelle à une adaptation statutaire : celle qui associe le partage d'une forme de culture à la position sociale promise par la position acquise dans le domaine professionnel, notamment à travers l'exercice d'une responsabilité hiérarchique, et en quelque sorte préparée par le cursus scolaire suivi. Partant, ce qui se présente comme une sorte de rattrapage statutaire sera en même temps vécu selon des modalités variables d'enthousiasme et de gain personnel d'identité -y compris les formes plus ou moins morbides de dénégation : du technocrate unifonctionnel à l'inconditionnel du Reader's digest-.

S'il y a adhésion aux valeurs culturelles, qu'elles soient celles de la culture confirmée des œuvres du passé ou de la culture affirmée des productions contemporaines, ce n'est ni par esprit traditionaliste, ni par snobisme. Ces deux formes de conformisme ne conviennent pas pour ceux qui font de leurs pratiques culturelles le complément essentiel -parfaitement congruent- de leur position sociale. La compétence professionnelle, enjeu quotidien de remise à niveau, de recyclage, de réévaluation, souvent ramenée, sur la base d'une technique maîtrisée, à la détention d'informations technologiques fugaces, réclame en retour ce qui peut prendre allure intemporelle,

toujours renouvelée sans jamais devenir périmée, à savoir les formes d'expression du sentiment esthétique et sa matrice sociale : la culture. Que cette dernière d'ailleurs soit appréhendée comme celle d'un peuple, d'une époque, voire, si l'on retient par exemple la thèse soutenue par Marc Fumaroli ², celle d'un Etat. La recherche d'activités culturelles va, de fait, pouvoir s'insérer dans des ensembles de croyances -la transcendance de l'art, la valeur libératrice de la culture, etc.-, qui vont venir fournir une sorte d'antidote aux manifestations les moins favorables de l'exercice professionnel, sans pour autant en ruiner la raison. Tout au contraire.

D'ailleurs cette façon de rendre compatible ce que l'on aurait peut-être eu tendance à opposer dans une approche synchronique se poursuit encore dans la diachronie. L'appréhension de la dynamique culturelle se fait plutôt sur le mode de l'accumulation, de l'éclectisme renouvelé de l'honnête homme. Il n'y a guère de cadavres dans les placards. Il y a, au contraire, un souci affirmé de préserver les valeurs culturelles qui étaient originaires les siennes même si l'on se perçoit désormais dans une position bien éloignée de celle qui les avait autorisées. La démarche ici ne réclame aucun reniement, aucun dénigrement. Contrairement à celle qui avait accompagné les progrès de l'école de la III^{ème} République, celle-ci n'exige pas l'apostasie.

Cette sorte d'écologie culturelle vient appuyer ce que nous décrivions plus haut comme le mouvement d'acculturation scolaire de la génération aujourd'hui constitutive d'une partie des « nouvelles » classes moyennes, pour reprendre une formulation qui avait connu un certain succès dans les années 70-80.

Pour cette génération donc, l'école aura été l'instance nécessaire de la distribution des positions sociales, l'instrument privilégié de la position actuellement occupée. Dans quelques cas, l'école -lycée et université-, aura même été le seul temps et le principal lieu d'initiation aux œuvres de la culture. L'origine ouvrière ou rurale, en tout cas l'absence dans le milieu d'origine de pratiques culturelles préalables, celles qui peuvent supporter la définition canonique, rappelle que l'école aura été un moyen d'accès à cette culture, peut-être sous des formes conventionnelles, parfois figées, mais efficaces.

La deuxième génération rencontrée au cours de cette étude est celle des « étudiants ». Il est probable qu'une filiation chronologique unisse ceux-ci à la

² Marc Fumaroli, *L'Etat culturel, essai sur une religion moderne*, Paris, Editions de Fallois, 1991.

génération précédente, mais là n'est pas le plus important. Ce qui semble intéressant est que, mis en position d'épigones, ils adoptent un usage différent du Centre Georges Pompidou, et de ses débats. Or cet usage différent ne provient pas de leur univers culturel. A quelques nuances près la définition de leur univers culturel actuel est conforme à celle de leur univers d'origine. Cela revient à retrouver le poids des classes moyennes supérieures, « cadres et professions intellectuelles supérieures » selon la nomenclature en vigueur, qui se fait sentir au sein de l'université.

C'est à leur état d'étudiant qu'il faut rattacher leur usage spécifique. On peut dire qu'ils ont une sorte d'usage intégré du Centre, un peu comme les urbanistes avaient parlé des « équipements intégrés » dans les nouveaux quartiers. Le Centre Beaubourg est un support, un prolongement, parfois un substitut de l'activité universitaire. D'où l'accent mis sur la facilité d'accès. Quand on sait en effet les embouteillages que connaissent les infrastructures universitaires parisiennes, le Centre Georges Pompidou offre encore bien des avantages. La crainte d'ailleurs est qu'il soit victime de son succès, car l'on s'impatiente dans la file d'attente qui annonce l'entrée de la BPI.

Dans la plupart des cas, le Centre Georges Pompidou participe de l'ensemble des lieux qui composent l'univers physique de l'étudiant. La salle de cours, bien sûr, les bibliothèques universitaires, mais aussi les locaux des associations à vocation culturelle plus ou moins affirmée, et, plus fréquemment encore, les équipements et autres édifices de la ville explicitement dévolus à la pratique ou la consommation culturelle ; tous ces lieux, physiquement dénombrables balisent l'espace de circulation des étudiants. Leur temps se déroule en effet, semble-t-il de façon assez bien réglée, selon un parcours entre ces différents points. Ainsi, selon la nature des études et l'avancement dans le cursus universitaire, des périodes vont pouvoir apparaître, et à l'intérieur de chaque période des dominantes, qui favoriseront l'utilisation plus intensive de quelques lieux bien définis.

Le Centre Beaubourg est, sans conteste, un des éléments de balisage de la géographie estudiantine parisienne. Plus précisément, ce sont certains départements ou certains espaces internes du Centre qui y participent. Car, et cela est tout à fait remarquable, si les étudiants sont susceptibles de passer d'une activité à l'autre, d'une modalité culturelle à l'autre, c'est moins parce que le Centre en offre la possibilité que parce que leurs sources de préoccupations du moment, leurs centres d'intérêt, les amènent à la sélectionner. L'usage du Centre est en quelque sorte un usage « à la

carte ». D'où, l'impression d'un usage parcimonieux, éphémère, presque frivole. Ne sont-ils pas les moins « fidèles » du public des débats ?

C'est en somme plus en termes d'opérativité, de fonctions d'utilité, que se fait l'approche estudiantine du Centre Georges Pompidou et de ses activités. S'agissant des débats, c'est moins à un approfondissement culturel, éventuellement susceptible de recevoir un écho professionnel, qu'à une consommation immédiate, mémoire ou thèse en cours, qu'ils concourent.

Maintenant, cette génération de consommateurs sélectifs mais présentant une tendance au renouvellement plus rapide, pourra-t-elle, les études achevées et l'insertion professionnelle acquise, former la génération de remplacement de la précédente ? A moins que cette dernière ne prolonge plus avant sa présence dans le Centre et favorise l'émergence d'une troisième génération : celle des « inactifs-retraités ». Laquelle, comme certains indices nous le laissaient entendre, pourrait inaugurer une « deuxième carrière » tout entière consacrée à des activités de loisirs culturels. Auquel cas, et à terme, trois générations pourraient se cotoyer dans les débats du Centre Georges Pompidou.

II- L'étude du public des débats nous conduit d'autre part à faire l'observation suivante : entre la définitions des objectifs de la politique culturelle et les aspirations du public, en tout cas la manière de les exprimer, un décalage temporel se fait jour .

Ainsi, et pour suivre en cela l'analyse proposée par Joël Roman ³, si la politique de démocratisation de la culture ne peut plus avoir cours, faute d'objet ou d'objectifs à lui assigner, le public, pour sa part, continue à s'y référer, et conçoit sa participation comme un acte de démocratie culturelle. Plus remarquable encore de ce temps de latence nécessaire entre l'intention politique et son incorporation dans la pratique sociale des destinataires de ladite politique : la représentation du Centre national d'art et de culture Georges Pompidou. On peut dire que le public rencontré se fait, aujourd'hui, une représentation du Centre Beaubourg très proche de l'intention programmatique de départ, et, qui plus est, fait du Centre une utilisation en conséquence.

³ Joël Roman, "pratiques culturelles : la place du Centre Georges Pompidou", *Magazine*, n°70, 1992.

La représentation, rapidement taxée d'utopie généreuse mais naïve, voulait que de la juxtaposition spatiale des zones d'expression artistique et d'exposition des œuvres naisse, si ce n'est une complétude culturelle, du moins une sorte de va-et-vient entre les différentes disciplines. D'où cette attente que la fréquentation du Centre « ne résulte pas de la simple addition des publics de ses activités particulières ; [qu'] elle dépende également de l'image globale du Centre auprès du grand public : c'est-à-dire, nous l'espérons, celle d'un Centre ouvert et permettant des transferts possibles de public d'une activité à l'autre. » ⁴. Sous les feux de la critique, l'ambition première s'estompa quelque peu. D'aucuns en effet n'ont pas manqué d'y voir la forme la plus achevée de la superficialité consumériste de la culture de masse : un doigt d'hyper-réalisme pictural, un zeste de musique contemporaine, une pincée d'anthropologie amazonienne, etc. D'autant que, à la recherche de son identité chacun des départements du Centre avait besoin d'affirmer toujours plus fort qu'il en possédait bien une. Bon an, mal an, la philosophie syncrétique de départ cédait le pas au ciblage des publics et à la recherche des satisfactions de leurs attentes. Autrement dit, à chacun son public. En quinze ans, ici comme ailleurs, nous serions passé de l'utopie politique au réalisme gestionnaire. Les transformations du contexte aidant, on a pu même s'interroger sur le bien-fondé de la cohabitation fondatrice.

Du côté du public cependant, les idées ne semblent pas avoir évoluées de la même manière, et dans le même sens. C'est volontiers qu'il affirme circuler facilement d'un lieu à l'autre du Centre, d'un département dûment spécifié à un espace polyvalent, et réciproquement. Mieux, à plusieurs reprises, on a pu nous affirmer que la démarche engagée grâce à l'action de telle ou telle instance du Centre se poursuivait auprès de telle autre : de telle exposition picturale à la recherche bibliographique sur le mouvement dont elle faisait état, etc. En somme, il s'agit de la mise en œuvre effective du projet circulatoire du centre Beaubourg, de la production d'un flux de culture à partir de « points » définis, laissant au public lui-même le soin d'en effectuer la liaison. Mais, paradoxe au temple de la spontanéité, ce dernier réclame, de plus, de la pédagogie.

Tout particulièrement pour les débats, l'attente se situe très explicitement sur le plan cognitif. Sans conteste, le débat que l'on attend est celui qui livre, de la manière la plus plaisante, son quantum d'informations inédites. Ne pas mourir idiot, c'est peut-être là la première finalité dévolue au débat. Il en est une autre, que cette étude a pu révéler, c'est de participer à l'entretien d'une culture personnelle à résonance

⁴ Claude Mollard, *L'enjeu du Centre Georges Pompidou*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1976, p. 288.

professionnelle. Cette finalité professionnelle, loin d'invalider la vocation ou l'ambition des différents organisateurs de débats, confirme, au moins pour ce public ô combien typé nous l'avons dit, que l'enjeu de culture est toujours à l'horizon des stratégies individuelles de promotion, et au carrefour de bien des procédures collectives d'exercice de la profession. Autrement dit, selon ce public, pour être plaisantes les activités culturelles n'en sont pas moins utiles.

Pour le formuler en d'autres termes : le Centre, pour surdéterminée que soit son image, remplit une fonction d'indétermination essentielle puisqu'elle est relative aux attentes et *desiderata* du public.

BIBLIOGRAPHIE

BARBIER-BOUVET (Jean -François) et POULAIN (Martine), *Publics à l'œuvre, pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou*, Paris, La Documentation Française, 1986.

BAUDRILLARD (Jean), *L'effet Beaubourg*, Paris, Editions Galilée, 1977.

BENVENISTE (Annie) et ROMAN (Joël), *L'Université caché*, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, Paris, 1991.

BOURDIEU (Pierre) [sous la direction], *Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, les Editions de Minuit, 1965.

BOURDIEU (Pierre) et DARBEL (Alain), *L'amour de l'art, les musées et leur public*, Paris, les Editions de Minuit, 1966.

BOURDIEU (Pierre), "la transmission de l'héritage culturel", in DARRAS, *Le partage des bénéfices*, Paris, les Editions de Minuit, 1966.

de CERTEAU (Michel), *La culture au pluriel*, Paris, UGE, 1974.

DONNAT (Olivier) et COGNEAU (Denis), *Les pratiques culturelles des français, 1973-1989*, Paris, La Découverte/La Documentation Française, 1990.

FUMAROLI (Marc), *L'Etat culturel, essai sur une religion moderne*, Paris, Editions de Fallois, 1991.

HEINICH (Nathalie), "Arts et sciences à l'âge classique, professions et institutions culturelles", *Actes de la recherche en sciences sociales*, N° 67/68, 1987.

HEINICH (Nathalie), *Etude sur le public du Centre national d'art et de culture Georges Pompidou*, Paris, ADRESSE/Centre Georges Pompidou, 1983.

HEINICH (Nathalie), *Enquête sur le public du Centre national d'art et de culture Georges Pompidou*, Paris, ADRESSE/Centre Georges Pompidou, 1986.

LANG (Nicole) et Al., *Les publics du festival d'Avignon*, Paris, La Documentation française, 1982.

Le public du Centre Pompidou -données sociologiques-, extraits de l'exposition "Le visiteur et son double" réalisée pour le dixième anniversaire du Centre Georges Pompidou, janvier-mars 1987.

Les pratiques culturelles des français - enquête 1988-1989, Ministère de la culture et de la communication, Département des études et de la prospective, La Documentation française, 1990.

MOLLARD (Claude), *L'enjeu du Centre Georges Pompidou*, Paris, Union Générale d'Editions, 1976, p. 288.

PASSERON (Jean-Claude), *Le raisonnement sociologique, l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Editions Nathan, 1991. [particulièrement le chapitre XIII : Figures et contestations de la culture]

ROMAN (Joël), "Pratiques culturelles : la place du Centre Georges Pompidou", *Magazine*, n°70, 1992.

SIMMEL (Georg), *La tragédie de la culture, et autres essais*, introduction de V. Jankélévitch, Marseille, Editions Rivages, 1988.

CAHIER DE ReCHERCHE

Récemment parus :

La qualité des enquêtes auprès de populations en difficulté d'insertion sociale, par Patrick Dubéchet, Michel Legros, N° 47, Avril 1993.

L'analyse lexicale : outil d'exploration des représentations - Réflexions illustrées par une quinzaine d'analyses de corpus d'origines très diverses, par Valérie Beaudouin, Saadi Lahlou, N° 48, Septembre 1993.

L'analyse lexicale : outil d'exploration des représentations - Résultats illustratifs - Annexe au Cahier de recherche N° 48, Valérie Beaudouin, Nathalie Boissbouvier, Pascale Hébel, Sonia Litman, Thierry Racaud, N° 48 bis, Septembre 1993.

Analyse lexicale et stylistique : *Gravitations* de Jules Supervielle, Valérie Beaudouin, N° 49, Septembre 1993.

La prise en compte du long terme dans la conception et l'évaluation des politiques publiques - III. La prospective face à sa pratique, Guy Poquet, N° 50, Septembre 1993.

Dérégulation et régulation sociales, Michel Messu, N° 51, Septembre 1993.

Président : Bernard SCHAEFER Directeur : Robert ROCHEFORT
142, rue du Chevaleret, 75013 PARIS - Tél. : (1) 40.77.85.00

CRÉDOC

Centre de recherche pour l'Étude et l'Observation des Conditions de Vie